

**HARVARD COLLEGE
LIBRARY**



**BOUGHT WITH INCOME
FROM THE BEQUEST OF
HENRY LILLIE PIERCE
OF BOSTON**

VIE DE LA REINE
ANNE DE BRETAGNE.

LYON

IMPRIMERIE DE LOUIS PERRIN.

VIE DE LA REINE

ANNE DE BRETAGNE

FEMME DES ROIS DE FRANCE

CHARLES VIII ET LOUIS XII

Suivie de lettres inédites & de documents originaux.

PAR LE ROUX DE LINCY

²¹
TOME DEUXIÈME.



PARIS. — L. CURMER.

M D C C C I X.

117-2

Fr 1180.10

~~3525.9.15~~

Pierce fund



VIE

D'ANNE DE BRETAGNE

LIVRE TROISIEME

CHAPITRE PREMIER

Protection accordée par Anne de Bretagne aux sciences, aux lettres & aux arts. - Poètes français ou latins, savants & artistes encouragés par cette reine. — Travaux qu'elle fait faire aux artistes ramenés d'Italie par Charles VIII. — Le sculpteur breton Michel Colomb. — Jean Bourdichon, peintre en titre d'office. — Jean Peréal dit Jean de Paris. — Tableaux de sainteté & portraits peints réunis par Anne de Bretagne. — Son cabinet, sa galerie de bijoux & de curiosités.



Al dit précédemment que la reine-
duchesse avait été élevée avec le
plus grand soin, & que sa gouver-
nante, Françoise de Dinant, avait
poussé la recherche jusqu'à la faire
instruire dans les deux langues grecque &

TOME II.

latine. Il ne faut pas en être trop surpris : à l'époque où naquit Anne de Bretagne, la Renaissance était déjà florissante dans les cours des principaux Etats de l'Europe. La cour tenue à Nantes par le duc de Bretagne François II n'y était pas restée étrangère. François II lui-même aima les lettres (1), encouragea les arts & les artistes. Sa fille, en se montrant libérale à cet égard, ne fit donc que suivre l'exemple qui lui avait été donné par son père. Dès le mois de novembre 1485, à peine âgée de neuf ans, elle avait pu assister à la représentation des farces que trois compagnons des *Gallands sans soucy* donnaient à Nantes devant le duc François II (2). Nous verrons plus loin

(1) Guillaume Fichet, auteur d'une *Rhétorique latine*, connue principalement comme étant le premier livre imprimé à Paris, avait coutume d'adresser une lettre aux personnages illustres auxquels il envoyait son livre. Une de ces lettres est écrite à François II Voyez t. IV, p. 28, des *Livres imprimés sur vélin de la bibliothèque du Roy* (par Van Praet); Paris 1828, in-8°

(2) A trois compagnons nommés les *Gallans sans soucy*, pour avoir joué une farce devant le duc (*Comptes de Gilly Thomas, &c.* — Lobineau, *Hist. de Bretagne* t. II, col. 1470.)

qu'elle protégea & récompensa, d'une manière toute spéciale, les acteurs qui appartenaient à cette société. Ainsi dirigée dès l'enfance, mariée avec Charles VIII, qui, grâce aux conseils de sa sœur Anne de Beaujeu, se montra toute sa vie amateur zélé des lettres & des arts, Anne de Bretagne ne pouvait manquer de leur accorder sa protection & de consacrer à ceux qui les cultivaient, une partie de ses richesses. Il faut dire aussi que les conseils qu'elle avait reçus, les exemples qu'elle avait eus sous les yeux s'adressaient à un esprit élevé, d'une grande finesse, à un cœur noble & généreux. Dès qu'elle fut parvenue au trône, Anne de Bretagne s'entoura de savants, de lettrés, d'artistes & d'ouvriers habiles, afin de pouvoir mettre chaque jour à contribution leur science, leur talent ou leur industrie. Plusieurs d'entre eux faisaient partie de sa maison : *Jean Meschinot* fut un de ses maîtres d'hôtel ; poète français des plus médiocres, à vrai dire, il était né en Bretagne, avait servi le duc François II, & même le prédécesseur de ce prince. La reine honorait en lui un vieux serviteur ; elle avait placé son fils, *Gilles Meschinot*, parmi ses pages. Devenu *enfant d'honneur*, Meschinot recevait, au mois de

juillet 1498, vingt-cinq livres tournois pour s'entretenir au service de sa maîtresse (1).

Jean Desmarets, plus connu sous le nom de *Jean Marot*, fut aussi valet de chambre de la reine-duchesse ; il prenait le titre de *poète de la magnanime Anne de Bretagne*. Il eut pour fils, comme on sait, *Clément Marot*. Lui-même cultiva, non sans succès, la poésie ; il chanta les expéditions d'Italie, principalement la révolte & la soumission de Gênes, dédia son œuvre à sa souveraine, qui se montra généreuse à son égard. Reconnaisant de ses bienfaits, Jean Marot ne cessa d'exalter les vertus & la libéralité d'Anne de Bretagne ; il consacra tout un poème à célébrer sa convalescence, après la grande maladie qu'elle fit en 1512 (2).

Vers ce temps-là fut admis parmi les écrivains qui vivaient à la cour, au château de Blois, *Jean Le Maire de Belges*, connu par son livre singulier qui a pour titre : *Illustrations des Gaules & singularités de Troyes* (3). Ce fut *Jean Perréal*,

(1) Voir mes Appendices, n° 2, *Extrait des Comptes*, § 11, n° 2, *Officiers & serviteurs de la reine*.

(2) Voir plus loin, livre V, chapitre 38 *Maladies d'Anne de Bretagne*.

(3) Voir Brunet, *Manuel du Libraire*, 4^e éd. t. III, p. 88.

de Paris, valet de chambre, peintre en titre d'office de Louis XII, qui le présenta à la reine, & fit valoir près d'elle ses écrits (1). Au commencement du second & du troisième livre de ses *Illustrations*, Jean Le Maire, qui avait été d'abord attaché à Marguerite d'Autriche, prend le titre de *secrétaire indiciaire, ou historiographe de très-haute & très-excellente princesse Madame Anne de Bretagne*. Il était à la cour en 1512, lors de la grande maladie de cette reine, puisqu'il date des jardins de Blois le poème dans lequel il célèbre sa convalescence (2).

D'autres écrivains d'un certain mérite étaient encore attachés à la personne d'Anne de Bretagne : le chroniqueur-poète *André de Lavigne*, à qui l'on doit différentes pièces en vers sur les expéditions d'Italie (3), était son secrétaire ;

(1) *Recherches sur la vie & les écrits de Jean Le Maire*, par M. l'abbé Sallier, membre de l'Académie des Inscriptions, t. XIII, p. 591, in-4°.

(2) Voir plus loin, chap. V, *Maladies d'Anne de Bretagne*.

(3) *Les Ballades de Bruyt commun sur les alliances des Roys, Princes & Provinces : avec le tremblement de Venise, &c.* — *Le Libelle des cinq villes d'Italie contre Venise, &c.* (Voyez Brunet, *Manuel du Libraire*, t. III, p. 64.)

plusieurs lettres de la reine sont écrites & contre-signées par lui. Anne de Bretagne avait, comme confesseur & prédicateur ordinaire, *Antoine Dufour*, qui fit pour elle une traduction de la Bible en français, & composa une histoire des dames illustres dont j'aurai l'occasion de parler plus loin. Elle avait encore à ses gages des savants, des littérateurs italiens, entre autres, *David d'Italie*, géomètre, *Conti*, dit *Quinzano* ou *Quinrianus*, qui offrit à la reine, en 1514, un exemplaire sur vélin de son poème latin sur la ville de Paris. *Quinzano* composa une élégie sur la mort d'Anne de Bretagne, suivie d'un recueil d'ép.taphes à sa louange (2). Enfin le poète latin *Faustus Andrelinus*, natif de Forli, qui, après avoir été couronné à Rome, vint à l'Université de Paris, professer les belles-lettres &

(1) Appendices, n° 2, *Extrait des Comptes*, § III, *Savants, littérateurs*

(2) J. fr. Quintiani Stoe Brixiani poetæ facundissimi de celeberrimæ Parhisiæ urbis laudibus sylva cui titulus Cleopolis, cum privilegio, 1514, in-4°. (Voir *Catalogue des livres imprimés sur vélin de la bibliothèque du Roy*, &c. t. IV, p. 112.) — J. fr. Quintiani Stoe, poete facundissimi, in invictissimæ Reginæ Gallorum Annæ Immaturæ fatum elegia cui titulus Threnos.

les mathématiques (1), fut un des secrétaires de la reine-duchesse.

Anne de Bretagne aimait & encourageait les artistes dans tous les genres ; les scribes, les enlumineurs & les peintres les plus habiles furent employés par elle, les uns à l'exécution de manuscrits contenant diverses matières, les autres à des tableaux & à des portraits, pour lesquels elle avait une véritable passion. Il est facile de juger de l'importance & du nombre des objets qu'elle fit faire en ce genre, en parcourant les registres de l'Argenterie royale pendant les années de son double règne.

Le 16 décembre 1492, *François Robertet*, secrétaire de Madame de Bourbon, Anne de Beaujeu, un des hommes les plus spirituels & les plus polis de la cour, recevait trente cinq livres tournois pour avoir fourni des patrons de chaînes & de bagues (2) ; ces chaînes devaient être distribuées aux dames & aux filles d'honneur que la reine croyait dignes de porter l'or-

(1) Voyez au chapitre suivant l'indication de plusieurs épîtres latines composées par Faustus Andrelinus pour Anne de Bretagne.

(2) Voir mes Appendices n° 2, *Extrait des Comptes*, § 11, n° 2. *Officers-serviteurs*, &c.

dre de la Cordelière qu'elle avait fondé. Cet ordre consistait dans une plaque d'or assez large nommée *gorgerie*, suspendue au cou, formée d'une double lettre entrelacée, émaillée rouge & blanc. Chaque lettre était entourée d'une cordelière émaillée noir & ciselée (*kamoiffé*) (1). La plaque destinée à la reine était formée de trente-deux doubles AA romains; une autre qui se composait de doubles SS & de doubles ZZ, appartenait à Mademoiselle de Montforeau (2). La même année, *Jean Barbedor*, joaillier de Paris, vendait à la reine un camaieu divisé en trois compartiments : dans le premier était peinte la figure de la Vierge; dans le second, celle de saint Michel; dans le troisième, la face du roi Louis, dernier décédé, c'est-à-dire de Louis XI. Au dessus on voyait un pélican garni de plusieurs rubis & environné du cordon de Saint-Michel (3). Ce bijou précieux, destiné à Charles VIII, lui avait été offert par sa femme au mois de janvier 1492, premier jour

(1) Voir Ducange, *Glossaire*, au mot *Camocatus*.

(2) Voir mes Appendices n° 2, *Extrait des Comptes*, § III, ch. III, *Orfèvrerie, Diamants, Bijoux*.

(3) *Idem*.

de l'an qui suivit leur mariage. Arnoul de Viviers, orfèvre de la duchesse de Bourbon, un des plus habiles ouvriers de ce temps, avait été chargé de fournir une chaîne d'or ronde, torse, faite de tuyaux à jour unis par un fil d'or brun & ciselé (1). Au jour, de l'an de cette même année, *Jehan Lefèvre*, *Jehan Dol*, *Baudichon Durhamel*, *Anioine Boutei*, tous quatre les tapissiers, recevaient trois écus d'or, des draps de laine & des fourrures, en récompense des services qu'ils avaient rendus, & pour avoir exécuté quelques-unes de ces belles pièces à *histoires* dont le château d'Amboise était orné. Un détail emprunté aux comptes de l'ameublement de ce château nous fait connaître combien les tapisseries de tout genre y étaient nombreuses : pendant le mois d'octobre de l'année 1494, le duc & la duchesse de Bourbon étant venus faire une visite au roi, les deux grandes cours du château furent tendues de ces tapisseries ; il ne fallut pas moins de quatre milliers de crochets pour les suspendre. Ce devait être un spectacle curieux que l'exposition de toutes ces tapisseries,

(1) Voir mes Appendices, n° 2, *Extrait des Comptes* § III, ch. III, *Orfèvrerie*, *Diamants*, *B. joux*.

sur lesquelles étaient représentés non seulement des traits d'histoire sainte, mais encore les héros célèbres des romans de chevalerie, & même quelques faits de l'histoire contemporaine. On y voyait *les travaux d'Hercule, le siège de Troyes, la destruction de Jérusalem, le roman de la Rose, l'histoire des Sibylles, de Moïse, de Nabuchodonosor, de Jonathas, le triomphe des neuf preux*. On y voyait aussi, divisée en neuf pièces, la bataille de Formigny, livrée en 1450, dans laquelle Charles VII triompha des Anglais (1).

Anne de Bretagne honora d'une protection très-efficace les sculpteurs, les peintres, les enlumineurs, français ou italiens, qui furent nombreux à la cour, sous Charles VIII & Louis XII. Charles VIII, après l'expédition de Naples, ramena d'Italie des artistes habiles en plusieurs genres, auxquels il payait pension. Il y avait des architectes, des sculpteurs, des peintres, des enlumineurs, des orfèvres, des stucateurs, des ouvriers en bois, des tailleurs, des brodeurs, des jardiniers. Quelques-uns sont restés célèbres, tels que *Jean Joconde, deviseur*

(1) Voir mes Appendices, n° 2, *Extrait des Comptes*, § III, ch. III, *Tapisseries*.

de bâtimens, *Dominic de Courronne*, faiseur de chasteaux. Le premier a construit le pont Notre-Dame, le second l'Hôtel-de-Ville, à Paris; parmi les peintres, messire *Guido Mazzoni Paganino*, & aussi *Modanino*, parce qu'il était de Modène, a été fait chevalier par Charles VIII; il est auteur du tombeau de ce roi (1).

Anne de Bretagne employa ces artistes, que Charles VIII avait établis à Tours, d'où on les appelait pour exécuter les œuvres de toutes sortes qui leur étaient demandées. En 1496, un d'entre eux, sans doute le chevalier *Guido*, ornait de peintures le parement du lit de la reine (2).

(1) *Etat des gages des ouvriers italiens employés par Charles VIII*; publié d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale, communiqué et annoté par M. Anatole de Montaiglon. — *Archives de l'Art français*, &c. 1851-1852, t. I, p. 94. — Le commentaire joint à cette pièce importante par M. de Montaiglon est des plus intéressants.

(2) Voici l'article entier qui renferme un détail technique assez curieux: « A Jehan Garnier sellier, demourant au dit Tours, la somme de quatre livres, quinze sols tournois, à luy ordonnée pour ung grant cuir de bueuf blanc passé par alung de glaz, par lui baillé & livré à ung paintre que le Roy avoit faict venir

Un des plus grands sculpteurs français de la Renaissance, Michel Colomb, était né en Bretagne, à Saint-Pol-de-Léon, vers l'an 1460. Encouragé dans sa jeunesse par François II & sa fille, il travailla pour Louis XI, Charles VIII & plusieurs autres souverains de l'Europe. En 1507, Anne de Bretagne le chargea de sculpter les figures qui ornent le tombeau qu'elle fit élever à son père & à sa mère, qu'on admire encore aujourd'hui à Nantes, dans l'église cathédrale (1).

d'Itallie, au quel la dicte dame a fait faire & paindre le parement de son lit, &c. »

(1) Voyez, dans les *Archives de l'Art français*, deux pièces relatives à Michel Colomb & aux travaux du tombeau de François II. *Documents*, tome I, p. 425. Pièce relative à l'achèvement d'un autel commencé par lui pour l'église des Carmes de Nantes, communiquée par M. B. Fillon. t. III, p. 104; lettres d'Anne de Bretagne, du 18 fév. 1497, en faveur du couvent des Carmes de Nantes, en considération de ce qu'il renferme le tombeau de son père, le duc François II, par Michel Colomb. Au sujet de cet artiste & de ses trois neveux, Renaut, sculpteur, Bastien François, architecte, François Colomb, enlumineur, qui prenaient part à ses travaux, voyez les *Analectes historiques* de M. Le Glay. Paris, 1838, in-8° — *Nouveaux Analectes*, &c. Lille, 1852, in-8°

Une école d'artistes français, habiles dans tous les genres, s'était formée à la cour, sous l'heureuse influence de Charles VIII, de Louis XII, d'Anne de Bretagne. Aux témoignages empruntés aux comptes de dépenses, j'en ajouterai un autre qui n'est pas moins curieux, que je trouve dans un long commentaire sur le dernier titre des *Pandectes*. Jean Brèche, avocat, né à Tours, qui florissait dans la seconde moitié du xvi^e siècle, est auteur de ce commentaire. Après avoir donné l'explication du mot *monument*, il ajoute qu'un certain nombre de monuments est consacré aux morts; qu'on en trouve à Rome & en France, principalement à Saint-Denis : « Tu verras, entre autres, le monument de marbre destiné à Louis XII, fait avec un art admirable, plein d'élégance, dans notre célèbre ville de Tours, par l'habile sculpteur *Jean Just*; car notre ville de Tours abonde en artistes excellents de tout genre. Parmi les sculpteurs, il y a eu *Michel Colomb*, notre compatriote; il y a passé toute sa vie dans une grande célébrité, sans que personne ait jamais pu le surpasser. Parmi les peintres, *Jean Fouquet*, ses fils *Louis* & *François* *Jean Poyer* fut leur contemporain, très-supérieur

certainement aux Fouquet eux-mêmes dans la perspective & la peinture. A ces artistes ont succédé *Jean d'Amboise, Bernard & Jean de Posé* (1). »

Parmi les peintres français que la reine a employés & qu'elle a spécialement honorés de ses faveurs, je dois une mention particulière à Jehan Bourdichon, valet de chambre de Charles VIII, peintre en titre d'office de ce roi, de Louis XI, son père, de ses successeurs Louis XII & François I^{er}. Il fut un des artistes

(1). .ub.inter alias videas monumentum marmoreum Ludovico XII dicatum, miro & eleganti artificio factum in præclarissima civitate nostra Turonensi à Joanne Justo, statuario elegantissimo. Scatet enim celebris hæc ipsa nostra Turo omni artificum excellentissimorum genere : inter statuarios & plastas extitit Michael Columbus homo nostras & qui coelebs totam vitam egit : quo certe alter non fuit præstantior, inter pictores, Joannes Fouquettus atque ejusdem filii, Lodoicus & Franciscus. Quorum temporibus fuit & Joannes Poyettus, Fouquettus ipsis longè sublimior optices & picturæ scientia Hosdemum sequuti sunt Joannes Ambasius, Bernardus & Joannes Deposæus, &c. (*Joannis Brechii Turoni jureconsulti ad titulum Pandectarum de verborum & rerum significatione commentarius, cum indice, &c* Lugdum, 1547, in-f^o, p. 410, & p. 419 de l'édition de Genève, 1619, in-fol.)

les plus féconds & les plus habiles de son temps : Tableaux d'histoire , miniatures , portraits , panoramas de ville , bannières , étendards , armoiries , ornements , il a tout entrepris. Né en 1457 , il figure sur les comptes de dépenses , dès 1484 , avec le titre de peintre du roi ; au mois de juin 1520 , à l'occasion de la fameuse entrevue , au camp du Drap-d'Or , entre François I^{er} & Henri VIII , c'est encore Jean Bourdichon qui est chargé de peindre un saint Michel avec ses attributs , ainsi que les écussons , les bannières & les pavillons. Plusieurs fois Anne de Bretagne eut recours au talent de cet artiste fécond : au mois de novembre 1492 , elle lui faisait payer cinquante livres tournois qu'il devait convertir en un habillement , pour le récompenser d'avoir fait & enluminé plusieurs histoires qui lui étaient destinées. Les années précédentes , Charles VIII lui avait commandé un assez grand nombre de tableaux , entre autres , quatre portraits au vif , c'est-à-dire d'après nature : ceux de Charles VIII lui-même en buste & en pied ; celui d'Anne de Bretagne & celui de sa cousine la princesse de Tarente. Déjà , en 1484 , il avait reçu neuf cents livres tournois pour avoir peint quarante tableaux représentant les chevaliers

de l'ordre de Saint-Michel, à commencer par le fondateur, le roi Louis XI, pour qui Bourdichon avait exécuté des peintures dans plusieurs genres. En 1491, il peignit pour la reine les modèles de ses monnaies de Bretagne, de douze *façons différentes, faits de fin or & de fin argent*, la représentation de la ville & du château de Nantes, de diverses *façons & couleurs*. En 1507, quand François de Paule mourut, au couvent des Minimes, au Plessis-lès-Tours, ce fut Jean Bourdichon que la reine chargea de faire le portrait du saint homme, ainsi que l'artiste l'a déclaré dans le procès-verbal de canonisation daté de l'an 1513. Il dit avoir moulé ses traits restés intacts depuis douze jours, afin de les peindre plus exactement (1).

(1) Il y a quelques années, le nom de Jean Bourdichon était connu à peine. Si je puis esquisser maintenant la biographie de cet artiste, c'est grâce aux études de M. le comte de Laborde sur les Arts en France, ainsi qu'aux recherches de mes confrères de l'Ecole des Chartes, Douet d'Arcq, Salmon, Vallet de Villeville, Anatole de Montaiglon. Les premières pièces relatives à Bourdichon ont été publiées en 1850, par M. de Laborde, t. I, p. 172, de la *Rennaissance des Arts à la Cour de France*, &c. — *Peinture*, Paris, 1850, & *Additions*, 1855, p. 745. En 1855, le tome IV des *Archives*

Jean Perréal, ou Jean de Paris, qui fût peintre des rois Charles VIII, Louis XII & François I^{er}, partagea certainement avec Bourdichon les faveurs d'Anne de Bretagne. Ce fut lui, comme je l'ai dit plus haut, qui présenta Jean Le Maire de Belges à la reine, & vanta son talent dans l'art d'écrire, ce qui suppose une certaine influence. Louis XII avait emmené Jean Perréal dans son expedition de 1510, dirigée contre Venise. « Jean de Paris, satisfit par grande
 « industrie à la curiosité de son office, & re-
 « produisit avec fidélité les villes, châteaux
 « de la conquête, & l'affiette d'iceux, la vo-
 « lubilité des fleuves, l'inégalité des monta-
 « gnes, la planure du territoire, l'ordre &
 « désordre de la bataille !... l'effroi des fuyants,
 « l'ardeur & impétuosité & l'exhaltation &
 « hilarité des triomphants (1). » Mais l'ar-
 tiste, vaincu par les fatigues du voyage,
 tomba malade en route, & fut sur le point de

de l'Art français commençait par une série de pièces inédites relatives au même artiste. Je ne doute pas que d'autres pièces ne soient éparées dans les documents relatifs à la maison de nos rois.

(1) Bibliophile Jacob, *Hist. du XVI^e siècle*, t. V
 p. 167

mourir, ce qui l'empêcha de mettre la dernière main aux esquisses qu'il avait préparées (1).

Anne de Bretagne avait dans cet artiste une grande confiance & dut mettre plusieurs fois son talent à l'épreuve. Au mois de juin 1505, elle autorisait Raoul Hérault, trésorier général de ses finances, à lui confier différentes pièces de sa vaisselle d'or, pour y placer sa devise. Quand la reine-duchesse mourut, en 1514, *Jean Perréal* fut chargé de peindre son effigie, qu'il avait prise sur le vif. Ce fut lui qui donna les modèles des écussons représentant les armoiries & les devises de la défunte, aussi bien que les emblèmes qui ornaient son lit funéraire; enfin c'est à lui qu'on doit attribuer les miniatures qui décorent le manuscrit de la relation de ses obsèques, composée par le roi d'armes *Pierre Choque*, dit *Bretagne* (2).

Sans parler des tableaux de sainteté, en or, en

(1) Comte de Laborde, *Renaissance des Arts à la Cour de France*, &c, *Additions* au t. I, p. 748.

(2) Voir plus loin livre V, chap. 3, *Funérailles*. Sur les rapports qui ont existé entre Jean Perréal & Jean Le Maire de Belges, il faut consulter plusieurs lettres publiées par M. Le Glay, dans ses *Analectes historiques*, Paris, 1838, & Lille, 1852, in-8°.

argent, en ivoire ou en bois, habilement travaillés, dont la reine avait formé une collection considérable, je signalerai une série d'autres tableaux peints à l'huile. Un certain nombre de ces tableaux avait été rapporté par Charles VIII de son expédition d'Italie. Malheureusement l'inventaire ne donne aucun détail ; il est présomable que plusieurs de ces tableaux étaient dus aux grands maîtres italiens du ^{XV^e} siècle. Je trouve la mention de cinq madones avec l'enfant Jésus. Voici comment sont désignées les deux premières : *Ung tableau paint ou est Notre-Dame tenant son enfant à la mode antique, de couleur noire.* — *Ung tableau de Notre-Dame tenant son enfant entre ses bras, paint & doré, apportés de Naples* (1).

Mais le plus grand nombre de ces tableaux consistait en portraits de personnages anciens & modernes, parmi lesquels se trouvaient quelques contemporains célèbres, en outre de plusieurs dames italiennes ; Ludovic, dit *Le More*, & son fils *Philippe-Marie Visconti*, prince de Milan, qui l'un & l'autre avaient le

(1) Voir mes Appendices, n^o 2, *Extrait des Comptes*, § IV, ch. II, *Peintures*.

visage noir, figuraient dans cette curieuse collection (1).

Quand on parcourt les inventaires du mobilier d'Anne de Bretagne, on est émerveillé des richesses qu'il renfermait : étoffes d'or & de soie, vaisselle d'or & d'argent, diamants, bijoux de toute espèce, rien n'y manquait. L'art exquis déployé dans l'exécution de ces différents meubles en doublait encore la valeur. Les plus habiles ouvriers de France ou d'Italie étaient sans cesse occupés par elle, soit à la confection d'objets nouveaux, soit à réparer ceux qu'elle possédait.

Au mois de janvier 1492, lors de la première couche, Anne de Bretagne avait fait venir *Arnoul de Viviers*, orfèvre de la duchesse de Bourbon, qui exécuta pour elle treize pièces de vaisselle d'or ; plus tard, *Henry*, orfèvre du roi, ajouta huit pièces. Aux différentes entrées qu'elle fit à Nantes, à Paris, à Lyon, d'autres pièces de vaisselle d'or lui furent offertes. Elle en prenait le plus grand soin & ne manquait pas d'y faire mettre les armes ou la devise par les

(1) Voir mes Appendices, n° 2, *Extrait des Comptes*, § IV, ch. II, *Peintures*

peintres habiles attachés à sa maison ; on a vu précédemment que Jean Perréal, peintre du roi, fut chargé de ce soin en 1505 (1)

La vaisselle d'argent surtout était remarquable par les ornements & les figures d'*hommes sauvages* ou d'*animaux* qui la décoraient.

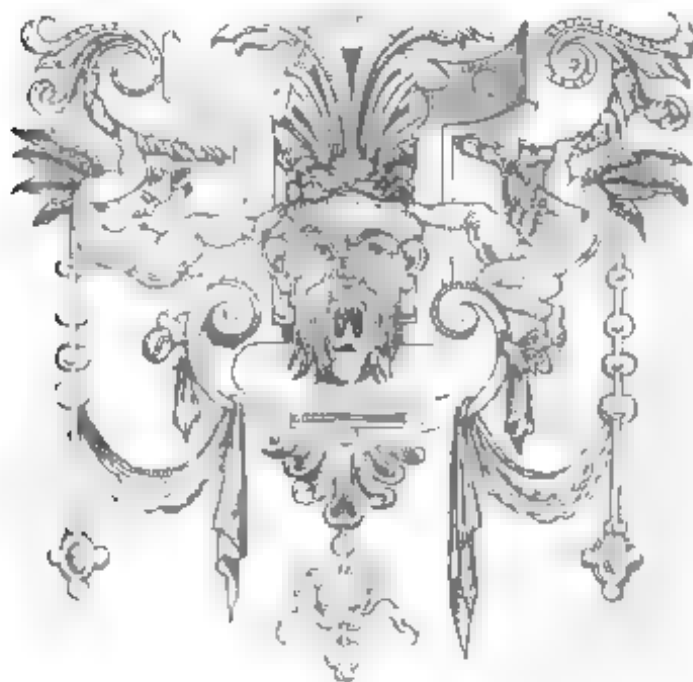
Anne était prodigue de toutes ces richesses : quels que fussent le rang, les qualités des personnes admises en sa présence, chacune d'elles emportait un cadeau, en souvenir de la visite qu'elle lui avait rendue. Brantôme a signalé ce fait (2) ; un écrivain du XVII^e siècle, qui ne connaissait pas les mémoires, inédits alors, du sieur de Bourdeille, parle aussi de cette magnificence dont la tradition s'était perpétuée jusqu'à lui : « Les curieux, dit-il, n'igno-
 « rent pas que cette très-libérale princesse
 « avoit un cabinet & une galerie pleins de dia-
 « mants, de perles, de rubis, d'émeraudes
 « & autres pierres précieuses, dont elle fai-
 « soit des présents au femmes des capitaines &

(1) Voir page 22, & Appendices, n° 2, *Extrait des Comptes*, § III, ch. IV. *Vaisselles d'or & d'argent*

(2) *Dames illustres*, t. V p. 6, des *Ouvrages complètes* in-8°.

« héros qui avoient acquis de l'honneur & de
« la gloire dans les armées, & fidèlement servi
« au roy Louis XII, son mari, lequel n'étoit
« pas beaucoup libéral, par la crainte qu'il
« avoit de fouler son pauvre peuple, dont il étoit
« le père (1). »

(1) *Eloges & vies des Reines, des Princesses & des Dames illustres, &c.* par Hilarion de Coste, Paris, 1647, in-4°, 2 vol. T. I, p. 6



CHAPITRE DEUXIEME

Goût d'Anne de Bretagne pour les livres très-répandu parmi les princes & les grands seigneurs de son temps. — Sa bibliothèque. — Antoine Vérard lui dédie plusieurs ouvrages imprimés par lui — Manuscrits composés pour elle. — Chroniques de Bretagne de Pierre Lebaud. — Histoire des Femmes illustres d'Antoine Dufour. — Recueil des épîtres latines & françaises adressées par la reine à Louis XII pendant les guerres d'Italie, avec les réponses, & quelques autres manuscrits.

S I la reine déploya une grande magnificence dans ses ameublements, elle appliqua aussi aux livres un goût très-prononcé, très-délicat. Ce goût lui avait été inspiré dès sa jeunesse par son père d'abord, le duc François II, qui avait réuni, à son château de Nantes, une bibliothèque assez nombreuse, & plus tard par les rois Charles VIII & Louis XII, tous deux fort amateurs des beaux livres imprimés ou manuscrits. A l'époque où florissait Anne de Bretagne, il y avait déjà plusieurs siècles que l'usage des collections de livres était répandu dans les différentes contrées de

l'Europe : en Angleterre, en Italie, mais surtout dans les provinces qui composent aujourd'hui la France. Parmi les rois & les reines, les princes & les princesses de leur famille, parmi les grands feudataires de la couronne, & même les simples barons, on pourrait en citer plusieurs qui avaient aussi le goût des livres. Sans remonter plus haut que saint Louis, il faut d'abord nommer ce roi lui-même ; sous la direction de sa mère, Blanche de Castille, il avait reçu une éducation trop libérale pour ne pas aimer les beaux livres. Il en fit écrire un assez grand nombre, fit traduire & copier plusieurs fois les différentes parties de la Bible, & rassembla une collection de quelques centaines de volumes. Malheureusement cette collection fut dispersée à sa mort, car il légua ses livres, moitié à la Sainte-Chapelle, moitié aux ordres mendiants.

C'est à Charles V que revient l'honneur d'avoir rendu facile à tous ceux qui voulaient étudier, l'accès de la collection formée par ses soins. Le roi Jean, son père, ne lui avait laissé que peu de volumes ; il en réunit dans son château du Louvre près d'un millier, & n'épargna aucun soin, aucune dépense pour en assurer la conser-

vation (1). Les frères de Charles V, Jean duc de Berry, Philippe-le-Hardi duc de Bourgogne, Louis duc d'Orléans, montrèrent aussi beaucoup d'ardeur pour les livres. Leurs collections renfermaient surtout des chefs-d'œuvre de peinture & de calligraphie exécutés par leur ordre, & bien souvent sous leurs yeux. Les trois ducs de Bourgogne successeurs de Philippe-le-Hardi imitèrent le bon exemple que ce prince leur avait donné ; la bibliothèque des ducs de Bourgogne, bien diminuée par le temps & les révolutions, conservée aujourd'hui à Bruxelles, passe avec raison pour un des riches dépôts de manuscrits de l'Europe (2).

Jean, duc de Berry, a été le plus fougueux, le plus rapace des princes français du xv^e siècle. La collection qu'il avait formée comprenait

(1) Voir Sauval, *Antiquités de la ville de Paris*, &c. t. II, p. 15. — Voir aussi un mémoire que j'ai publié dans la *Revue archéologique*, année 1852 : *Comptes des dépenses faites par Charles V, dans le château du Louvre*, p. 10.

(2) Voyez *Mémoire historique sur la Bibliothèque dite de Bourgogne*, &c., par de La Serna Santander, Bruxelles 1809, in-8° — *Catalogue d'une partie des livres composant l'ancienne bibliothèque des Ducs de Bourgogne*, &c., par G. Peignot, 1830. in-8°.

les plus beaux manuscrits de cette époque; il employait jusqu'à la violence pour se les procurer.

Louis, duc d'Orléans, mit plus de probité, mais non moins d'ardeur, dans la composition de sa bibliothèque. Pendant la démente de Charles VI, alors qu'il occupait, à Paris, la place du souverain, nous le voyons réunissant dans son hôtel des frères prêcheurs, des scribes, des enlumineurs & des peintres. Les uns étaient chargés de continuer la traduction française de la Bible, commencée par ordre du roi Jean, les autres de copier & d'orner des manuscrits, ou bien de couvrir de peintures les parois de sa bibliothèque. Nous connaissons les sommes élevées qu'il a payées, soit à des libraires, soit à des relieurs de Paris, pour l'achat ou la confection de très-beaux volumes. Son fils Charles d'Orléans avait encore augmenté cette bibliothèque, qui fut transportée par ses soins dans le château de Blois. On y trouvait plusieurs exemplaires de Virgile & d'Horace, que ce prince, un des plus agréables poètes du xv^e siècle, a dû quelquefois consulter (1).

(1) Voyez l'opuscule que j'ai publié sous le titre

Louis XI a aussi beaucoup aimé les livres ; il honora d'une protection toute particulière Jean Fouquet & Jean Bourdichon , les plus habiles peintres français de son temps. Il encouragea l'introduction & l'établissement de l'imprimerie dans sa ville capitale. Plusieurs autres traits de sa vie prouvent son goût pour les lettres ; seulement il y mêlait cet esprit moqueur & plaisant qui lui fit prendre part, dans sa jeunesse, à la rédaction du recueil célèbre des *Cent Nouvelles Nouvelles*. C'est lui qui disait, en parlant d'un prélat de son royaume qui avait une très-belle & très-nombreuse bibliothèque & ne lisait jamais, qu'il ressemblait à un bossu qui avait une belle grosse bosse sur le dos & ne la voyait pas (1).

Quant à son fils Charles VIII, bien que son éducation n'ait pas été très-libérale, il s'est montré toute sa vie amateur des objets d'art, quels qu'ils fussent : statues, peintures, livres manuf-

suivant : *Bibliothèque de Charles d'Orléans à son château de Blois*, en 1437, Paris, 1843, in-8° (*Extrait de la Bibliothèque de l'école des Chartes*, t. V, 2^e série, p. 57), avec des additions.

(1) Brantôme, *Capitaines étrangers*, t. I, p. 414 des *Oeuvres compl.*, in-8°.

crits ou imprimés. Lors de la conquête de Naples, il ne manqua pas de s'emparer de la bibliothèque publique de cette ville, pour la joindre à la sienne, qui se trouvait alors au château de Blois. Louis XII imita son exemple ; après la prise de Novare, il fit transporter en France la bibliothèque des ducs de Milan, dans laquelle on ne comptait pas moins de mille manuscrits en diverses langues (1).

Entre les princes du sang royal dignes de fi-

(1) On peut consulter, sur l'enlèvement de la bibliothèque royale de Naples par Charles VIII, Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. VI, partie 1^{re}, page 113 de l'édition-4°. Quant à Louis XII, il ne fut pas moins curieux que son devancier de ce genre de conquêtes. Voici quelques détails que j'emprunte à des notes manuscrites que l'abbé de St-Léger a faites sur son exemplaire de l'*Essai historique sur la bibliothèque du Roi* (de Leprince), 1782, in-18 : « La bibliothèque des ducs de Milan était composée d'environ 1,000 manuscrits grecs, latins, italiens & français. Le catalogue dressé en janvier 1426 de celle que possédait à Pavie Philippe-Marie Visconti & qui avait ensuite passé à Louis Marie Sforce; après la prise de Novare, elle fut apportée en France par ordre de Louis XII. Ce catalogue, dis-je existait encore dans la bibliothèque du comte de Firmiani, gouverneur général de la Lombardie, mort en 1782. »

gurer parmi les bibliophiles français du Moyen Age, il est juste de signaler presque tous ceux de la maison de Bourbon, depuis Louis premier du nom, petit-fils de saint Louis, jusqu'à Charles, ce connétable de France qui fut traître à son pays. Les uns & les autres ont contribué à l'accroissement d'une bibliothèque nombreuse dans laquelle on comptait plusieurs centaines de manuscrits enrichis de miniatures & couverts des reliures les plus splendides. On y remarquait aussi un grand nombre d'ouvrages français imprimés sur vélin, avec des miniatures & des lettres peintes en or & en couleur. Quand les commissaires du roi se saisirent, en 1521, de cette bibliothèque, qui se trouvait au château de Moulins, elle renfermait plus de six cents volumes (1)

Je pourrais ajouter d'autres détails du même genre relatifs aux ducs de Nemours, aux comtes d'Armagnac, d'Angoulême, aux seigneurs de la Gruthuse, d'Urfé & de Craville, dont les collections ont contribué d'une manière notable à

(1) Voir le *Catalogue de la bibliothèque des Ducs de Bourbon* que j'ai publié p. 43 des *Mélanges de la Société des Bibliophiles français*, 1850 in-8°.

collection de la reine-duchesse des ouvrages en grec & en hébreu; mais il ne faut pas oublier qu'elle avait étudié les deux langues savantes, que le caractère de son esprit était par-dessus tout sérieux; un peu de pédantisme pouvait bien encore s'y être mêlé. Elle avait des livres en parchemin & en papier, à la main & en mosse (1). Cette dernière expression, souvent employée dans les inventaires de cette époque, s'applique, comme on fait, aux livres imprimés (2). Anne de Bretagne se montra libérale envers les imprimeurs & les libraires-éditeurs célèbres; je n'en veux d'autres preuves que les ouvrages importants qui lui sont dédiés par Antoine Vérard, le plus fameux des libraires de Paris, à la fin du xv^e siècle. Parmi ces ouvrages, il y en a quelques-uns de relatifs à la religion, tels que la *Légende dorée*, ou les *Epîtres de saint Paul*, traduites en français; mais il y en a plusieurs autres qui appartiennent à l'histoire ou bien à la littérature, par exemple, les *Louanges de Louis XII*,

(1) Voir mes Appendices, n^o 2, § 1, *Index des Comptes de Dépenses manuscrits ou imprimés*. Ann. 1498.

(2) Voyez à ce sujet une note en Appendice de mon *Mémoire sur la Bibliothèque des Ducs de Bourbon*, p. 138.

par Seyffel, les *Fables d'Esoppe*, traduites en français (1). Un exemplaire de ces ouvrages dédiés à la reine, imprimé sur vélin, orné de miniatures, de lettres en or & en couleur, lui était apporté par Vérard lui-même. Ordinairement la première miniature le représente à genoux, offrant son livre à cette princesse, qui le re-

(1) Voici les ouvrages offerts à la reine que je trouve indiqués dans le catalogue des livres imprimés sur vélin de la Bibliothèque du roi. Paris, 1812, in-8°. 5 vol. (par Van Praet) :

Tome I, p. 6 : *Epîtres de saint Paul glosées*... Paris, 1504, in-f°. P. 326 : *Le Trésor de l'âme*, par Robert. Paris, 1497, in-f°. P. 329 : *Modus & Ratio de divini contemplatione*. 1506, in-4°.

Tome II, p. 3 : *Le Jeu des Echez moralisé*. Paris, 1504, in-f°. Il y a une épître dédicatoire adressée par Vérard à la reine.

Tome IV, p. 190 : *Le Passeremps de tout homme & de toutes femmes*. Paris, 1503, in-8°. P. 329. *Fables d'Esoppe*, traduites de grec en latin & de latin en françois, par Gu. II. Tardif. Paris, 1490, in-f°.

Tome V, p. 24 : *La Légende dorée*, traduite par Jean de Vignay. Paris, 1493, in-f°. P. 112 : *Les Louanges du roi Louis XII*, par Cl. de Seyffel. Paris, 1510, in-4°. P. 160 : Boccace, *Des nobles & célèbres femmes*. Paris, 1493, in-f°.

çoit, en compagnie de Charles VIII ou de Louis XII.

Tous les manuscrits que fit composer, transcrire & enluminer Anne de Bretagne ne sont pas, malheureusement, parvenus jusqu'à nous. Le petit nombre de ceux que l'on connaît atteste les soins, l'habileté d'exécution, les connaissances de ceux qu'elle chargeait de ce genre de travail. En 1498, après la mort de Charles VIII, pendant le séjour qu'elle fit en Bretagne, elle conçut le projet de recueillir la véritable histoire de son pays. Elle confia ce travail à *Pierre Lebaud*, doyen de Saint-Tugdual, son aumônier & conseiller. Non-seulement *Pierre Lebaud* consulta les anciennes chroniques, mais encore il reçut communication, par ordre de la reine-duchesse, de tous les documents conservés dans les églises & maisons religieuses, aussi bien que dans les seigneuries & les municipalités de la Bretagne (1). *Pierre Lebaud* avait déjà ébauché cette histoire vers 1480, alors qu'il était aumônier de la maison de Laval (2). Après l'avoir augmentée con-

(1) D'Argentré, *Hist. de Bretagne*, &c., p. 1025.

(2) Com Lombrineau, *Hist. de Bretagne*, &c., t. I, p. 822.

fidèlement, il la fit transcrire sur vélin, y joignit de belles miniatures, & l'offrit à la maîtresse. Ce manuscrit existe; malheureusement il est perdu pour la France, & fait partie de la bibliothèque du Musée britannique (1).

J'ai dit que la reine avait pour confesseur un écrivain assez habile qui se nommait *Annoine Dufour*. C'était un religieux jacobin, natif d'Orléans, qui, après s'être fait recevoir docteur en théologie, vint à Paris où il se rendit célèbre par ses prédications. Anne de Bretagne & Louis XII l'attachèrent à leurs personnes & se confessèrent à lui. En 1507, il était inquisiteur de la

(1) Fonds Harleien, n° 4371, in-f°, vél., manuscrit du XV^e siècle, avec miniatures & lettres ornées; 357 feuillets écrits sur deux colonnes, avec tranches dorées. Voici le titre : *Icy commence le Livre des rois, ducs & princes de Bretagne armoricaine, autrement nommée la moindre Bretagne, & premièrement le Prologue de l'auteur : à très haute, très puissante, & très excellente princesse, ma très redoubtée souveraine dame, Madame Anne, par la grâce de Dieu royne de France, & par cette mesme grâce, duchesse de Bretagne, Pierre Lebaud, tresaurier de l'eglise collegiale de la Magdalene à Vitre, & vostre humble, & très obéissant subject, serviteur, orateur & aumosnier, honneur & révérence, avecq prompt & due subjection & obéissance, &c.*

foi, quand il fut nommé évêque de Marseille. Louis XII l'avait désigné pour l'emmener dans son expédition d'Italie ; *Antoine Dufour* se disposait à le suivre, quand il apprit que la peste désolait Marseille & les environs ; il quitta aussitôt Louis XII & se rendit au milieu de son diocèse, où il mourut de la contagion, en 1509.

Dufour composa plusieurs ouvrages d'une grande importance ; entre autres, il traduisit en français tout l'Ancien Testament, à l'usage d'Anne de Bretagne (1).

Antoine Dufour composa, dans le même but, une histoire des femmes illustres par leurs vertus, dans laquelle on ne compte pas moins de quatre-vingt-onze notices ; elle commence par la vie de la Vierge & de notre mère Eve, & finit par celle de Jeanne d'Arc. Les femmes de l'ancien monde sacré ou profane, telles que Diane, Niobé, Pénélope, Didon, Sapho, Athalie, Esther, y figurent en majorité. Celles du Moyen-Age & de la Renaissance ne s'y trou-

(1) Notice sur Ant. Dufour. *Bulletin du Bibliophile*, de Techener, numéro de janv. 1846. Le manuscrit de cette traduction avec miniatures faisait partie de la Bibliothèque Séguier

vent qu'en très-petit nombre : Helene, Théodelinde, Irinès, Amalafonthe, Grifelidis, Baptiste Malatesta, Jeanne de Naples & Jeanne d'Arc. Presque toutes ces notices sont précédées d'une miniature qui représente une des principales actions de la vie de la personne à qui la notice est consacrée. La plus curieuse est celle de Jeanne d'Arc. On voit cette héroïne montée sur un cheval blanc, caparaçonné or & rouge, couverte d'une armure toute dorée, celle-là même que, d'après un document authentique, Charles VII lui avait donnée pour assister à son sacre (1).

Une première miniature, plus grande que les autres, sert de frontispice ; elle représente Anne de Bretagne assise au milieu des dames de sa cour, toutes debout. L'auteur à genoux, en habit de jacobin, lui offre son livre ; il est accompagné d'un de ses frères en religion. Cette miniature est entourée d'une bordure parsemée d'A couronnés (2)

(1) Voyez un extrait de la *Chambre des Comptes* que j'ai cité, p. 659 des *Femmes célèbres de l'ancienne France*. Paris, 1848, in-12.

(2) Ce manuscrit, après avoir fait quelque temps partie de la bibliothèque de M. le marquis de Coiffin,

Il y avait au dernier siècle, dans la bibliothèque d'un amateur célèbre, Combouft de Coiflin, évêque de Metz, un beau manuscrit en vélin, couvert de velours, orné de fermoirs en vermeil, enrichi de grandes & belles miniatures. Ce manuscrit comprenait plusieurs épîtres en vers latins, avec une traduction française, adressées par Anne de Bretagne à Louis XII, & des réponses de ce prince, écrites pendant la guerre du Milanais. Le poète latin lauréat, Faustus Andrelinus, dont j'ai parlé précédemment, à propos des serviteurs écrivains qui entouraient la reine, avait été chargé principalement de la rédaction des épîtres latines. Macé de Villebrefme, valet de chambre du roi, Jean d'Auton, le chroniqueur officiel de Louis XII, Jean Le Maire de Belges & quelques autres traduisirent ces épîtres en français. Elles étaient remplies de détails précieux sur les expéditions d'Italie. Ces épîtres furent envoyées à Louis XII, qui fit

a été vendu en 1846; il appartient, je crois, maintenant à un amateur de Paris, M. G. de S. On peut lire une notice assez détaillée sur ce volume dans le *Bulletin du Bibliophile*, de J. Techener, numéro de janvier 1846. Voyez aussi les *Femmes célèbres de l'ancienne France*, &c. Paris, 1848, in-12. Appendices, p. 591.

faire les réponses par Jean Le Maire de Belges. Une des miniatures représente le roi assis sur son trône tout fleurdelysé, dictant une de ces réponses à un secrétaire qui l'écrit à genoux. Un jeune homme debout, vêtu à l'italienne, un turban dans sa main, une paire d'ailes aux épaules, image du vent *Boreas*, s'apprête à la porter; dans une autre miniature, Louis XII, assis devant une table, écrit lui-même la réponse; son armure est près de lui sur une autre table; dans le fond de la salle, plusieurs courtisans sont debout. Devant la porte, au dehors, un cheval tout sellé est tenu par trois serviteurs. Il y avait encore dans ce beau manuscrit, trois miniatures dans lesquelles Anne de Bretagne & ses filles d'honneur étaient représentées (1). J'aurai l'occasion de décrire ces trois miniatures dans une autre partie de mon travail (2).

Je trouve aussi, parmi les manuscrits de la Bibliothèque Impériale, deux volumes composés pour Anne de Bretagne qui méritent à tous

(1) Montfaucon, t. IV, p. 107 & suiv. "des *Monuments de la monarchie française*, a donné sur ce manuscrit qu'il avait vu, une notice très-détaillée. Il a fait graver les différentes miniatures qui le décoraient.

(2) Livre V, chap. I, *Appartements de la reine*.

égards d'être **signales**. Le plus remarquable est un petit in-folio sur vélin, contenant le texte original du poème de Jean Marot sur la révolte de Gênes. Je dis à dessein le texte original, parce que les différences entre ce manuscrit & le texte des éditions imprimées du poème sont notables, principalement en ce qui tient au langage. Une dédicace à la reine, placée en tête du manuscrit, n'est pas non plus la même que celle des imprimés. Ce volume est orné de onze grandes miniatures d'une beauté remarquable. Les huit premières sont dues à la même main que celle qui a exécuté les miniatures du fameux livre d'Heures d'Anne de Bretagne, que je vais décrire plus loin. La miniature de dédicace, qui représente cette princesse assise, recevant le livre de la main de Jean Marot, est un chef-d'œuvre du genre, qui est heureusement dans un état parfait de conservation (1).

L'autre volume, sans être aussi remarquable d'exécution que celui qui précède, ne manque pas non plus d'intérêt. Il est composé de sept grandes feuilles de vélin, dont les deux dernières

(1) Voir, à mes Appendices, n. 3, § 1, la description de ce volume.

sont ornées d'un assez grand nombre de blasons peints en or & en couleur. C'est une relation du voyage de la reine de Hongrie, depuis Venise jusqu'à Budda, & des cérémonies qui eurent lieu à l'occasion du mariage de cette jeune princesse.

Je dirai plus loin comment Anne de Candale, petite-fille de Gaston de Foix, cousine de la reine-duchesse, fut désignée par elle pour épouser Ladislas, roi de Hongrie, de Pologne & de Bohême (1) *Pierre Choque*, roi d'armes d'Anne de Bretagne, est auteur de cette relation très-curieuse. Il n'omet aucune circonstance des cérémonies du mariage ; il y ajoute des détails intéressants sur les pays lointains qu'elle traverse. Les cadeaux offerts à la fiancée, la pompe déployée pour la recevoir, les fêtes célébrées avant & après les noces, donnent une idée imposante de la cour des rois de Hongrie au commencement du XVI^e siècle (2). *Pierre Choque* ne fut

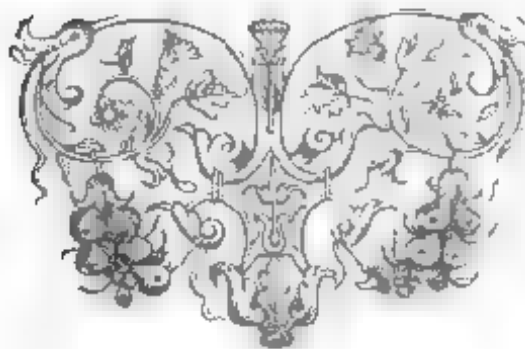
(1) Voir au livre IV, chap. II.

(2) *Discours des Cérémonies du sacre & mariage d'Anne de Foix avec Ladislaus, roy de Hongrie, Pologne, Bohême, &c.* Ms. de la Bibliothèque Impériale. Voir à mes Appendices, n^o 1, § III, le texte complet de ce discours.

pas seulement un serviteur zélé de la reine-duchesse, habile à blasonner les armoines des souverains ou des seigneurs de l'Europe, il fut encore un écrivain assez habile & un passable versificateur.

J'ai parlé, dans un chapitre précédent, de la traduction en vers français du poème latin de Bruce sur l'incendie du vaisseau *la Cordelière* (1); on lui doit encore une relation très-détaillée de la mort d'Anne de Bretagne & des cérémonies qui eurent lieu aux funérailles de cette reine.

(1) Voyez livre II, chap. III. T. I p 190



CHAPITRE TROISIEME.

Le LIVRE D'HEURES D'ANNE DE BRETAGNE. — Exécution remarquable de ce livre. — Description des peintures qu'il renferme. — Calendrier, plantes, fleurs & fruits qui en décorent les marges. — Lettres ornées, vignettes — Notice des quarante-neuf grandes miniatures. — Auteurs présumés de ces peintures. — Conservation de ce livre depuis la mort d'Anne de Bretagne jusqu'à nos jours — Autres livres d'Heures qui lui ont appartenu.

NOUS devons consacrer une description détaillée au précieux LIVRE D'HEURES D'ANNE DE BRETAGNE que conserve aujourd'hui religieusement le Musée des Souverains dans le palais du Louvre. Ce n'est pas seulement un des monuments les plus parfaits de l'art français à la fin du xv^e siècle, c'est encore un éclatant témoignage du goût délicat de la reine-duchesse, qui sut confier aux mains de peintres habiles l'exécution du livre dans lequel chaque jour elle devait prier Dieu. Quand on ouvre ce livre, & que sur la majeure partie des feuilles

qui le composent, on voit briller, avec leurs vives couleurs, les fleurs, les plantes, les fruits de la Touraine, ce riant jardin de la France, on se souvient du goût d'Anne de Bretagne pour les productions de la nature, & des jardins établis pour elle, par Charles VIII au château d'Amboise, par Louis XII au château de Blois. Anne de Bretagne est tout entière dans cette œuvre: outre son image plusieurs fois reproduite, on y retrouve les saints de son pays; chaque page représente les fleurs ou les fruits qu'elle avait admis dans son jardin, dont elle aimait à respirer & à savourer le parfum & qu'elle se plaisait à cueillir.

En faisant exécuter avec luxe & à grands frais, par les artistes remarquables de son temps, un recueil de prières à son usage, Anne de Bretagne se conformait à une coutume qui, depuis plusieurs siècles, était pratiquée dans toute la chrétienté en Europe. Pour ne donner que des exemples empruntés à la France, & pris parmi les princes qui l'ont gouvernée, je citerai l'Évangélaire écrit vers 781, en lettres d'or, sur vélin pourpré, pour Charlemagne & sa femme Hildegarde; le livre de prières de Charles-le-Chauve & la Bible appartenant au même

prince ; l'Évangélaire de l'empereur Lothaire. Je citerai principalement les deux psautiers de saint Louis ; le plus ancien fut la propriété de sa mère, Blanche de Castille, qui le tenait de son mari, Louis VIII. Charles V y a mis sa signature : ce beau volume est certainement une des plus précieuses reliques du Musée des Souverains. Charles V, Charles VI & les princes de leurs familles ont possédé des merveilles en ce genre ; enfin, jusqu'à Louis XIV, même en y comprenant ce roi, il a été d'usage que chaque prince possédât un ou plusieurs livres de prières d'une grande magnificence. Non-seulement les nobles imitèrent leurs maîtres en cela, mais encore la bourgeoisie elle-même porta ce luxe très-loin. Le livre d'Heures, comme un meuble de famille, se transmettait en héritage ; sur ses marges, on inscrivait les dates des événements mémorables, & aussi celles de la naissance d'un premier né, du mariage d'une fille ou de la mort de vieux parents.

Le livre d'Heures d'Anne de Bretagne forme un volume petit in-folio, de trente centimètres de hauteur sur dix-neuf centimètres de largeur. Sa reliure en chagrin noir date de Louis XIV ; elle est ornée de deux fermoirs

anciens d'argent doré, au chiffre de cette princesse, un A gothique surmonté d'une couronne. Ce volume est composé de deux cent quarante feuillets d'un vélin très-blanc, très-fin & d'une pureté remarquable ; il est enrichi de miniatures nombreuses, d'ornemens très-variés qui consistent dans une reproduction des fleurs, des plantes, des fruits particuliers à la France, sur lesquels sont posés des insectes de toute espèce. On y trouve aussi une multitude de lettres ornées, de petites vignettes placées, soit au commencement des chapitres, soit dans les intervalles qui séparent chaque verset, soit dans les bouts de ligne.

Voici comment se divisent les quatre cent quatre-vingt-quatre pages de ce manuscrit : quarante neuf grandes miniatures, qui représentent, soit différentes scènes de l'Ancien & du Nouveau Testament, soit les évangélistes, les saints & les saintes ; douze pages de calendrier environnées de miniatures variées ; dix-sept encadrements complets ; trente-trois demi-encadrements ; deux cent quatre vingt deux bandes contenant des fleurs, des plantes ou des fruits ; deux pages de chiffres & devises ; quatre-vingt-cinq pages blanches ; quatre pages

de garde. Total : 484 La numération des pages est récente ; elle procède de 1 à 239, parce que les rectos seuls sont numérotés. (Dans la reproduction, le numérotage se suit de 1 à 482, plus les deux pages de garde, & forme 484.)

Les grandes miniatures sont placées dans le volume à des intervalles inégaux, en regard des premiers versets des offices, ou en regard des prières aux saints figurés. La série des fleurs commence au verso du quatrième feuillet (page 10), à la marge du calendrier, & se termine au recto de l'avant-dernier. Les initiales couronnées L. A. A. L., chiffres d'Anne de Bretagne & de Louis XII, sont peintes en or aux quatre coins du verso du premier feuillet, le milieu est rempli par un vaste écusson aux armes *Miparty de France & de Bretagne*, entouré de la cordelière. Les mêmes initiales sont répétées sur le recto du dernier feuillet ; au milieu une couronne formée d'un enroulement bleu à coquilles, dans l'intérieur desquelles sont placées inégalement des lettres d'or formant ces deux mots : NON MUDEIRA (elle ne changera pas). Sur le recto du premier feuillet & sur le verso du dernier, qui sont restés blancs, un timbre

rouge, avec ces deux lettres entrelacées : R. F. (*République française*), & autour : *Bibliothèque Nationale*; au-dessous, d'une écriture moderne : *Suppl. l. 635*. Ce sont le timbre & le numéro d'ordre de la Bibliothèque Impériale, dont ce volume a fait partie depuis 1792 environ jusqu'en 1852.

L'ornementation de ce volume comprend quatre parties bien distinctes : le calendrier, les trois cent trente-deux encadrements, les lettres ornées & les petites vignettes qui séparent les chapitres & les versets & remplissent les bouts de ligne, enfin les quarante-neuf grandes miniatures.

Les miniatures qui décorent le calendrier sont disposées en bordure, ainsi que cela se pratiquait généralement dans les livres d'Heures. Elles représentent les occupations ordinaires de la campagne pendant chacun des mois qu'elles entourent. Les paysages sont charmants & donnent une idée très-exacte de cette nature variée, fraîche & riante de la Touraine, que le peintre avait probablement sous les yeux. C'est une œuvre exécutée par un même artiste, qui n'a fait peut-être que cette partie du livre.

La miniature qui entoure le mois d'avril

m'a paru digne de remarque. Dans le fond, un château, que l'on reconnaît facilement pour être le château de Blois. Au bas de la page, un des jardins du château, celui que la reine affectionnait & qui portait son nom. Dans ce jardin, devant un treillage protégeant un parterre émaillé de fleurs, une jeune femme, vêtue comme l'était Anne de Bretagne dans les jours ordinaires, est assise à terre & tresse une couronne; une autre femme à genoux devant elle, lui offre une corbeille remplie de fleurs très-variées. L'artiste n'aurait-il pas voulu représenter cette princesse dans son jardin du château de Blois, livrée à ces douces occupations dont elle aimait à charmer ses loisirs?

La série des encadrements consacrés aux plantes, aux fleurs & aux fruits n'est pas seulement la partie la plus considérable de la décoration du livre d'Heures d'Anne de Bretagne, c'est encore celle qui récrée le plus les yeux. Elle donne à ce livre, en dehors de la question d'art, un caractère tout particulier; elle rappelle aussi le goût très-vif de la reine pour les fleurs. S'il est vrai, comme on l'a dit, que toutes les plantes peintes sur les marges de ce livre se trouvaient en nature dans

les jardins du château, cela fait honneur à l'habileté des horticulteurs chargés de la direction de ces jardins. Louis XII & sa femme avaient fait de grandes dépenses pour les embellir (1) ; il y avait le jardin haut & le jardin bas : ce dernier, bien qu'il fût le plus petit, avait reçu le nom de *Jardin de la Reine* ; c'était celui qu'elle préférait. En 1510, la garde & la direction en étaient confiées à deux Italiens : *Pacello* & *Edme Marcoliano*, qui recevaient, l'un 400, l'autre 200 livres de gages. De plus, *Pacello* avait été pourvu d'un canonicat, *Edme Marcoliano* d'une cure aux environs du château (2).

(1) Dans un compte de l'Argenterie de Louis XII, pour l'année 1502-1503, je trouve l'indication suivante : « Au tresorier Henry Bohier, la somme de « VI^e LX (660) l.vres tournois, à luy ordonnée par « le dict seigneur (Louis XII), pour icelle convertir « aux fontaines de marbre qui ont esté faictes à Tours, « pour le jardin du chasteau de Blois, & dont le dict seigneur ne veut que ce dit tresorier soit tenu « rapporter sur ses comptes de la delivrance & distribution d'icelle somme, pour le fait des dictes fontaines, fors seulement la certification du capitaine « Pontbrieuf, &c. » Ms de la Bibl. Imp., 8463, f^o 57, r^o.

(2) *Archives Jourdanvaut*, t. II, p. 179, n^o 3211,

Les encadrements, qui au nombre de trois cent trente-deux décorent les pages du texte, sont de trois différentes formes : dix-sept grands encadrements environnent tout le texte, trente-deux autres ne remplissent que la marge extérieure par moitié, celle du haut & celle du bas ; deux cent quatre-vingt-deux en forme de bandes, peints sur un fond d'or, occupent seulement la marge extérieure. Le nom latin de la plante est inscrit en lettres pourpres dans le haut de la page ; le nom vulgaire français l'est au bas, en lettres d'or sur fond de couleur. Par exemple, au folio 96 r^o (page 197) : *Eruca.-querfon alenoys*, c'est-à-dire le cresson alenois. On ne saurait croire à quel point l'artiste a porté la simple vérité du dessin, la fraîcheur, la vivacité des couleurs. Afin de donner plus de vie à chacune de ces plantes, il a eu l'heureuse pensée d'y ajouter les insectes ou les petits animaux qui viennent se fixer sur les plantes ou les fleurs, qui volent, rampent & habitent autour d'elles ; une petite grenouille est peinte au pied du cresson alenois ; sur la primevère & le pavot rouge

3215, 3217, &c. De La Saussaye, *le Château de Blois*, &c.

qui entourent le recto du feuillet 45 (page 93), on voit deux papillons & une abeille ; sur le lys & la rose rouge, recto du feuillet 55 (page 113), une limace, une cigale, plusieurs papillons, plusieurs mouches & chenilles. Presque toujours, des insectes différents couvrent la même plante. Quelquefois l'artiste anime la scène : au recto du feuillet 90 (page 185), l'encadrement représente la *Nourille de bois* (*Avalena silvestris*) la noisette. Sur la tige, au bas de la page, sont peints deux sapajous, qui, montés l'un sur l'autre, se disputent le fruit de l'arbruste sous lequel ils se trouvent. Le charme de ces petites compositions est si grand qu'il a opéré sur un bibliophile anglais très-connu, fort peu susceptible d'enthousiasme, prêt à dénigrer surtout ce qui appartenait à la France. Dans sa description du livre d'Heures d'Anne de Bretagne, Frognall Dibdin s'exprime ainsi : « Je ne puis, en vérité, trouver d'expression pour vous faire apprécier, comme je le voudrais, la plupart de ces ornements. La prune parée de toute sa fleur, paraît prête à s'entr'ouvrir ; les ailes diaprées du papillon semblent mollement s'agiter. L'insecte velu agite fibres & muscles, pour s'accrocher aux petites sinuosités des feuilles brillantes de rosée,

ou couvertes du plus léger duvet. Fleurs & végétaux sont d'une exécution admirable & rivalisent avec la nature (1). »

Il est juste de dire que si la reproduction des plantes & des fleurs est irréprochable, & aussi exacte au point de vue historique & scientifique qu'on pourrait le faire aujourd'hui que les caractères ont été scrupuleusement étudiés, il n'en est pas de même pour les insectes, mollusques, crustacés & autres figures d'animaux placées sur les plantes. L'artiste, à défaut de science, a suivi sa fantaisie. Il ne faudrait pas tenter la description exacte de ces petits animaux agréables à voir, mais impossibles à retrouver dans l'œuvre de la création.

Je n'ai que peu de mots à dire à propos des lettres ornées & des vignettes qui, au nombre de plusieurs milliers, couvrent les pages de ce beau volume. Ces lettres, ces vignettes sont peintes sur fond d'or avec deux couleurs seulement, le bleu-lilas & le blanc. Il est hors de doute que cette partie de l'ornementation

(1) *Voyage bibliographique, archéologique & pittoresque en France*, par le Rév. Th. Frognall Dibdin, traduit de l'anglais avec notes, par Crapelet. Paris, 1825, in-8°, 4 vol., t. III, p. 161.

est due à la même main ; l'exécution en est parfaite, d'un goût très-pur, & d'une variété très-remarquable. Il n'est pas rare de trouver sur une seule page de quarante à cinquante lettres ornées ou vignettes, & plus encore, sans que le même ornement soit jamais répété. Ces deux couleurs très-douces sont en harmonie parfaite avec le texte & les fleurs qui l'entourent, sans jamais nuire à l'ensemble de la composition.

Voici la description des quarante-neuf grandes miniatures qui, placées sur un fond noir, occupent la totalité des pages où elles se trouvent :

1. P. 6. *Descente de croix*. Jésus descendu de la croix est soutenu par sa mère & environné des saintes femmes. Au fond, deux groupes de spectateurs, parmi lesquels on distingue saint Joseph d'Arimathie. — Treize figures

2. P. 7. *Anne de Bretagne*. Elle est agenouillée devant une table sur laquelle est ouvert un livre d'Heures. Elle est revêtue du costume qu'elle portait ordinairement & coiffée de la cape bretonne. Derrière elle, se tiennent debout ses trois patronnes : sainte Ursule, avec une flèche & un pennon aux armes de Bretagne ; sainte Marguerite, avec une croix de procession ; sainte Anne, qui a sa main gauche posée sur l'épaule

de sa protégée, & qui de sa droite semble la recommander à Jésus crucifié placé au verso de la page suivante. — Quatre figures.

3. P. 34. *Saint Jean*. Il est assis dans l'île de Pathmos, sur un rocher, il tient sur ses genoux un livre, de la main droite une plume, & lève les yeux au ciel. L'aigle, son attribut, est devant lui, avec un encier dans sa serre. Dans le ciel, à droite, on aperçoit le monstre aux sept têtes de l'Apocalypse ; au bas on lit : *Initium sancti Evangelii secundum Johannem*. — Figure unique.

4. P. 40. *Saint Luc*. Il est assis dans une chaire de marbre blanc très-ornée, tient de la main gauche le portrait en buste de la Vierge, dont il est auteur, & le montre de la droite. Du même côté, derrière lui, on voit la tête & les cornes du bœuf, son attribut. Au bas : *Initium sancti Evangelii secundum Lucam*. — Figure unique.

5. P. 44. *Saint Mathieu*. Il est assis devant une table, un livre en face de lui dans lequel il écrit. Un ange debout, à droite, tient contre sa poitrine un livre ouvert ; sur la table est un encier de faïence ou de marbre du meilleur goût. Au bas : *Initium sancti Evangelii secundum Matheum*. — Deux figures.

6. P. 50. *Saint Marc*. Il est de trois quarts, assis devant une table, un livre en face de lui dans lequel il écrit. Le lion, son attribut, est à droite. Au bas : *Initium sancti Evangelii secundum Marcum*. — Figure unique.

7. P. 54. *L'Annonciation*. La Vierge, les mains jointes, est assise dans une salle richement ornée, un livre sur ses genoux. Elle écoute l'ange qui lui parle; l'ange est vêtu d'habits sacerdotaux & a les mains levées. Au-dessus, dans le milieu, l'Esprit saint, sous la forme d'une colombe, darde ses rayons sur la Vierge. Au bas : *Ave, gratia plena, Dominus tecum*. — Deux figures.

8. P. 74. *La Visitation*. Sainte Elisabeth à droite, la Vierge à gauche, s'avancent l'une vers l'autre. Sainte Elisabeth prend de ses deux mains la main droite que la Vierge lui tend. Au bas : *Benedicta tu in mulieribus & benedictus fructus ventris tui*. — Deux figures.

9. P. 96. *Jésus en croix*. Jésus crucifié sur le Calvaire, regarde saint Jean, sa mère & les saintes femmes. Marie tend les mains vers lui; saint Jean détourne la tête; la Madeleine baise les pieds du Christ. Au second plan, on aperçoit les gardes, dans le fond, Jérusalem. Au bas : *Et inclinato capite emisit spiritum*. — Six figures.

10. P. 100. *La Pentecôte*. La vierge Marie assise, entourée des douze apôtres, reçoit le Saint-Esprit, qui, sous la forme d'une colombe, plane au-dessus de l'assemblée. Dans le fond, se tiennent les disciples. Au bas : *Repleti sunt omnes spiritu sancto & ceperunt loqui magnalia Dei*. — Vingt-six figures.

11. P. 104. *La Nativité*. Jésus, couché sur la crèche, entre le bœuf & l'âne, est adoré par sa mère à genoux devant lui. Saint Joseph, derrière la tête de l'enfant, tient une lanterne qui éclaire la scène. Dans le fond, par une fenêtre, on aperçoit les bergers. Au bas : *Puer natus est nobis & filius datus est nobis*. — Sept figures.

12. P. 118. *L'Annonciation aux bergers*. Les bergers dans la campagne, autour d'un grand feu qui projette sur eux de vifs reflets, écoutent un ange placé très-haut dans le ciel. L'ange, environné de lumières, leur indique Bethléem qu'on aperçoit à l'horizon. Au bas : *Anuncio vobis gaudium magnum quia hodie natus est Salvator mundi*. — Six figures.

13. P. 130. *Adoration des Mages*. La vierge Marie assise tient son fils sur ses genoux. Derrière elle, saint Joseph est debout ; le premier des rois mages courbé, sa couronne passée dans le bras

gauche, présente une cassette; le second est droit & tient sur son bras un vase d'or ciselé. On voit derrière le troisième roi, qui est noir de visage & qui tient aussi un vase en forme de calice. Des soldats, des serviteurs occupent le fond. Dans le ciel, à gauche, on aperçoit l'étoile d'Orient. On lit sur la marge du bas : *Et appemis thesauris suis obtulerunt ei munera, aurum, thus & mirra.* — Six figures.

14. P. 142. *La Présentation au temple.* Le vieillard Siméon assis tient Jésus, qui est nu, entre ses mains; saint Joseph & la vierge Marie présentent l'enfant. Joseph, un cierge d'une main, tient de l'autre un nid où sont deux colombes. Anne la prophétesse est derrière eux; une assemblée nombreuse assiste à cette cérémonie. Au bas. *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace.* — Dix-huit figures.

15. P. 154. *La Fuite en Egypte.* Au milieu des rochers, la Vierge ayant son fils devant elle, sur ses genoux, est montée sur un âne conduit par saint Joseph. Dans le fond, la ville de Jérusalem d'où sortent des hommes armés en grand nombre. Au bas : *Surge, accipe puerum & matrem ejus & fuge in Egyptum.* — Trois figures.

16. P. 184. *David pénitent*. Le roi est agenouillé dans la cour de son palais, & regarde un ange placé au milieu des nuages qui lui présente trois flèches, emblèmes des trois fléaux dont le Seigneur lui proposait l'option, la famine, la guerre, ou la peste. Derrière le roi, au second plan, un héraut d'armes sort du palais. Dans la marge du bas, cette légende : *Tibi soli peccavi & malum coram te feci*. — Trois figures.

17. P. 224. *Résurrection de Lazare*. Jésus, à la porte du temple, suivi de ses apôtres, en présence d'une assemblée nombreuse, fait signe au mort de se lever. Le mort se dresse à moitié ; l'apôtre saint Pierre se penche & délie ses mains ; derrière lui sont ses deux sœurs, Marthe & Marie. Au troisième plan, sur les marches du temple, plusieurs Juifs sont réunis ; deux se bouchent le nez. Au bas : *Lazare, veni foras*. — Dix-sept figures.

18. P. 240. *Job & ses amis*. Job, assis sur son fumier, est presque entièrement nu ; son corps, ses membres sont couverts de boutons. Ses trois amis, superbement vêtus, sont debout à sa gauche, qui l'écoutent. Au bas : *Dominus dedit, Dominus abstulit, sit nomen Domini benedictum*. — Quatre figures.

19. P. 312. *La Trinité*. Le Père & le Fils assis

dans un ovale fond or, posent leurs pieds sur le monde, figuré par un globe. Leur main gauche est placée sur les tranches du Livre de la Loi, ouvert entre eux. A la hauteur de leur tête, une colombe, les ailes déployées, représente le Saint-Esprit. A chacun des coins de l'auréole, en forme de *vesicapiscis*, sur un fond bleu d'azur, est figuré en or l'attribut d'un Evangéliste : à droite, au coin du haut, l'aigle avec ces mots, *Johannes-Avis*; au coin du bas, un lion, *Marcus-Leo*; à gauche, au coin du haut, un ange, *Matheus-Homo*; au coin du bas, un bœuf ailé, *Lucas-Utulus*. — Trois figures.

20 P. 320. *La Sainte Famille*. Assise devant un portique, la Vierge considère doucement l'enfant Jésus qu'elle tient sur ses bras; il est nu. Sur le second plan, saint Joseph, les mains jointes, est en prière devant eux. — Trois figures.

21. P. 328 *Saint Georges*. Couvert d'une superbe armure d'or, il est debout, la main gauche appuyée sur son bouclier, la droite sur une croix de procession. Plusieurs anges sont debout derrière lui. — Cinq figures.

22. P. 332. *Saint Michel*. Il est debout, tourné à droite, une épée dans la main droite, & vu de trois quarts. Sur son vêtement il porte en

bandoulière un coffret de voyage délicatement travaillé, symbole de la mission qu'il a reçue de porter la bonne nouvelle. — Figure unique.

23. P. 336. *L'Ange Gabriel*. Il est agenouillé, vu de profil, tourné à droite, tient d'une main le sceptre, de l'autre, un rouleau sur lequel on lit quelques mots de l'*Ave Maria*. — Figure unique.

24. P. 340. *Les Apôtres*. Chacun d'eux porte l'objet qui lui sert d'attribut. Sur le premier plan, sont assis saint Pierre à gauche, saint Paul à droite. Saint Jean est dans le milieu, debout. Les autres sont sur le second plan; on n'aperçoit que leurs têtes. — Douze figures.

25. P. 344. *Les Saints Martyrs*. Les Saints ayant devant eux saint Laurent & saint Pierre, martyrs, sont agenouillés ou debout autour de saint Christophe, qui porte Jésus enfant, le Roi des douleurs, sur ses épaules. Jésus, de la main gauche, tient un globe, de la droite il bénit l'assemblée. — Trente-deux figures.

26. P. 348. *Saint Côme & saint Damien*. Ils sont debout, sous un portique, tiennent en mains leurs attributs, qui sont deux vases de pharmacie. Ils portent le costume des docteurs de la Faculté de médecine; un d'eux a la chauffe & le chaperon. — Deux figures

27. P. 352. *Saint Sébastien*. Au milieu des rochers, le saint tout nu attaché à une colonne, est percé de cinq flèches. Un charmant paysage forme le fond. — Figure unique.

28. P. 356. *Les dix mille Martyrs*. Les martyrs de la légion thébaine, dépouillés de vêtements, subissent leur supplice ; le plus grand nombre est en croix. Au-dessous, cinq d'entre eux, dans des positions très-tourmentées, sont accrochés à des branches d'arbres taillées en pointe, qui les traversent de part en part. —
Quinze figures

29. P. 360. *Saint Pierre, martyr*. Au milieu de la solitude, le saint est à genoux, sa tête est fendue par un large couteau resté dans la plaie. Une longue épée lui traverse le corps ; de la main droite, il écrit avec son sang sur la pierre ces mots : *Credo in u ..* — Figure unique.

30. P. 364. *Les Saints Confesseurs*. Les premiers plans sont occupés par un pape, deux cardinaux, deux évêques, deux chefs d'ordre & un roi, parmi lesquels on reconnaît Grégoire pape, saint Jérôme en cardinal, saint Augustin, saint Ambroise en évêque, saint François d'Assise & saint Dominique, avec le costume de leur ordre, saint Louis en robe fleurdelisée. Vingt

cinq figures, sans compter plusieurs autres têtes dont le sommet seul est indiqué.

31. P. 368. *Saint Nicholas*. Le saint, vu de trois quarts, est debout & bénit trois enfants nus dans une cuve ; dans le fond on aperçoit l'assassin des enfants. — Cinq figures.

32. P. 372. *Saint Liphart*. Le saint, en costume épiscopal, sa crosse de la main droite, tient de la gauche une chaîne à laquelle est attaché le monstre, emblème du démon dompté par ses prédications. — Figure unique.

33. P. 376. *Saint Antoine de Padoue*. Il est debout devant une église & se dispose à donner la communion ; un cheval, qui allait manger son avoine, s'agenouille devant lui au grand étonnement de différents spectateurs placés sur le second plan. — Sept figures.

34. P. 380. *Saint Martin*. Il est à cheval, revêtu de son armure, & au pied des murailles d'une ville très-fortifiée. Il vient de couper son manteau par moitié, & se penche pour donner cette moitié à un pauvre presque nu agenouillé sur la route. — Deux figures.

35. P. 384. *Saint Hubert*. Au milieu de la forêt, entouré de ses chiens, il est à genoux devant le cerf & contemple Jésus crucifié qui lui

apparaît entre les bois de l'animal. Dans le fond, un valet à cheval tient en bride le cheval de saint Hubert. Un ange descend du ciel & apporte une étoile. — Trois figures.

36. P. 388. *Saint Antoine*. Il est assis à la porte de son ermitage, au milieu des rochers, d'où sortent des flammes. Il tient d'une main un bâton noueux, de l'autre, un gros livre sur lequel il s'appuie. Derrière lui, à gauche, le démon tentateur, sous la forme d'un pourceau, cherche sa pâture. — Figure unique.

37. P. 392. *Les Vierges*. Sur le premier plan, on voit cinq figures en pied. Quatre de ces figures entourent la cinquième, qui est placée sur le devant. Cette figure, vêtue d'une robe longue & d'un manteau, avec un voile blanc sur la tête, est à genoux ; elle tient des deux mains un livre ouvert dans lequel elle lit à haute voix, comme l'indique le mouvement de ses lèvres ; les quatre autres femmes, & toutes celles qui les suivent les mains jointes, écoutent cette prière. — Neuf figures, dont quelques-unes vues à mi-corps, se détachent sur le second plan. Le fond est rempli par trois rangs de têtes dont on n'aperçoit que les sommets. — Quinze figures.

38. P. 396. *Sainte Anne*. Sur un siège élevé, sainte Anne, vêtue comme les matrones de Bretagne, présente à la Vierge un livre. Celle-ci, les yeux baissés, les mains jointes, s'avance humblement pour prendre la leçon ; deux jeunes filles placées derrière elle l'accompagnent. — Quatre figures.

39. P. 400. *Sainte Ursule*. La sainte, à genoux, percée d'une flèche, les bras levés au ciel, va rendre le dernier soupir. Elle est sur le rivage, au milieu de plusieurs de ses compagnes déjà martyrisées & dont la tête est séparée du tronc. Devant elle, au pied des remparts de Cologne qu'on aperçoit dans le fond, un roi à cheval (Gannique, chef des Huns, d'après la légende) s'avance vers elle. Derrière la sainte, un bourreau décapite une des vierges : les autres sont encore sur le vaisseau, poussées par des hommes d'armes qui les obligent à débarquer. — Onze figures, sans compter les petites qui sont sur le vaisseau.

40. P. 404. *Sainte Madeleine*. Elle s'avance dans un jardin, tenant le vase aux parfums entre les mains ; de l'autre côté de la palissade, au dernier plan, on aperçoit deux femmes qui la suivent. — Trois figures.

41 P. 408. *Sainte Catherine*. Elle est debout, vêtue en reine, dans un de ces beaux costumes que portait Anne de Bretagne aux occasions solennelles. Elle tient une palme dans sa main gauche; devant elle, la roue & l'épée instruments de son supplice. — Figure unique.

42. P. 412. *Sainte Marguerite*. Elle est agenouillée dans sa prison; un dragon l'enveloppe — Figure unique.

43 P. 416. *Sainte Hélène*. Vêtue en reine avec le manteau, elle est debout, appuyée de la main gauche sur la vraie croix qu'elle tient enveloppée de son mouchoir. — Figure unique.

44. P. 420. *Tous les Saints*. Le Chr.st, assis dans un ovale lumineux, a les deux pieds sur le globe du monde. De la main gauche il s'appuie sur l'Evangile ouvert, de la droite il bénit. Autour de lui sont deux rangs de Chérubins; plus bas, la Vierge Marie assise à sa droite, saint Jean-Baptiste qui tient l'agneau blanc sans tache; à sa gauche, après eux, les apôtres, puis les patriarches; enfin au bas, sur trois rangs, les chefs d'ordre, les papes, les cardinaux, les évêques, les abbés, les rois & les reines. — Soixante & onze figures.

45. P. 424. *La Sainte Couronne de Notre-*

Seigneur. Deux anges agenouillés soutiennent un reliquaire d'or ciselé, orné de pierreries, qui a la forme d'un large candélabre. La sainte couronne d'épines, enfermée dans un cristal, repose au sommet de ce reliquaire; elle est surmontée d'une lourde couronne royale, enrichie de pierres précieuses, ainsi que les petites colonnes qui la supportent, & au fût desquelles sont accostées de petites figures en pied. Le tout est placé au milieu d'une chapelle gothique éclairée par de nombreux vitraux. — Deux figures.

46. P. 432 *La glorieuse Mère de Dieu.* La Vierge Marie présente sa mamelle droite à l'enfant Jésus. Saint Joseph, appuyé sur son bâton, est assoupi. — Trois figures.

47. P. 438. *Notre-Dame de Pitié.* La Vierge, assise, est en avant avec l'enfant Jésus sur ses genoux. Jésus tient une pomme de la main gauche & bénit de la droite. Près de la Vierge sont saint Joseph & sainte Anne; derrière, deux saintes coiffées de turbans paraissent être Marie Salomé & Marie Cléophas. — Six figures.

48. P. 446 *L'Education de Jésus.* La Vierge, assise & les mains jointes, tient sur ses genoux un livre ouvert. Jésus, déjà grand, tourne les feuillets de ce livre; il explique à sa mère éton-

née ce que le livre contient. Derrière lui, saint Joseph, appuyé sur son bâton, les regarde. — Trois figures.

49. P. 456. *Le baiser de Judas*. Jésus au jardin des Olives, appuie sa main droite sur la tête de Malchus, dont l'oreille est déjà coupée. Il reçoit un baiser du disciple Judas; les soldats qui sont derrière lui en foule, se précipitent sur lui pour le saisir. Près de Jésus, à gauche, on voit l'apôtre saint Pierre qui remet son épée dans le fourreau. Très-bel effet de nuit; les personnages sont éclairés par la lumière des lanternes. — Trente figures.

Toutes ces miniatures très-remarquables méritent une attention particulière. On peut sans hésiter établir qu'elles n'ont pas été faites par une seule main. Plusieurs artistes, appartenant à l'école française de la fin du ^{xv}^e siècle, en sont les auteurs ; seulement il est difficile de déterminer la part qui revient à chacun d'eux. Les miniatures numérotées. 3, *Saint Jean* ; 4, *Saint Luc* ; 5, *Saint Mathieu*, 6, *Saint Marc*, 7, *L'Annonciation* ; 8, *La Visitation* ; 14, *La Présentation au temple* ; 18, *Job & ses amis*, 19, *La Trinité* ; 23, *L'Ange Gabriel*, 24, *Les Apôtres*, 25, *Les Saints Martyrs* ; 27, *Saint Sébastien*,

29, *Saint Pierre martyr*; 35, *Saint Hubert*; 36, *Saint Antoine*, 38, *Sainte Anne*, 40, *Sainte Madeleine*; 41, *Sainte Catherine*; 42, *Sainte Marguerite*; 43, *Sainte Hélène*; 45, *La Sainte Couronne de Notre-Seigneur*, nous semblent se rapprocher, par la sécheresse & la maigreur du style, de l'école primitive d'Italie, & surtout du Giotto. Celles qui sont numérotées : 1, *Descente de croix*; 2, *Anne de Bretagne*; 11, *La Nativité*; 13, *L'Adoration des Mages*; 16, *David pénitent*; 17, *Résurrection de Lazare*; 20, *La Sainte Famille*; 21, *Saint Georges*; 22, *Saint Michel*; 26, *Saint Come & Saint Damien*; 31, *Saint Nicolas*; 32, *Saint Liphart*; 46, *La glorieuse Mère de Dieu*; 47, *Notre-Dame de Pitié*, 48, *L'Education de Jésus*, de formes plus moelleuses, plus arrondies & plus gracieuses, nous paraissent avoir une supériorité incontestable, surtout par l'expression donnée à la figure de la Vierge & la perfection des mains. Cette figure de la Vierge semble appartenir à l'école italienne; nous n'osons pas dire qu'elle soit un type purement français, cela nous autoriserait à placer l'école de Tours au même niveau & peut-être même au-dessus des écoles qui florissaient en Italie vers la fin du xv^e siècle. Il est

à remarquer aussi que les types se reproduisent, & selon la tradition ; la Vierge, saint Joseph, saint Pierre, saint Paul, se reconnaissent de prime abord & presque toujours avec la même expression. Les types de la *Sainte Vierge*, de *David pénitent* & de *Saint Antoine* sont peints avec une rare perfection. La miniature n° 26, *Saint Come & Saint Damien*, mérite d'être mentionnée. Le fini des têtes, leur expression particulière, les costumes de docteurs donnés à ces figures, me portent à croire que ce sont là deux portraits, ceux des médecins d'Anne de Bretagne peut-être. On sait qu'il était d'usage de reproduire, dans les livres d'Heures, avec le costume des personnages de l'Ancien & du Nouveau Testament, les traits de ceux qui intéressaient le propriétaire du livre. Lui-même était représenté avec le costume du saint son patron, si c'était un homme, avec celui de la Vierge ou d'une sainte, si c'était une femme. En outre de la miniature n° 2, consacrée au portrait officiel d'Anne de Bretagne, je ne doute pas que la figure de la reine ne se retrouve dans plusieurs endroits du manuscrit. J'indiquerai la sainte Catherine, n° 41, avec les habits magnifiques que portait la reine-duchesse aux jours d'apparat

Dans la miniature n° 37, consacrée aux vierges qui ont été saintes, toutes les figures des premiers plans sont des portraits, suivant moi ; c'est Anne de Bretagne faisant la prière en commun avec les femmes qui composaient sa maison. La miniature n° 39, *Martyre de sainte Ursule*, offre une singularité bonne à signaler : on voit à la proue du vaisseau des onze mille vierges l'écusson de Bretagne ; le drapeau semé d'hermines flotte au sommet du grand mât. Le peintre a-t-il voulu rappeler ce vaisseau *Marie-la-Cordelière*, dont j'ai eu l'occasion de parler précédemment (1) ? D'ailleurs, il ne faut pas oublier que sainte Ursule était comptée au nombre des reines de la Petite-Bretagne.

La miniature n° 45, qui représente la couronne d'épines enfermée dans un magnifique reliquaire que j'ai décrit plus haut, n'est pas une des moins curieuses. On sait que cette couronne a fait partie, depuis le xiii^e siècle, des reliques conservées dans la Sainte-Chapelle érigée à Paris dans le vieux palais de nos rois par les ordres de saint Louis. Pourquoi Anne de Bretagne a-t-elle fait placer dans son livre d'Heures une image de cette précieuse relique, telle qu'on la

(1) Voir liv. II, chap. III, t. I, p. 189

voyait probablement alors dans la Sainte-Chapelle? Serait-ce à l'occasion de quelque don de pierreries fait par elle? ou bien encore aurait-elle offert le magnifique ostensor qui supportait la couronne? Cet ostensor, tout à fait dans le caractère des ouvrages d'art de la fin du x^v^e siècle, n'est pas resté longtemps au trésor de la Sainte-Chapelle tel que le représente la miniature, car on ne le trouve pas décrit dans un inventaire très-détaillé qui fut dressé en 1573, à l'occasion du vol d'un ciboire (1). Une planche gravée, qui fait partie du livre de Morand sur la Sainte-Chapelle, représente les principales reliques groupées sur un autel; dans le milieu de cet autel, la sainte couronne enfermée dans un cristal est surmontée d'une autre couronne fleurdelisée bien différente de celle de la miniature. Le pied qui soutient la sainte relique n'a plus aucun rapport avec l'ostensor que j'ai décrit précédemment (2). Je signale ce fait que je ne puis éclaircir faute de renseignements.

Les nos 10, *La Pentecôte*; 25, *Les Saints*

(1) *Inventaire des Reliques de la Sainte-Chapelle*, par M. L. Douet d'Arcq. Paris, 1848, in-8°.

(2) *Histoire de la Sainte-Chapelle Royale du Palais, &c.*, par Morand, &c. Paris, 1789, in-4°, p. 40

Martyrs; 30, *Les Saints Confesseurs*; 33, *Saint Antoine de Padoue*; 34, *Saint Martin*; 37, *Les Vierges*; 39, *Sainte Ursule*; 44, *Tous les Saints*, semblent appartenir à une troisième main, mais se rapprochent beaucoup de la seconde main signalée plus haut, p. 72.

Les n^{os} 9, *Jésus en croix*; 12, *L'Annonciation aux bergers*; 15, *La Fuite en Egypte*; 49, *Le Baiser de Judas*, évidemment ont été faits par un artiste moins expérimenté. L'examen à la suite duquel j'ai établi ce classement a été fait avec un soin scrupuleux; j'ai suivi l'opinion d'artistes compétents, qui ont comparé avec la plus grande attention la manière de dessiner, les coups de pinceau donnés dans les figures, la parité ou la diversité des couleurs employées.

Plus on considère ce beau livre, plus on étudie les différentes parties qui le composent, plus on éprouve le désir de connaître le pays & le nom des artistes qui l'ont exécuté. Quant au pays, c'est en France qu'il faut le chercher, dans cette école établie à Tours, dont j'ai parlé précédemment. A l'égard du nom, je vais présenter des conjectures assez plausibles, j'espère. J'ai dit plus haut que, dès 1492, peu de temps après son premier mariage, Anne de Bretagne faisait donner à

Jean Bourdichon 50 livres pour le récompenser d'avoir fait & enluminé plusieurs histoires. Il est douteux que ces *histoires*, dont le sujet n'est pas désigné, fussent quelques-unes de celles du livre d'Heures qui nous occupe, à moins de supposer que la reine, aussitôt après son mariage, ait conçu le projet de ce livre, & fait exécuter à l'avance quelques-unes des belles miniatures qui le décorent.

Trois articles qui font partie d'un compte des dépenses, daté de 1497, renferment des détails plus explicites & qui peuvent s'appliquer à notre manuscrit. Le 3 septembre, *Jean Riveron*, *écrivain*, demeurant à Tours, reçut 14 livres tournois, c'est-à-dire 320 francs de notre monnaie, pour avoir écrit des *Petites Heures à l'usage de Rome*, par ordre de la reine, & pour en avoir fourni le vélin. Il ne faut pas que ces mots *Petites Heures* nous arrêtent; cela ne veut pas dire qu'elles étaient courtes ou de petit format; cela signifie seulement qu'elles étaient abrégées sur les grandes Heures de Rome & à l'usage d'Anne de Bretagne. Le second article, plus curieux encore que le premier, vient à l'appui de mon explication. Le 29 août, *Jean Poyet*, *enlumineur & historieur*, demeurant à Tours, reçoit la somme, considérable à cette époque, de cent

trente-trois livres tournois, c'est-à-dire 3,500 fr. de notre monnaie, pour avoir fait dans ce livre vingt-trois histoires riches, deux cent soixante onze vignettes & quinze cents versets. Les mots *histoires riches* se rapportent aux grandes miniatures: il y en a quarante-neuf dans le livre d'Heures. J'ai dit précédemment que les hommes d'art reconnaissent quatre mains dans l'exécution des miniatures; en présence de ce document il faut les réduire à trois; ce qui donne à *Poyer* juste vingt-trois miniatures, parmi lesquelles se trouve le portrait de la reine. Quant aux *deux cent soixante & onze vignettes*, ce sont, je le crois, les plantes, les fleurs & les fruits. Le livre en contient certainement un plus grand nombre; il y en a trois cent trente-deux. Mais *Jean Poyer* aura continué plus tard cette partie de l'ornementation.

Par ces mots *quinze cents versets*, il faut entendre les lettres ornées & les vignettes qui séparent chaque alinéa du texte, chaque verset des psaumes. Ces lettres, ces vignettes dépassent le nombre de trois mille; mais il est difficile de savoir au juste comment le *verset* était compté à l'artiste par les agents de la reine. Ceux-ci comprenaient probablement dans un seul verset

plusieurs lettres & certaines vignettes très-petites, ce qui a pu donner un chiffre total de *quinze cents*.

Par conséquent *Jean Poyer* est le principal auteur des peintures du livre d'Heures d'Anne de Bretagne ; c'est lui qui a conçu la disposition, si riche & à la fois si élégante, de toutes ces peintures & des ornements qui les rehaussent. On a vu, précédemment, qu'il était reconnu par les contemporains (1) comme l'artiste le plus habile en perspective de l'école française établie à Tours, sous Charles VIII & Louis XII. Ce témoignage est précieux, car tous ceux qui ont vu le livre de la reine admirent la perspective observée dans les miniatures.

Le troisième article du compte de dépenses de 1477 est relatif à la reliure du livre d'Heures. Guillaume Ménager, marchand de Tours, reçoit 20 sous tournois, c'est-à-dire 30 francs de notre monnaie, pour une petite pièce de *velours cramoisi* destinée à couvrir les Heures écrites par *Riveron* & peintes par *Jean Poyer* (2).

(1) Voir plus haut, liv. III, chap. I, p. 19.

(2) Voyez Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes*, § IV, ch. II, *Peintres, enlumineurs*. Ces articles curieux ont été cités par M. le comte de Laborde, t. I, p. 174 de la *Rennaissance des Arts à la Cour de France*, &c. 1850, in-8°.

Je ne doute pas que la reine n'ait fait travailler à ce livre pendant toute sa vie. Les chiffres du premier & du dernier feuillet sont de l'année 1499, époque de son mariage avec Louis XII; certaines pages blanches, éparées dans ce volume, m'autorisent à penser qu'il n'a jamais été fini. La bordure de la page 418 est évidemment restée incomplète; de plus, il manque deux grandes miniatures, ce qui porterait le nombre de ces miniatures à cinquante & une, mais il faut observer que le portrait d'Anne de Bretagne placé en regard de la descente de croix, a dû être ajouté après coup, peut être bien quand le livre fut presque complet; dans ce portrait, la reine a certainement dépassé sa trentième année. C'est à la page 171 du manuscrit, en regard des premiers versets des Complies & de la bordure où sont peintes les cerises qu'il manque une grande miniature. Pour être en rapport avec l'office qui commence à cette page, cette miniature devait représenter le couronnement de la Vierge, sujet traité fréquemment par les peintres du Moyen Age & de la Renaissance(1). L'autre grande mi-

(1) Voyez *Legends of the Madonna as represented in the fine arts, &c.*, by Mrs Jameson. 2^e éd. London, 1857, in-4^o, p. 13.

niature devrait se trouver en regard de la page 315, où commence une oraison à la *divine sapience*. Peut-être l'embarras de peindre un sujet aussi mystique a-t-il arrêté la main de l'artiste?

Quel a été le sort de ce beau livre depuis le jour où la reine a cessé de vivre, 9 janvier 1514, jusqu'aux premières années de la Révolution de 89, où il fut placé dans le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris? On pense généralement que les souverains se le sont transmis les uns aux autres, & qu'il a toujours été conservé dans leur cabinet particulier. Mais si l'on prend en considération tous les graves événements qui ont eu lieu depuis 1515 jusqu'au règne de Louis XIV, si l'on se rappelle que la demeure particulière des rois de France a été plusieurs fois livrée aux factieux, pendant la Ligue principalement, on peut douter de cette opinion. Dans un catalogue de la bibliothèque particulière du roi, établie au Louvre, dressé sous Louis XIII, je ne trouve aucune mention de ce livre. J'ai entendu dire qu'il avait appartenu à Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, mais je n'ai trouvé nulle part la preuve de cette assertion. Il est certain qu'il faisait partie du cabinet particulier de Louis XIV, à Versailles,

puisqu'il est encore relié avec une peau de chagrin noir, pareille à celle qui couvre le livre d'Heures de ce roi. Sous Louis XV & sous Louis XVI, on l'y voyait encore, car voici la notice que le rédacteur du catalogue des livres compris dans le cabinet du roi, en 1775, consacrait à ce manuscrit :

« *Heures d'Anne de Bretagne.* Manuscrit en
• lettres gothiques sur vélin, orné en mar-
• ges d'une suite de plantes peintes en mi-
• niature sur un fond d'or, & formant quel-
• quefois le demi-cadre, ou le cadre parfait;
• orné de quarante-neuf miniatures à pleine
• page, sans y comprendre l'écusson, ni le
• chiffre de la reine, ni les douze mois du ca-
• lendrier qu'on a historiés (*sic*) de peintures
• analogues à chaque mois. Grand in-4° avec
• fermoirs & armures de vermeil.

« Au frontispice de ces Heures, écrites vers
• 1500, on voit Anne de Bretagne à genoux
• sur un prie-dieu, belle, jeune encore, avec
• une physionomie qui annonce un esprit sage
• & un cœur noble, assés de douceur & beau-
• coup de franchise. A côté paroît sa patronne
• un peu décrépite & embéguinée jusqu'au-
• dessus du menton : elle embrasse à demi la

« reine & la presse tendrement d'une main, tan-
« dis que de l'autre elle semble la recommander
« à Notre-Dame de Pitié peinte sur le verso du
« feuillet précédent. Derrière le prie-dieu, le
« peintre a placé deux saintes princesses réputées
« Bretonnes; l'une, qui porte une croix, est l'im-
« pératrice sainte Hélène, née dans la Grande-
« Bretagne, selon l'opinion la plus commune;
« l'autre, qui tient une flèche & un pannonceau
« d'hermine, ne peut être que sainte Ursule, née,
« dit-on, dans la même isle, & percée de flè-
« ches par les Huns, lorsqu'elle venoit épouser
« Conan, duc ou roi de la Petite-Bretagne (1). »

Le livre d'Heures que je viens de décrire n'était certainement pas le seul livre de prières qu'ait possédé la reine-duchesse. On m'a cité un manuscrit qui, après avoir appartenu au libraire-bibliophile A. Renouard, fait partie maintenant du cabinet d'un financier de Paris dont le nom est célèbre en Europe; mais je ne crois pas que ce livre ait jamais appartenu à la reine. J'ai vu plusieurs fois dans la bibliothèque si remarquable de mon confrère de la Société des bibliophiles,

(1) *Catalogue des livres du Cabinet du Roy, à Versailles* 1775, in ^{fo} (manuscrit), p. 388.

Armand Cigongne, un recueil de prières latines & françaises écrit sur vélin, de format in-18, relié en velours rouge, avec un fermoir de vermeil. Le premier feuillet est orné d'une petite miniature représentant une jeune femme à genoux, avec la cape bretonne. Les marges sont couvertes d'une bordure dans laquelle on voit des A, des cordelières & des larmes. Le calendrier de ce livre est bien le calendrier breton. Dans une des prières françaises adressées à la Vierge, la personne pour qui ce livre avait été écrit demande à Notre-Dame de la protéger, *elle & tous ceux qu'elle a gouverner*. Ces indices sont-ils suffisants pour attribuer ce petit livre d'Heures à la reine-duchesse ? On en pourra juger : Armand Cigongne, dont nous déplorons la perte récente, a légué ce manuscrit à la bibliothèque de Nantes.

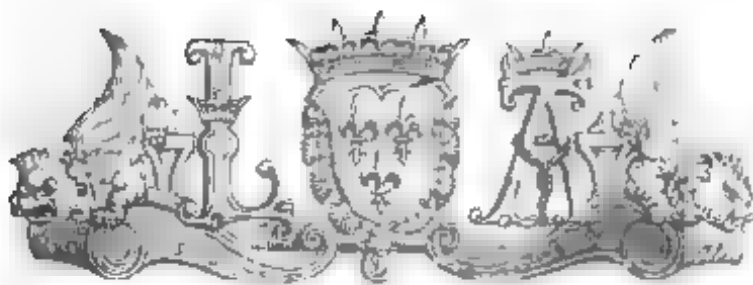
Dans un article des comptes de la maison d'Anne de Bretagne, du 4 mai 1492, on lit qu'une aune de velours noir a été employée pour la reliure d'Heures imprimées sur papier, dorées sur tranche (1).

(1) Voir mes Appendices, n° 2. *Extraits des Comptes*, § IV, ch. 1., *Peintures, livres, &c.*

Je compléterai ces indications par quelques lignes écrites en 1751, tirées d'un mémoire pour servir à l'ancienne fête des Fous, dont l'abbé d'Artigny est l'auteur : « Dans la bibliothèque des Révérends Pères Cordeliers de Saint-Bonaventure, de Lyon, on conserve des Heures qui ont appartenu à la reine Anne de Bretagne, épouse de Louis XII. C'est un manuscrit sur vélin, in-4°, enrichi de miniatures, de vignettes & de lettres *in auro & coloribus*, le tout d'une fraîcheur & d'une beauté admirables. J'y ai vu, dans une des bordures, un singe mitré qui impose les mains à un homme prostrné devant lui, &c (1). » On ne peut douter que ce manuscrit ne soit différent de celui que je viens de décrire, dans lequel on ne trouve aucune inconvenance de cette sorte. Quand même l'abbé d'Artigny se serait trompé sur la miniature du *singe mitré*, en 1756, époque où il a vu le livre aux Cordeliers de Lyon, les Heures d'Anne de Bretagne faisaient partie depuis longtemps du cabinet particulier des rois de France

(1) *Nouveaux Mémoires d'histoire, de critique & de littérature*, par M. l'abbé d'Artigny Paris, 1751, in-2, 7 vol., t. IV, p. 295.

Je connais encore de nombreux fragments d'un Antiphonaire in-folio, dont les marges & les pages étaient ornées de bordures en or & en couleur très-élégantes. Plusieurs grandes lettres étaient formées par des têtes d'hommes ou de satyres d'un style remarquable. Dans les bordures, on voit les chiffres & les devises d'Anne de Bretagne & de Louis XII, les hermines & le porc-épic, si souvent répétés, qu'on ne peut douter que ce livre n'ait été fait pour ces deux princes. J'ignore pour quel motif un aussi beau livre a été dépecé de la sorte. Je sais seulement que le fait remonte à vingt années au moins, & même plus haut, peut-être. Un cadre de ces fragments appartient à M. A.-F. Didot; un autre à M. L. Curmer; un troisième, enfin, après avoir fait partie du cabinet de Charles Sauvageot, est passé dans celui de M. H. Destailleur, architecte du gouvernement. Tous ces fragments ont été remis à notre respectable libraire & bibliophile M. Potier au moment où l'on venait de couper les miniatures que des bordures entouraient, puis ils ont été livrés aux enchères publiques.



V I E

D'ANNE DE BRETAGNE

LIVRE QUATRIEME

*Dames, demoiselles d'honneur & autres officiers
de la maison d'Anne de Bretagne. — Charité
de cette reine.*

CHAPITRE PREMIER.

*Dames, demoiselles d'honneur des reines de France —
Leur nombre très-augmenté par Anne de Bretagne —
Soins qu'elle prend de leur éducation de leur bien être
& de leur établissement.*



DANS le curieux chapitre qu'il a consacré à l'éloge d'Anne de Bretagne, Brantôme lui attribue l'honneur d'avoir la première réuni autour d'elle un grand nombre de dames & de jeunes filles : « Elle s'enquer-

« roit, dit-il, des gentils-hommes leurs pères
« qui estoient à la court, s'ils avoient des filles,
« & quelles elles estoient, & les leur deman-
« doit(1). » Malgré ce témoignage, il ne faut
pas croire que la cour de nos anciens rois ait été
complètement dé garnie de femmes. En attachant
à sa personne tout ce que la noblesse comptait
de dames illustres & de jeunes filles remarqua-
bles par la beauté ou la naissance, Anne de
Bretagne donna seulement plus de solennité à
un usage qui remonte aux premiers temps de
l'époque féodale. Cet usage consistait à envoyer
les enfants des deux sexes servir pendant quelques
années les seigneurs suzerains dont leurs pères
étaient vassaux ; on leur donna successivement
les noms de *varlets*, *écuyers*, *pages*, *damoisselles* &
filles d'honneur. Tout possesseur de fief, quelles
que fussent ses richesses ou sa puissance, soumet-
tait ses enfants à cet apprentissage de la vie de
château, complément nécessaire de l'éducation
chevaleresque. Un poète français du XII^e siècle
a raconté l'histoire de Renaud, fils aîné du sei-
gneur de Dammartin, qui passa en Angleterre

(1) *Dames Illustres*, t. V, p. 7 des *OEuvres complètes*,
éd. in-8°.

pour se mettre au service d'un parent du roi, le comte d'Oxford, en qualité d'écuyer tranchant. Le comte avait une fille nommée Blonde, dont Renaud devint epris. A force de dévouement, il fit agréer son amour à la jeune fille, qui consentit à le suivre. Renaud l'enleva, la conduisit en France dans son fief de Dammartin, dont il venait d'hériter, & l'épousa ; puis, après avoir triomphé des parents du comte, qui s'étaient réunis pour le combattre, il obtint son pardon du père de sa maîtresse, & vécut tranquillement dans son château (1).

Jusqu'à la fin du XII^e siècle, le nombre des officiers-domestiques attachés au service des souverains ne fut pas considérable ; Philippe-Auguste, saint Louis se sont contentés de quelques chevaliers pour les suivre ; leurs femmes n'étaient entourées que de deux ou trois damoiselles. Mais depuis Philippe-le-Bel environ, sous Charles V, sous Charles VI, la maison particulière des rois & des reines était devenue assez nombreuse pour composer une cour très-bien garnie de jeunes hommes & de jeunes femmes.

(1) *Roman de Blonde d'Oxford & de Renaud de Dammartin*, par Philippe de Reims. Ms. de la Biblioth. Impér. Voir *Hist. littér. de la France*, t. XXII, p. 778.

Anne de Bretagne donna aux filles de noble maison attachées à sa personne une organisation régulière. Elles étaient au nombre de trente-quatre en 1492, après son mariage avec Charles VIII, seize dames & dix-huit filles; ce nombre fut augmenté les années suivantes: en 1498, il s'élevait à cinquante-neuf dames & quarante-une filles. Chacune d'elles recevait des gages qui variaient depuis 100 jusqu'à 1,300 livres. Elles appartenaient pour la plupart aux premières familles de la noblesse: c'étaient Charlotte d'Aragon, princesse de Tarente; Anne de Bourbon, dame de Montpensier; Anne de Foix, de Candale; Jeanne de Jambes, dame de Beaumont; Catherine de Barres. C'étaient les demoiselles de Tournon & de Graville; Anne de Rohan-Guéménée, cousine de la reine; Marie d'Écart; Anne de la Grange; Orfraise de Bois-Guéménée; Isabeau de Parthenay & plusieurs autres (1).

Anne de Bretagne mit toujours le plus grand

(1) Voir mes Appendices n° 1 *Extraits des Comptes de dépenses*, § II, ch. I, *Etat de la maison de la reine*, &c — Voir aussi: *Etat des officiers de la reine Anne de Bretagne*, &c., pour les années 1496, 1497, 1498, p. 708 de *l'Histoire de Charles VIII*, &c., par Godefroy, &c. 1684, in-f°

soin à maintenir les femmes qui l'entouraient dans une vie chaste & régulière. Elle avait fondé pour récompenser leur mérite un véritable ordre de chevalerie, dont elle ne décorait que les plus dignes : c'était un collier enrichi de pierres précieuses, en forme de *cordelière* : « Les admonef-
« tant de vivre chastement & saintement, &
« avoir toujours en mémoire les cordes & les
« liens de Jésus-Christ (1). » Elle employait une partie de ses loirs à confectionner avec elles de beaux ouvrages de tapisserie. Brantôme dit avoir vu à l'abbaye de Saint-Denis une chape d'église toute couverte de broderies, destinée au pape Léon X, qui avait été exécutée par Anne de Bretagne & les dames de sa maison (2). La bonne discipline qu'elle avait toujours su faire observer fut continuée par quelques princesses de sa famille & de son temps. On lit à ce sujet dans une oraison funèbre que Charles de Sainte-Marthe composa en l'honneur de Françoise d'Alençon,

(1) Hilarion de Coste. *Vies & éloges des dames illustres*, &c., in-4°, t. I, p. 9. On peut voir plus haut, p. 12, la description de deux de ces colliers.

(2) Voyez plus loin, liv. V, ch. III, *Funérailles d'Anne de Bretagne*, la description de cette chape.

belle-sœur de Marguerite d'Angoulême, sœur de François I^{er}, le passage suivant : » Elle faisoit
« aussi venir en sa chambre toutes ses demoiselles, & après les avoir regardées l'une après l'autre, elle reprenoit celle qui luy sembloit faire contenance & maintien rustique. Elle blâmoit celle qui estoit moins que proprement & modestement parée. Elle prenoit l'ouvrage de chacune, s'il y avoit faute, l'amendoit, si le peu d'avancement portoit témoignage de sa négligence & paresse, la tançoit. Quant est de l'institution de leurs mœurs, elle ne permettoit qu'elles eussent aucuns propos à des gentils-hommes estant seules, & ne souffroit qu'on leur parlât d'autre chose que de vertueux & honnestes propos ; que si aucun leur vouloit parler d'amour, falloit que ce fust de l'amour permis, je dy de l'amour chaste & pudique, tendant à fin de mariage & qu'en peu de termes déclarast sa volonté ; autrement il eust ouy une leçon qui ne luy eust pleu ; car la sage princesse ne vouloit que sa maison fust ouverte à un tas de dangereuses personnes qui ne sçavent entretenir les dames & demoiselles que de propos obscènes & lascifs... Quant à leur esbat & passe temps de festes,

« la prudente princesse ne leur tenoit si gran-
 « des rigueurs que de les rendre solitaires &
 « recluses, ains (*mais*) permettoit qu'elles al-
 « lassent se pourmener & esbattre ou aux jar-
 « dins, ou en quelque honorable maison ; ou
 « qu'elles balassent ou qu'elles jouassent de
 « lucs, de guitternes, d'espinettes & autres inf-
 « trumens de musique jadis tant recomman-
 « dés aux nobles & honorables esprits ; ou
 « qu'elles chantaissent dans leur chambre mo-
 « destement & chrestiennement ; ce qu'elle
 « leur faisoit faire souvent devant elle, voire
 « & elle mesme leur tenoit compagnie, mais
 « ne vouloit qu'elles chantaissent autres chan-
 « sons que les psalmes de David, ou les odes de
 « la défunte reyne de Navare. Autant en fai-
 « soit-elle de la lecture de leurs livres, car comme
 « elle ne lisoit qu'en la sainte Escripiture, ou en
 « quelque historiographe qui ne donnoit au-
 « cune mauvaise doctrine ; aussi ne vouloit-elle
 « que les demoiselles s'occupassent à lire d'au-
 « tres livres (1). »

(1) *Oraison funèbre sur le trespas de très haute & très
 illustre dame & princesse Françoise d'Alençon, duchesse de
 Beaumont, douairière de Vendomois & de Longueville, par
 Charles de Sainte-Marthe. Paris, 1550, in-8°, f° 14, v°.*

On voit que les filles d'honneur de cette illustre princesse étaient dignes en tout point du nom qu'elles portaient. Il est hors de doute que jamais Anne de Bretagne, si vertueuse & si fière, n'eût supporté que même Charles VIII ou Louis XII fissent oublier leur devoir aux nobles filles dont elle aimait à s'entourer.

Ce n'est pas que plusieurs de ces personnes manquaient des attraits nécessaires pour captiver l'attention d'un roi. Deux d'entre elles, Jeanne Chabot, dame de Montforeau, & Blanche de Montberon, ont joui d'une grande réputation de beauté. Un poète du temps même assure que cette beauté était si grande qu'il n'y avait rien qu'on y pût reprendre (1).

Anne de Bretagne avait pour les filles attachées dès leur bas âge à son service des soins tout particuliers; non-seulement elle s'appliquait à leur inspirer l'amour & la pratique de toutes les vertus, les stimulant & les guidant dans le travail, mais encore elle les soignait dans leurs maladies, les récompensait largement de leurs peines, & ne reculait devant aucun sacrifice pour

(1) Voir plus loin, chap. IV, *Histoire des demoiselles de Graville*.

leur procurer des mariages avantageux. Leur sort près d'elle était des plus doux ; elles jouissaient de son luxe, de son bien-être ; les lits où elles couchaient, le char qui les traînait, les meubles à leur usage étaient les mêmes que ceux de la reine (1). Au mois d'avril 1492, Anne de Foix une de ses filles d'honneur, tombe malade ; la reine, non-seulement lui donne deux pièces de son argenterie particulière, mais encore elle achète huit aunes de camelot noir, les fait garnir de chaudes fourrures pour vêtir la jeune malade pendant la nuit (2). La même année, au mois de mars, une simple fille du palais, Jeanne de Masle, vient à perdre sa mère, Anne aussitôt lui remet 60 livres tournois pour subvenir aux frais de son deuil (3).

Cette même année 1492, Jeanne de Daillon, une de ses dames d'honneur, qui fut la grand'mère de Brantôme, celle-là même dont il invoque si fréquemment le témoignage, reçoit en cadeau de la reine une somme assez forte, près de 300 li-

(1) Voir mes Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes, &c.*, § II, ch. I, *Mobilier*

(2) Voir mes Appendices, n° 1, *Extraits des Comptes*, § II, ch. II, *Dons aux serviteurs*

(3) *Idem*

vres tournois, pour être employée à l'achat de neuf aunes de velours cramoisi & de neuf aunes de satin tanné, destinées à deux robes, *afin qu'elle soit plus honnestement à son service où elle est continuellement employée* (1).

Une des principales affaires d'Anne de Bretagne était l'établissement de toutes ces jeunes filles qui l'entouraient, & dont elle-même avait demandé aux parents les services. Elle se considérait avec raison comme engagée, non-seulement à veiller sur leur conduite, mais encore à leur assurer une heureuse alliance. Elle y travaillait de toutes ses forces : peines, démarches, argent, rien ne lui coûtait pour réussir. Au moment de la guerre d'Italie, elle est embarrassée, voulant trouver la somme nécessaire pour doter de 3,000 livres tournois environ, trois de ses filles d'honneur, *Isabeau de Saffre, Marie de Sainte-Amadour, Nicole de Tournon* ; sans hésiter, elle engagea aux banquiers de Lyon une grosse *pointe de diamant à facettes*, qu'elle retira de leurs mains deux années plus tard. Cette somme de 3,000 livres était généralement celle que la reine donnait

(1) Appendices, n° 1, *Extraits des Comptes*, § 11, ch. 11, *Dons aux serviteurs*.

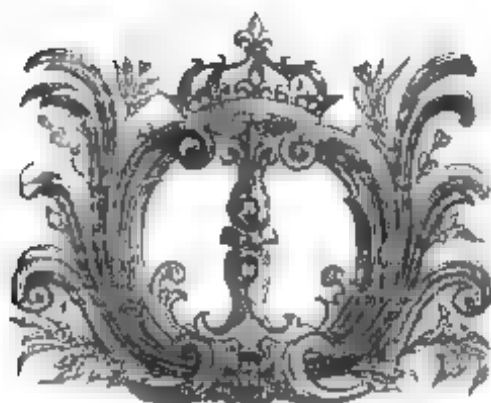
ordinairement à ses filles d'honneur, car au mois de janvier 1497, elle l'accorda en deux paiements à *Anne Lucas*, en faveur de son mariage avec *Claude de Puisieux*, seigneur de Villethierry. Cependant au mois de décembre 1497, *Isabeau de Buffueil*, dite de *Martenay*, ne recevait que 2,000 livres pour *avancement en son mariage*, en *considération des bons & agréables services qu'elle avoit rendus à la reine* (1).

Quand ces jeunes filles épousaient des seigneurs étrangers à la cour, Anne de Bretagne avait soin de les faire accompagner par des officiers de sa maison. En 1496, *Jeanne de Guéméné* fut mariée par ses soins à un seigneur de Touraine. Elle partit en compagnie de dix personnes, au nombre desquelles se trouvaient le chanteur breton, *Aymon Lebrun*, & trois demoiselles. Cette escorte d'honneur était conduite par *Robert Joston*, premier écuyer de cuisine ; il ramena ceux qui en faisaient partie à Lyon, où la reine demeurait alors. Robert Joston jouissait de la confiance de sa maîtresse, qui le chargeait de ces missions matrimoniales toujours

(1) Voir mes Appendices, § II, chap. II, *Dons aux serviteurs*.

assez délicates. Au mois d'octobre de cette même année 1496, il fut envoyé à Saint-Pourçain pour amener en cour la veuve de *Nicolas Millet* & sa fille, afin de marier celle-ci à *François de la Salle*, chevalier-échançon d'Anne de Bretagne (1).

(1) Appendices, *Extraits des Comptes*, § V, chap. 11, *Voyages de l'année 1496*.



CHAPITRE DEUXIEME.

Mariage d'Anne de Foix, fille du seigneur de Candale, avec Ladislas, roi de Hongrie; de Germaine de Foix avec Ferdinand, roi d'Espagne & d'Aragon; de Charlotte d'Aragon, princesse de Tarente, avec Gui XVI^e du nom, comte de Laval. — Aventures de Rolandine.

QUAND les souverains de l'Europe songeaient à des établissemens sérieux pour eux ou les seigneurs de leur cour, ils s'adressaient à la reine-duchesse qui avait acquis une grande renommée par les soins qu'elle consacrait à l'éducation des jeunes filles nobles élevées dans sa maison. En 1500, Louis XII & Ladislas II, roi de Pologne, de Bohême & de Hongrie, s'envoyèrent des ambassadeurs pour contracter une étroite alliance. Ladislas, qui était veuf, fit demander au roi de France une de ses parentes pour femme. Anne de Bretagne désigna deux princesses de la maison de Foix, ses filles d'honneur, Germaine, nièce de Louis XII, petite-fille de Gaston Phœbus, ou bien Anne, fille du seigneur de Candale, toutes

deux parentes de la reine. Les portraits des princesses furent *pris sur le vif*, dit Jean d'Auton, qui ajoute que leur beauté était si grande, qu'elle était connue du monde entier(1). Après des hésitations assez longues, Anne de Foix fut choisie, & le mariage ne tarda pas à être célébré par procuration. Ce ne fut pas sans une émotion profonde & sans avoir versé beaucoup de larmes, que la jeune fille quitta la cour & ses compagnes, pour épouser même un roi dans un aussi lointain pays (2).

Suivant un témoignage contemporain, l'amour n'aurait pas été étranger aux larmes de la jeune fiancée ; on la disait éprise du comte de Dunois, petit-fils du fameux Bâtard d'Orléans, du même nom. C'était un aimable & courtois chevalier, beau de visage, mais peu hardi sur les champs de bataille, & qui ne montrait aucun désir de continuer les prouesses de ses pères : ce qui n'empêchait pas Anne de Candale d'avoir pour ce jeune prince une affection très-vive, & de chercher tous les moyens de retarder l'époque de son départ en Hongrie. Hélas ! cette

(1) *Chroniques, &c.*, t. II, p. 80.

(2) *Chroniques de Jean d'Auton*, t. II, p. 106.

époque arriva après un délai de quelques mois. La jeune héroïne, malgré ses larmes, fut envoyée au roi Ladislas, en compagnie de *Louis Herpin*, maître d'hôtel du roi, de *Jean*, seigneur de la *Guierche*, écuyer de la reine, & d'une suite brillante de gentilshommes & de dames qui la conduisirent jusqu'à Budda.

Anne de Bretagne aimait cette jeune fille comme son enfant; elle voulut être informée des plus petites circonstances qui devaient signaler le voyage de la nouvelle reine & son établissement dans un pays encore si mal connu. C'est pourquoi elle envoya avec la princesse *Pierre Choquedit Bretagne*, son roid'armes, & le chargea de consigner par écrit tous les événements de ce voyage. *Bretagne* s'acquitta fidèlement de sa mission & rapporta une relation détaillée de tout ce qu'il avait vu. J'ai parlé précédemment de cette relation (1). Anne de Bretagne, effrayée des récits qu'on lui avait faits de l'insalubrité du climat & de la santé du roi, envoya un serviteur de confiance avec des lettres pour la jeune princesse. Mais Ladislas, qui avait déjà écrit à la reine de France une lettre latine pour lui recommander

(1) Voir plus haut, liv. III, chap. II, p. 44.

le chambellan chargé de conclure son mariage, écrivit deux autres lettres pour la rassurer & sur sa santé à lui & sur celle de sa femme. De plus, il la remercia profondément de lui avoir envoyé une princesse aussi parfaite & aussi belle (1).

Hélas ! cette union brillante, mais si mal proportionnée, ne dura que peu de temps. Jamais Anne de Candale ne put oublier la cour de France où elle avait passé sa jeunesse, ni peut-être la douce alliance qu'elle avait longtemps rêvée ; dix mois plus tard, le 15 août, fête de Notre-Dame, elle mourut en donnant le jour à un fils.

Germaine de Foix, qui n'avait pas été choisie par Ladislas, ne perdit rien pour attendre quelques années. En 1504, Isabelle-la-Catholique, femme de Ferdinand, roi d'Espagne, mourut. L'année suivante, Ferdinand n'ayant pu réussir à épouser Jeanne-la-Folle, héritière de Castille, se retourna du côté de la France, & demanda une femme à la reine-duchesse. Germaine de Foix fut aussitôt proposée & parfaitement acceptée. Louis XII mit pour condition à cette alliance & à la paix qui devait en résulter, le rétablissement

(1) Voir mes Appendices, n° 1, § II, *Lettres latines adressées à la reine, &c.*

dans leurs propriétés des seigneurs napolitains dépouillés par la guerre. Ferdinand y consentit, quitte à observer aussi mal cette convention que toutes les autres. Le 29 décembre 1505, Louis XII envoyait au roi d'Espagne sa nouvelle femme, qu'il faisait accompagner par l'évêque d'Alby, par son chambellan *Hector Pignatello*, par le juge-mage de Carcassonne, *Pierre de Saint-André*, & un de ses notaires, *Pierre de Coffé*. Il écrivait au roi, en lui parlant de Germaine de Foix : *Nous la tenons & réputons comme nostre très-chère & très-aimée fille* (1).

Il y eut parmi les filles d'honneur de la reine une princesse dont la destinée fut triste en son jeune âge, qui dut à la puissante intervention d'Anne de Bretagne un adoucissement à ses peines, & une alliance digne de ses grandes qualités : c'était Charlotte d'Aragon, fille de Frédéric III, roi dépossédé de Naples & de Sicile. Sa mère, nièce de la femme de Louis XI, avait été nourrie à la cour de France ; quand elle mourut, Charles VIII s'empressa de recueillir Charlotte, âgée de dix ans à peine, & dont le père, au milieu de ses infortunes

(1) Appendices, n° 1, § III, *Lettres inédites des Rois*, &c. *Lettre de Louis XII*, décembre 1505

politiques, ne pouvait pas s'occuper. On la nommait la *princesse de Tarente*; depuis 1496, elle faisait partie de la cour d'Anne de Bretagne comme damoiselle d'honneur, aux gages de 300 livres. De plus, elle avait sa maison, composée d'une gouvernante, de sa nourrice, de plusieurs demoiselles, d'un écuyer, d'un chapelain, de deux valets de chambre & d'un valet de fourrières (1). Elle avait aussi une litière, une mule & plusieurs chevaux; enfin, elle était traitée avec tous les égards dus aux princesses souveraines. En grandissant, la petite Charlotte était devenue une charmante fille, pleine de cœur & d'esprit; elle était renommée à la cour par son enjouement & sa gaîté. Anne de Bretagne avait pour elle une affection très-vive. Après la mort de Charles VIII, quand elle quitta Paris pour se rendre à Nantes, elle dut laisser la jeune princesse à la cour de Louis XII. Elle ne s'en sépara qu'à regret, & lui fit cadeau d'une *toilette* en argent massif, composée d'un flacon, d'un bassin à laver, d'une tasse & d'une aiguière (2). A son arrivée

(1) Etat de la maison d'Anne de Bretagne, p. 708 de l'*Hist. de Charles VIII*, de Godefroy.

(2) Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes*, § 11, chap. 11, *Dons aux parents, aux serviteurs*.

en France, César Borgia jeta les yeux sur la jeune princesse de Tarente, essaya de l'obtenir de son père avec la principauté dont elle portait le nom, & dont il espérait bien augmenter l'importance. Mais Frédéric refusa ; un gendre aussi puissant, aussi corrompu l'effrayait. Il craignait, non sans raison, de se voir dépossédé par lui d'un royaume dont il était mal assuré. César Borgia persista dans ses projets. Une fois que la dissolution du mariage de Louis XII avec Jeanne de France eût été consommée, il essaya d'obtenir de celui-ci que Frédéric se montrât plus conciliant, & surtout qu'il décidât la princesse sa pupille à consentir à leur union. Dès que Charlotte d'Aragon avait eu connaissance des desseins de César Borgia sur sa personne, elle s'était prononcée contre toute alliance avec cet homme abominable, & elle avait demandé partout aide & protection. Rien ne put vaincre ses répugnances. César Borgia cependant voulait une réponse définitive, elle la lui donna : soutenue de l'amour & de l'autorité paternelle, sûre de l'assentiment de la nouvelle reine de France, sa maîtresse, persuadée que Louis XII ne lui en saurait pas mauvais gré, elle refusa positivement, disant qu'elle ne voulait pas pour mari un prêtre, fils de prêtre, un fra-

tricide, infâme par la naissance, & plus encore, par ses mauvaises actions (1). » Borgia trouva moyen de la punir de cette noble conduite. Son père, chassé de son royaume par les princes italiens, confiné dans la petite île d'Ischia, fut bientôt forcé de se retirer en France & d'implorer de Louis XII un asile & quelques secours. Anne de Bretagne avait loué hautement le courage de son ancienne fille d'honneur ; elle s'empressa de l'attacher à elle par une alliance. Vers la fin de l'année 1500, elle lui fit épouser Guy, seizième du nom, comte de Laval, qu'on appelait le seigneur de La Roche, baron de Bretagne. C'était un chevalier jeune & beau, aussi brave que profondément attaché à cette terre de Bretagne dont il était un des riches tenanciers. La reine, par ce moyen, gardait à sa cour cette jeune fille dont chacun admirait l'esprit & la beauté. De plus, elle augmentait sa famille d'une alliance avec une enfant issue de sang royal.

En récompense du soin qu'elle prenait de procurer aux filles attachées à sa personne des établissements avantageux, la reine-duchesse exi-

(1) *Tomasi*, cité par le bibliophile Jacob, *Hist. du XVI^e siècle*, t. 1, p. 176.

geait d'elles une soumission aveugle à toutes les volontés. Elle ne pouvait souffrir le plus petit manquement aux règles qu'elle avait établies ; elle ne pardonnait pas surtout les écarts qu'un amour même honnête pouvait entraîner. Une fille de la maison de Rohan en fit la triste expérience ; l'aventure eut beaucoup de retentissement à la cour, & Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, en a composé une des nouvelles de son *Heptameron* (1). Elle raconte longuement les amours d'un bâtard du sang royal avec *Rolandine*, attachée au service d'une reine de France, qui en sa compagnie nourrissoit plusieurs filles de bonnes & grandes maisons. *Rolandine* n'est autre que la propre cousine de la reine-duchesse, Anne de Rohan, fille aînée de Jean, deuxième du nom, vicomte de Rohan, comte de Perhoet, de Léon & de la Garnache, & de Marie de Bretagne, fille de François I^{er}, duc de Bretagne. Elle fut, pendant longues années, retenue captive par son père à cause d'un mariage clandestin qu'elle avait

(1) *Heptameron des Nouvelles de très haute & très illustre princesse Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, &c., &c.* Nouvelle édition publiée sur les manuscrits par la Société des Bibliophiles français Paris, 1853-54, in-12, 3 vol., t. II, p. 125.

contracté avec un bâtard de la maison de Bourbon, qui doit être le deuxième fils de Louis de Bourbon, évêque de Liège, tué en 1482 par les féroces compagnons de Guillaume de la Mark, si bien surnommé le *Sanglier des Ardennes* (1).

(1) On connaît le récit de cette sanglante expédition fait par Walter-Scott dans son roman de *Quentin Durward*. On peut consulter aussi l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, de M. de Barante, t. XII, p. 244, édition in-8°, de 1826, & surtout la *Chronique latine des règnes de Charles VII & de Louis XI*, par Thomas Basin, t. III, p. 112 de l'édition publiée récemment pour la Société de l'Histoire de France, par M. Jules Quicherat. — Charles I, duc de Bourbon pair & grand chambrier de France, mort en 1456, eut cinq fils ; le dernier fut Louis de Bourbon, qui devint évêque de Liège en 1455, & se mit toujours sous la protection de la puissante maison de Bourgogne. Louis de Bourbon eut trois fils qui portèrent tous les trois le nom de *bâtard de Liège*, nom donné au mari de Rolandine (voir plus loin, page 113, note 1). L'aîné, Pierre de Bourbon, fut marié en France & devint le premier de la branche des comtes de Bourbon Buffet, le second, Louis de Bourbon, bâtard de Liège, fut élevé page & enfant d'honneur de Charles VIII. En 1499, il recevait du roi 149 livres de gages ; il vivait encore en 1500, dit le père Anselme, t. I, p. 307 de l'*Hist. généalogique & chronologique de la maison de France*, &c.

La reine se montra des plus sévères à l'égard de *Rolandine*. Il faut lire dans l'*Heptameron* le discours qu'elle lui tient, les reproches dont elle accable la pauvre fille. Elle la fit comparaître devant elle, &, avec un visage tout courroucé, l'appela plusieurs fois *malheureuse*, au lieu de *cousine*, lui remontrant la honte qu'elle avait faite à la maison de son père & à tous ses parents, ainsi qu'à elle, qui était sa maîtresse, de s'être alliée sans son commandement. Mais *Rolandine* savait bien que la reine ne l'avait jamais aimée, à cause de son père, qui, depuis longues années, servait la France au détriment de la Bretagne ; elle osa

Ces détails s'appliquent parfaitement à l'époux de *Rolandine* qui, en 1508, était éloigné de la France depuis quelques années déjà. Quant au troisième fils de l'évêque de Liège, Jacques de Bourbon, il devint chevalier de Rhodes, assista au siège de cette ville en 1522 & en écrivit l'histoire. Il mourut dans la maison du Temple à Paris, le 27 septembre 1527, sans jamais avoir été marié. Quand j'ai publié l'*Heptameron de la reine de Navarre* pour la Société des Bibliophiles françois, je ne connaissais pas la note de l'ambassadeur de Marguerite d'Autriche à la cour de France, que je cite plus loin, ce qui m'a empêché de dire exactement quel était ce *bâtard*, époux de *Rolandine*.

donc résister avec une ténacité toute bretonne, digne d'un meilleur sort. Avec un visage calme & presque joyeux, elle répondit à la reine qu'elle connaissait depuis longtemps son mauvais vouloir à son égard, que la haine qu'elle portait à son père en était la cause ; que, sans cela, elle eût été mariée depuis longtemps comme toutes les autres ; qu'elle avait pris la détermination de se faire religieuse au moment où elle avait rencontré « *celui qui serait d'aussi bonne maison que moi, dit-elle, si l'amour de deux personnes était autant estimé que l'anneau. Son père, vous le savez, passerait devant le mien.* » C'est bien à tort que la reine la traitait de *méchante*, car entre le Bâtard & elle il n'y avait jamais eu d'autres privautés échangées, sinon la promesse d'un mariage & d'un amour éternel, l'échange d'un anneau & d'un baiser; espérant, dit-elle, que Dieu me ferait la grâce qu'avant la consommation du mariage, je gagnerais le cœur de mon père, qui finirait par y consentir. Je n'ai point offensé Dieu ni ma conscience, car j'ai attendu jusqu'à l'âge de trente ans pour voir ce que vous & mon père feriez pour moi, ayant gardé ma jeunesse en telle chasteté que nul homme vivant n'a rien à me reprocher. Me voyant vieille fille, sans espoir

de trouver parti selon ma naissance, j'ai pris la résolution d'épouser quelqu'un à ma volonté, non pour fatiguer au plaisir des yeux, car vous savez qu'il n'est pas beau, ni pour les sens, puisque rien de charnel n'a eu lieu entre nous, ni par orgueil ou par ambition, puisqu'il est pauvre & peu avancé, mais en récompense de l'amour sincère qu'il a pour moi & des grandes vertus qui le distinguent, dont chacun s'accorde à le louer. » Rolandine tint encore à la reine d'autres discours, qui, loin de l'apaiser, l'irritèrent davantage. Anne de Bretagne lui reprocha son obstination & la dureté de son cœur : « Si le roi & votre père me veulent croire, dit-elle, vous serez mise en tel lieu que vous tiendrez un autre langage. » — « Madame, répondit Rolandine, vous êtes ma maîtresse & la plus grande princesse de la chrétienté ; pour rien au monde, je ne voudrais manquer au respect que je vous dois ; mais je déclare avoir fait ce que l'honneur & Dieu me conseillaient. Puisque je suis abandonnée de tous, j'ai un père qui est au ciel à qui je remets ma cause, il me soutiendra, j'en ai l'assurance. » Il fut impossible d'ébranler la ferme volonté de Rolandine.

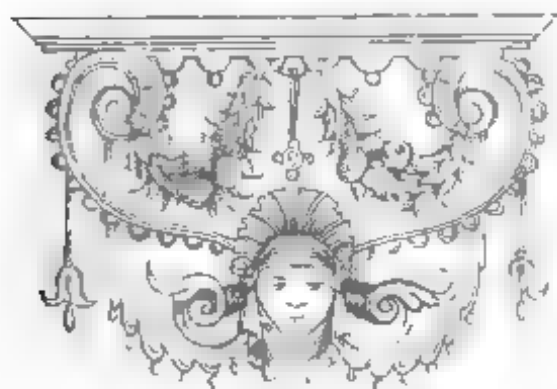
Le Bâtard essaya vainement d'attendrir Louis XII

qui avait été circonvenu par la femme. Il vint un jour trouver le roi & lui raconta toute son aventure. Louis XII, après l'avoir écouté, lui dit : « *M'assurez-vous que vous l'avez épousée ?* — *Oui, sire, de promesses seulement ; s'il vous plaît, la fin y sera mise.* » Mais le roi, baissant la tête, s'en retourna vers le château ; puis il donna l'ordre au capitaine de ses gardes d'arrêter le Bâtard. Prévenu à temps, celui-ci put s'éloigner au plus vite & gagner les frontières ; quant à Rolandine, enfermée dans la chambre pendant quelque temps, elle refusa d'écouter toutes les propositions qui lui furent faites d'un adoucissement à son sort, si elle voulait rompre l'union qu'elle avait contractée. Elle fut renvoyée à son père, qui l'enferma dans un château situé au milieu d'une forêt. Elle y resta plusieurs années. En 1508, Mercurin de Catinara, ambassadeur de Marguerite à la cour de France, fut chargé par sa maîtresse d'implorer la reine en faveur de l'époux de Rolandine, appelé le *Bastard de Liège*. Il en reçut la réponse suivante : « La « fille n'étoit plus avec elle, le père la tenoit si « estroite qu'il n'estoit en pouvoir ny du roy ny « d'elle de la faire délivrer à ung tel galant ; l'on « ne sçavoit si elle estoit morte ou vive, & ay

« ouy dire d'aucuns qu'elle estoit morte (1). » Anne de Rohan ne mourut pas ; après une longue captivité, elle fut que son Bâtard, retiré en Allemagne, s'était marié à une autre femme ; elle implora de son père un pardon qu'elle obtint, & , près d'atteindre sa quarantième année, elle épousa, en 1517, son cousin, Pierre de Rohan, seigneur de Fontenay, troisième fils du maréchal de Gié (2).

(1) *Lettres du roy Louis XII* &c., t. I, p. 160.

(2) Père Anselme, *Hist. généalogique*, &c., t. IV p. 57 & 71.



CHAPITRE TROISIEME.

*Histoire des damoiselles de Graville. — Le sire de Graville, amiral de France, & son château de Marcouffis.
— Jeanne Chabot, dame de Montforeau, & Blanche de Montberon, filles d'honneur de la reine, proclamées les femmes les plus belles de leur temps.*

ENTRE les dames d'honneur les plus recommandables de la cour de Charles VIII & de Louis XII, nous voyons figurer les trois damoiselles de Graville. Elles étaient filles du ministre favori de ces deux rois, Louis Malet, sire de Graville, amiral & grand-maître de France. La famille de Graville, alliée aux ducs de Bretagne & à la maison royale, avait les plus hautes prétentions sur l'ancienneté de sa noblesse, prétentions justifiées par ce dicton connu dans toute la Normandie : *Il y a eu premier* (plus tôt) *sire en Graville que roi en France*. Le père de Louis Malet, seigneur de Montaigne, de Harfleur, de Lillebonne, du Havre-de-Grâce & Jonville, de Marcouffis, & de plusieurs autres terres

moins importantes, avait épousé Marie de Montauban, seconde fille de Guillaume de Rohan & d'une *Visconti de Milan*. Né en 1438, Louis Malet, vingt-cinq années plus tard, servit le roi Louis XI & fut assez habile pour ne pas mécontenter ce prince ombrageux. Il s'était d'ailleurs attaché à la fortune de son oncle maternel, Jean de Montauban, grand-amiral de France, & fit ses premières armes sous son patronage. Nommé par le crédit de cet oncle premier chambellan du roi, il épousa Marie de Balzac, fille de Leuffroy de Balzac, seigneur d'Antragues, un des plus riches de l'Auvergne. Il en eut successivement cinq enfants, deux fils & trois filles. D'après un passage des *Chroniques de Jean de Wavrin*, seigneur de Forestel, le seigneur de Graville fit partie du corps d'armée que Louis XI envoya en Angleterre pour soutenir les droits de Marguerite d'Anjou au trône d'Angleterre. Pierre de Brézé, seigneur de Varenne, sénéchal d'Anjou, de Poitou & de Normandie, avait la conduite de cette armée. Fait prisonnier en 1463, le seigneur de Graville resta captif en Angleterre jusques après le mois de juin 1467 (1).

(1) *Anciennes chroniques d'Angleterre*. &c , choix de

Favori du roi Louis XI, il fut aussi dans les bonnes grâces de la régente Anne de Beaujeu & compta au nombre de ses principaux conseillers. Il ne tarda pas à devenir un des plus puissants seigneurs du royaume. Sous Louis XII, il avait exercé les fonctions de premier chambellan; à la mort de son oncle de Montauban, grand-amiral de France, en 1496, le seigneur de Graille fut investi par la régente de ces importantes fonctions. Il avait toujours été un des plus fermes appuis de cette princesse, & dans la révolte des seigneurs français & bretons contre son pouvoir, il était resté fidèle au jeune roi. Suivant le Pere Anselme, il prit part à la bataille de Saint-Aubin-le-Cormier (1).

Malgré son attachement sans bornes à Charles VIII, le seigneur de Graille avait toujours blâmé l'expédition d'Italie. Cette guerre ne cessa jamais de lui causer les plus grandes inquiétudes. On lit dans une lettre qu'il écrivait peu de jours après la bataille de Fornoue, que ses

chapitres inédits, annotés & publiés pour la Société de l'Hist. de France, par M.^{le} Dupont. Paris, 1859, in-8°, t. II, p. 320.

(1) *Histoire généalogique & chronol.*, &c., t. VII, p. 865

inquiétudes n'étaient pas encore dissipées, & qu'il n'avait qu'un désir, celui de voir Charles VIII de retour dans son royaume (1). Ce blâme n'empêcha pas le roi, en quittant la France, de laisser le gouvernement de deux provinces à l'amiral, la Normandie & la Picardie.

Quand le sire de Graille eut appris les succès de Charles VIII, il en éprouva une satisfaction si vive qu'il voulut en perpétuer à jamais la mémoire ; c'est pourquoi il fit représenter dans la grande salle de son château de Marcouffis, les deux entrées qu'il fit à Naples, la première comme roi de Jérusalem, la seconde comme roi de Sicile ; on y voyait ce prince sur un cheval caparaçonné d'une couverture de drap d'or, aux armes de France & de Jérusalem (1). Pendant les premières années du règne de Louis XII, Pierre de Rohan, maréchal de Gié, devenu tout-puissant, éloigna de la cour le seigneur de Graille & ses amis ; mais, au commencement de l'an-

(1) Voir à mes Appendices, n° 1, § III, *Lettres des rois, princes, &c.*, une lettre remarquable de l'amiral de Graille à M. du Bouchage.

(2) *Histoire manuscrite du couvent & des seigneurs de Marcouffis*, par le frère Simon de la Motte &c., in-f°, p. 41 v°.

née 1504, quand Anne de Bretagne eut réussi à perdre le maréchal, Graville fut rappelé à la cour & reprit en mains les affaires. Il commença par réprimer les grands désordres qui lui furent signalés dans l'administration des finances, principalement en ce qui touchait les expéditions d'Italie (1).

La faveur dont le sire de Graville a joui sous Louis XI, Charles VIII & Louis XII lui suscita beaucoup d'envieux, & quelquefois de puissants ennemis. En 1506, un an après la réhabilitation des enfants de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, décapité en 1477, sous Louis XI, Graville eut à répondre au Parlement d'une accusation grave portée contre lui. On prétendait qu'il avait abusé de l'office de chambellan pour gagner beaucoup d'argent ; que, d'après une correspondance, il avait fait changer dix-sept conseillers du Parlement, si bien que la condamnation du duc de Nemours en était résultée, & qu'une

(1) *Chroniques de Jean d'Autos*, t. III, p. 99, chapitre XXV : « Comment Messire Louis de Graville, amiral
« de France, qui de ce règne avoit esté hors de cour,
« fut par le roi mandé & mis en grande autorité, &
« comment aucuns trésoriers & autres furent pris &
« punis pour avoir pillé l'argent du roi. »

partie des biens des coupables lui avait été adjugée (1).

Les fortunes politiques de Louis Malet furent traversées par de grands malheurs, principalement par ceux qu'il éprouva dans sa famille, car il perdit ses deux fils, Louis & Joachim de Graville, espérances de sa maison. Marie de Balzac, accablée par la douleur de morts aussi cruelles, ne tarda pas à succomber; elle expira le 23 mars 1503 (2).

Tout prouve que le sire de Graville fut un seigneur aussi éclairé que généreux. Non seulement il enrichit son château de Marcouffis de peintures

(1) *Lettres de Louis XII, &c.*, t. I, p. 64; *Mémoire touchant les affaires de France, &c.* Dans l'article consacré au seigneur de Graville par le père Anselme, t. VII, p. 865 de l'*Hist. des grands officiers, &c.*, il n'est pas question du procès que lui intenta le Parlement.

(2) Le corps de Marie de Balzac fut, selon sa volonté dernière, déposé dans le monastère de Marcouffis avec celui de son fils Joachim. Leur tombeau était surmonté de leur effigie, & sur une lame de cuivre on lisait : « *Sous cette tombe gist le corps de mademoiselle Marie de Balzac digne de recors pour la sainteté de sa vie qui fut de ce monde ravie par mort en douloureux estroit, en mars l'an mil cinq cent & trois.* » (*Hist., manuscr. de Marcouffis, f° 42.*)

& de meubles précieux, mais encore il se distingua par plusieurs fondations pieuses. Il dota la cathédrale de Rouen d'une cloche qui pesait plus de six cent soixante livres; il fit construire l'église de Châtres, pres Paris, & le portail de celle de Sens.

Le roi Louis XII, qui l'avait comblé de ses faveurs, ayant besoin d'argent, lui emprunta 80,000 livres, en nantissement desquelles il lui engagea une partie de son domaine privé. L'amiral, dans son testament, déclara que son bien s'étant accru au service du roi de France d'environ 100,000 livres, il croyait ne pas devoir demander l'argent emprunté par Louis XII. Il suppliait très-humblement le roi d'employer cette somme à dégrever d'impôts les plus pauvres d'entre ses sujets. Après avoir pourvu à l'établissement de chacune de ses filles, après avoir joint à la charge de grand-amiral de France celle de grand-maître des eaux & forêts, Louis Malet, âgé de soixante-dix-huit ans, mourut le 30 octobre 1516.

Des trois filles qui lui survécurent, l'aînée, nommée Louise, épousa Jacques de Vendôme, vidame de Chartres, prince de Chatenay; la seconde, Jeanne, fut unie à Charles d'Amboise,

neveu & héritier du fameux cardinal-ministre de Louis XII; la troisième enfin, Anne, obtint la légitimation de l'union clandestine qu'elle avait contractée avec un de ses parents, Pierre de Balzac.

Ce n'était pas seulement sous le rapport des biens temporels que le seigneur de Graville avait pris soin d'assurer l'avenir de ses filles : il voulut aussi qu'une éducation brillante vint ajouter aux dispositions naturelles de leur esprit; elles excellaient dans ces menus ouvrages qui font l'occupation des personnes de leur sexe. Le sanctuaire de l'église de Marcoussis en a longtemps possédé un magnifique échantillon : C'était un ciel de velours violet, garni d'une crépine d'or, sur lequel les filles de l'amiral avaient brodé, avec des perles fines & en caractères assez grands : *O salutaris hostia*. L'amiral de Graville aimait les lettres, ainsi que le prouvent plusieurs manuscrits des poètes français ou italiens, copiés par son ordre & pour son usage, ornés de belles miniatures & décorés de ses armoiries. Lui-même écrivait d'une manière très-remarquable : on peut s'en convaincre en lisant sa correspondance avec le seigneur du Bou-

chage (1). L'amiral de Graville avait marié l'aînée de ses filles, nommée Jeanne, à Charles d'Amboise, neveu du cardinal ministre favori de Louis XII (2). Charles d'Amboise, placé, tout jeune encore, à la tête d'une armée française chargée de défendre le Milanais, justifia,

(1) On trouve cette correspondance à la Bibliothèque Impériale, dans les manuscrits provenant de Béthune. Voir plus haut, p. 117, l'indication d'une de ces lettres.

(2) Dans une chronique composée par un des gentilshommes de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, on lit ces mots, au sujet du mariage de Charles d'Amboise avec Jeanne de Graville : « *Messire George d'Amboise, évêque de Montauban & élu archevêque de Narbonne (lequel avoit esté constitué prisonnier), fut delivré parce que on ne trouva sur lui occasion de le retenir, car de tout ce que on luy mettoit en avant, il i'en rapportoit toujours au roy. Après qu'il fut delivré (comme bon & loyal serviteur qu'il estoit & a toujours esté à Monseigneur), il pourchassa par tous moyens qui lui furent possibles de parvenir à sa délivrance; & pour en venir à bout, il commença d'entretenir l'amiral de Graville qui pour l'heure y pouvoit beaucoup, en proposant un traité de mariage de son neveu monseigneur de Chaumont, avec la fille dudit amiral; ce qu'il ne faisoit que pour l'occasion dessus dite.* » (Godefroy, *Histoire de Charles VIII*. Paris 1684, in-fol. p. 93.)

par son habile conduite, le choix que son oncle avait fait de lui; aussi, parvint-il au plus haut degré de faveur. Amiral, grand-maître & maréchal de France, il fut de plus gouverneur de Paris. En 1504, il commandait l'armée avec laquelle Louis XII entra dans Gênes; en 1509, il partageait le triomphe d'Aignadel avec ce roi; au mois de février 1510, il venait d'hériter des grands biens du cardinal, quand il mourut de maladie à Corregio, n'étant âgé que de trente-huit ans. Le physique de Charles d'Amboise répondait à la capacité de son esprit: c'était un des plus beaux hommes de son temps, comme le prouve son portrait peint à l'huile par Léonard de Vinci (1), conservé dans le musée du Louvre, à Paris. Jeanne de Graille avait été placée, jeune encore, près de la première femme de Louis XII, Jeanne de France. Elle était

(1) Ce portrait, déjà gravé plusieurs fois, a été reproduit dans le *Magasin Pittoresque* (15^e volume, année 1847, p. 313). Dans la notice jointe à cette reproduction, on dit que ce portrait passait pour être celui de Charles VIII ou de Louis XII; cependant il était déjà connu comme étant celui de Charles d'Amboise. Dans le même volume (p. 400), on trouve des éclaircissements à cet égard.

des quatre dames favorites qui accompagnaient partout cette princesse & pouvait lui être comparée pour la pratique qu'elle faisait de toutes les vertus : « elle était du nombre de celles qui usent du monde comme n'en usant point, dit un biographe (1). » Veuve en 1510, Jeanne de Graville n'avait pour soutien qu'un fils qui, tout jeune encore, s'était rendu digne de porter le nom d'Amboise ; mais, en 1524, à la trop fameuse bataille de Pavie, il tomba au premier rang, en défendant les jours de son roi. Restée sans appui, elle eut la faiblesse de se remarier ; elle épousa René de Milly, seigneur d'Illiers, qui ne paraît avoir contracté cette union qu'en vue des grands biens dont la dame d'Amboise était en possession. Ce second mariage ne fut pas heureux : Jeanne de Graville se vit forcée de quitter le château de Marcouffis & de se réfugier dans un domaine qui en dépendait, nommé l'hôtel de la Ronce, d'où elle se rendait à pied à l'église des Célestins. Elle porta plainte à la Cour du parlement contre son mari, qui fut condamné à restituer le château par provi-

(1) H. Arion de Coste, *Vies & éloges des Dames illustres*, t. II, p. 17.

sion & trois mille livres de rente sur les revenus. Les registres du parlement nous ont conservé le détail des dissipations (1) de tout genre auxquelles se livrait le seigneur d'Illiers. Quelques détails de cette procédure attestent le peu d'égards qu'il avait pour sa femme : faisant allusion à son excès d'embonpoint, il ne craint pas de la nommer sa *jofflue* & sa *mafflue*. Au mois de juillet 1532, le seigneur d'Illiers mourut & Jeanne retrouva son ancienne liberté ; mais les chagrins de toute nature dont elle avait été abreuvée la conduisirent vite au tombeau ; elle mourut en 1540, laissant toute sa fortune aux enfants de sa sœur cadette. Son corps fut inhumé dans le couvent des Célestins de Marcouffis ; son cœur fut porté au couvent de l'Annonciade, à Bourges, près de celui de sa bonne & sainte maîtresse. Elle avait fait beaucoup de bien à cette communauté, entre autres une fondation pour quinze religieuses (2).

Anne de Graville, la dernière des enfants qu'ait eus l'amiral, fut pour ce seigneur l'objet

(1) Reg. du conseil, année 1527, 9 septembre, 17 octobre.

(2) Hilarion de Coste, *Vies & éloges*, &c., t. II, p. 17

d'une tendresse toute particulière. Anne justifiait cette préférence, non-seulement par les avantages physiques dont la nature l'avait douée, mais encore par les grâces & la délicatesse de son esprit; elle n'était pas encore mariée quand elle perdit sa mère. L'amiral, qui devenait vieux, craignant la solitude, cherchait à retenir près de lui cette fille objet de son amour.

Il ne refusait pas cependant de lui donner pour époux quelque seigneur digne d'elle & de son illustre famille. Il y avait, dans les anciennes archives du château de Marcouffis, une lettre qui prouvait toute la confiance que le vieux père témoignait à sa fille sur ce point. Il lui écrivait que trois jeunes seigneurs demandaient sa main : le premier, assez volage ; le second, emporté, téméraire ; le dernier, moins riche, à vrai dire, que les autres, mais sage, modéré & d'une conduite irréprochable. Anne de Graville hésita-t-elle entre ces trois concurrents ? avait-elle pour le dernier un sentiment de préférence ? on ne sait ; ce qu'il y a de certain, c'est que, sans attendre le consentement de l'amiral, messire Pierre de Balzac se rendit coupable d'un rapt, que celle qui en fût victime pardonna bien-

tôt (1), si toutefois elle n'y avait pas consenti. Justement indigné d'un pareil attentat, l'amiral de Graville poursuivit de ses rigueurs, non-seulement l'audacieux gentilhomme, mais encore

(1) L'historien de Marcouffis, à qui j'emprunte ces détails si curieux sur le mariage d'Anne de Graville, fait tous ses efforts pour excuser l'héroïne d'avoir été de connivence avec le sire de Balzac, & l'on peut croire qu'il en avait quelques preuves. L'auteur de l'*Anastase de Marcouffis*, qui avait pour guide les anciennes archives de ce château, dit, à propos de l'enlèvement d'Anne de Graville : « On donnera de plus le dénouement du mariage de Louise de Graville, fille de Louis, amiral de France, qui, sous ombre d'un écrit mal entendu, consentit à son enlèvement par le jeune baron d'Entragues, son cousin-germain ; enlèvement qui leur fit essuyer bien des traverses, des pleurs & des larmes ; qui nous découvre clairement le sens mystérieux de ces paroles latines : *Musa natura, lachrymas fortuna*, écrites autour d'une chante-pleure, instrument de musique ancien, que cette savante fille, la Minerve de son temps, prit dès lors pour devise. » (P. 12.) Malheureusement, l'auteur n'a pas publié l'ouvrage dont il donne le programme.

On lit, au sujet de Pierre de Balzac, la note suivante dans l'*Histoire généalogique de la maison de France* du père Anselme, t. II, p. 488. « *Enfants naturels de Robert de Balzac, protonotaire apostolique* : Pierre de

sa fille, dont il maudissait l'ingratitude. Pierre de Balzac était sans fortune ; il se trouva bien vite réduit aux derniers expédients pour vivre ; ce fut en vain qu'il sollicita des secours chez ses parents : l'amiral de Graville avait défendu de rien donner aux fugitifs, & personne n'osait enfreindre sa volonté. Les jeunes époux, sans asile, sans nourriture, hors d'état de s'en procurer, se virent contraints de regagner le toit paternel.

« Balzac, baron d'Entragues & de Saint-Amand, se-
« gneur de Prêlat, Paulhac, Juis, Dunes & Clermont-
« sur-Biran, n'avoit que quinze ans, en 1494, lorsqu'il
« fut pourvu, en survivance de son père, de la capi-
« tainerie des châteaux de Tournon, de Ponnet &
« Châtel-Culiers. Il fut depuis capitaine de Corbeil
« & de Fontainebleau ; commanda l'arrière-ban de Me-
« lun, Montargis, Etampes, Chartres & Monfort, qu'il
« conduisit en Hanaut. Il prêta serment, en 1523,
« entre les mains du maréchal de Chabannes, gou-
« verneur d'Auvergne, pour la lieutenance du roi
« en cette province. Il enleva Anne Malet de Gra-
« ville, sa cousine, & l'épousa malgré l'amiral, qui pen-
« soit à déshériter sa fille, lorsque le prieur des Cé-
« lestins de Marcouffis la lui présenta avec son gendre,
« le Vendredi Saint, comme il étoit sur le point d'ado-
« rer la croix, & obtint leur pardon en mémoire du
« mystère du jour..... »

Craignant la colère de l'amiral, qui se préparait, disait-il, à déshériter les coupables, Anne de Graville, avec son mari, vint se réfugier chez les bons moines de Marcouffis, à l'ombre du tombeau de sa mère, comme dans un asile inviolable, & y attendit l'occasion d'obtenir le pardon de sa faute. Cette occasion ne tarda pas à se présenter; les religieux de Marcouffis s'empressèrent de la mettre à profit. Le jour du Vendredi-Saint, l'amiral de Graville s'était rendu, comme les autres fidèles, à l'église du monastère, pour y adorer la croix. Au moment où il se préparait à remplir cet acte de dévotion, le supérieur du monastère l'arrêta, & lui parlant avec chaleur : « Est-il juste, s'écria-t-il, « que vous approchiez vos lèvres du bois sacré « sur lequel le fils de Dieu, pour réconcilier « les hommes avec son Père, a répandu son « précieux sang, si vous n'êtes pas résolu à l'im- « ter en pardonnant de tout votre cœur à vos « deux enfants, qui sont ici à vos genoux, « implorant, avec un profond repentir, la ré- « mission de leur faute. » A ces mots, parurent Pierre de Balzac, les habits tout en désordre, & sa femme, Anne de Graville, les cheveux épars, sa robe déchirée, le visage baigné de larmes,

demandant sa grâce à deux genoux. Le vieillard, ému à l'aspect de cette fille adorée, trop heureux sans doute d'accorder publiquement un pardon que dans son cœur il avait déjà donné, pressa les deux jeunes gens entre ses bras, & après avoir rempli ses dévotions, s'empressa d'emmener les deux fugitifs dans son château (1).

Rentrée en grâces près de l'amiral, Anne de Graville ne tarda pas à prendre rang parmi les dames d'honneur de la cour. Elle fut placée par Anne de Bretagne dans la maison de Claude de France, fiancée, dès 1506, à l'héritier du trône, François, comte d'Angoulême ; elle ne quitta plus cette princesse, devenue reine de France en 1505, jusqu'au moment de sa mort. Le mariage d'Anne de Graville avec Pierre de Balzac fut aussi heureux que fécond : sept fils & quatre filles en naquirent. Quant à sa mort, l'époque précise n'en est pas connue, seulement elle doit être postérieure à l'année 1543, puisque un des manuscrits qui lui ont appartenu porte une suscription autographe datée de cette année.

(1) *Hist. manuscrite de Marcouffis*, f° 42, verso.

Anne de Graville cultiva la poésie; elle nous a laissé un poème, resté inédit (1), dont le sujet est emprunté à la *Théséide* de Boccace, & en fait un des épisodes les plus touchants. Elle eut aussi pour les arts en général un goût très-vif; entre les manuscrits qui lui ont appartenu, je citerai un volume in-folio, écrit sur vélin, contenant une traduction française des *Triomphes* de Pétrarque. Ce volume, dont chaque lettre capitale est peinte & rehaussée d'or, renferme, en outre, six grandes miniatures d'une exécution admirable. Ce beau livre était, de la part d'Anne de Graville, l'objet d'une prédilection particulière; non-seulement elle y avait fait mettre ses armes, mais encore elle l'avait chargé de plusieurs devises, composées des anagrammes de son nom : *Garni d'un léal*. — *Anvellere digna*. — *J'en garde un léal*. Elle avait fait aussi représenter au bas de la première miniature le *Chante-Pleure* (2), avec cette devise, qui faisait

(1) *Le Roman de Palamon & d'Arcite*, manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsena., n° B. L. Franc. Un autre manuscrit de ce poème, orné de belles miniatures, fait partie de la bibliothèque de M. le baron J. Pichon, président de la Société des Bibliophiles français.

(2) La définition du *Chante-Pleure* donnée par le

allusion & aux goûts littéraires d'Anne de Graville & aux infortunes diverses qui avaient agité sa vie : *Musas natura, lachrimas fortuna*.

On peut se représenter le seigneur de Graville, au milieu de ses filles, lisant un des manuscrits qu'il avait fait exécuter pour son usage ; les damoiselles occupées de musique, de poésie, ou travaillant à ces ouvrages de tapisserie dont l'église du couvent des Célestins de Marcouffis possédait un si bel échantillon.

Marcouffis, demeure ordinaire de l'amiral, un des plus remarquables châteaux de l'Ile-de-France, est resté debout jusqu'aux premières années de ce siècle. Il était situé à six lieues au sud de Paris, près de la route qui conduit de Versailles à Montlhéry, entre deux collines ; les tours hautes & crénelées ; les murailles épaisses, défendues par plusieurs pont-levis & quelques

Dictionnaire de l'Académie française est des plus obscures, elle est copiée sur celle de la première édition. Je préfère l'explication de Nicot, qui, dans son *Trésor de la langue française*, Paris 1606, in-fol., dit seulement. une *Chante-Pleure* (*clepsydra*). Quelques auteurs ont vu dans le *Chante-Pleure* un instrument de musique ; d'autres, un arrosoir. Nicot a, je crois, raison d'y reconnaître un fablier

ouvrages avancés, attiraient de loin tous les regards. Ce château avait été construit au commencement du xv^e siècle, par Jean de Montaigu, ministre favori de Charles VI, injustement mis à mort, le 17 octobre 1409. Le favori n'avait rien épargné pour que sa demeure fût digne du rang élevé qu'il occupait. L'ancien château qui se nommait *La Maison Fort* ou *La Montte*, & ne consistait que dans une petite tour carrée, avait été enclavé dans les constructions nouvelles (1). Jean de Montaigu, dirigea les travaux pendant trois années avec une activité telle, que non-seulement il fit élever le château, mais encore il fit bâtir le chœur de l'église & le couvent des Célestins. Un ancien mémoire conservé dans ce couvent assurait « que, pour l'ex-
 « pédition de tous ces édifices, il y avoit sept
 « forges continuellement occupées pour répa-
 « rer les marteaux & instruments des ouvriers
 « qui estoient payés de leurs salaires tous les
 « samedis, & l'argent compté sur une grande
 « table de pierre, laquelle on voit encore dans
 « le parc, proche la porte de derrière pour en-

(1) Abbé Le Beuf, *Hist. du diocèse de Paris*, Paris, t. IX, p. 270

« rrer au château dudit jardin (1). » Quel-
que grande que fût cette diligence apportée
dans les premiers travaux, Jean de Montaigu
n'eut pas le temps de mettre la dernière main à
son œuvre, & l'amiral de Graville, dont le
grand-père avait épousé la fille du ministre fa-
vori, put la continuer & surtout y apporter de
grandes perfections. Un inventaire, qui faisait
partie des archives du château, donne assez
bien l'idée de ce qu'il était au temps de ce der-
nier seigneur. « Le château de Marcouffy, com-
« posé de quatre corps de logis, par forme
« d'équière, contient : chapelle haute & basse,
« salles, chambres, cuisines, dépenses, garde-
« mangers, fournils, sommellerie, boulange-
« rie, lavanderie, caves, prisons, vis (escaliers)
« dehors & dans œuvre ; quatre grosses tours
« aux quatre coins dudit château, garnies de
« chambres à cheminées, couvertes en pavil-
« lon à un poinçon ; quatre autres grosses
« tours, par voye à carneaux, convertis en
« terrasse. Le grand portail dudit château,
« couvert en pavillon à deux poinçons, garni
« de deux petites tours saillans, offre à la vue

(1) Anastase de Marcouffis, p. 57.

« une façade très-majestueuse, au-dessus de
« laquelle est un grand logement, servant de
« corps de garde, à coulis, machicoulis ; allées
« sur les épaisseurs des murs, pour faire le pour-
« tour d'icelui château par des galeries aussi en
« machicoulis, pour aller d'une tour à l'autre ;
« cour au milieu des édifices, cisternes en façon
« de puits, au lieu d'une fontaine à bassin qu'on
« y voyoit autrefois ; le château, entouré de
« grands fossez revêrutz & pleins d'eau à fond
« de cuve, contenant neuf toises de large ou
« environ ; pont-levis, planchette & pont-dor-
« mant.

« Au devant du château, un grand boule-
« vard, fermé de gros murs de grais, garnis de
« bretèches & de deux tours crénelées, à cou-
« lis & à machicoulis, couvertes en terrasse, le
« tout fermé de bons fossez, comme le château,
« avec pont-levis, planchette & pont-dormant,
« auquel boulevard il y a grande cuisine, of-
« fice, cellier, moulin à farine, courtil & logis
« pour le portier ; outre ledit boulevard, un
« colombier couvert en comble, un petit jar-
« din & un grand clos de murs à l'entour, con-
« tenant six arpens environs, peuplez d'arbres
« fruitiers, auxquels il y a canaux, viviers &

« fosses à poisson ; de l'autre côté, une grande
« basse-cour, aussi close de fossez. » C'est avec
raison que l'auteur qui nous a conservé cet inventaire, dit que l'architecture de ce château, *toute gothique qu'elle était*, ne laissait pas que d'avoir un certain air de grandeur, & de montrer les vastes desseins du sire de Montaigu. A ces réflexions, il ajoute quelques détails précieux sur l'ancien ameublement du château :

« La plupart des meubles, comme tables,
« chaises, &c., n'étoient que de bois de chêne
« ou de noyer, quelque peu de cèdre & autre
« bois odoriférant, comme coffres, armoires &
« buffets à l'antique, &c. On y trouve deux
« ou trois douzaines de tables longues, en forme de caisses à mettre des vers à soye ; des
« rouets, des petits moulins & autres ustenciles
« servant à façonner la soye, & même de la
« filasse de plusieurs sortes, des laines apprêtées & du poil de lin prest à filer, ce qui
« marque une grande économie (1). »

Deux chapelles, construites l'une au-dessus de l'autre, à l'instar de celle du Palais, à Paris, se faisaient remarquer par les peintures nom-

(1) Anastase de Marcouffis, p. 63.

breuses qui les décoraient; des vitraux de diverses couleurs y jetaient un jour mystérieux; on lisait en un seul mot : *Il padelt* (1); à la voûte étaient peints les douze apôtres, portant chacun sur un rouleau l'un des articles de la foi; il y avait aussi des anges déployant, devant eux, une antienne de la Trinité notée en plain-chant; les murs étaient couverts des armes de Jean de Montaigu & de celles de Jacqueline de La Grange, la femme, entremêlées d'aigles aux ailes déployées & de feuilles de courge. Le bâtiment de l'aile droite du château & un grand escalier avaient été construits par le seigneur de Graville, on y voyait partout ses armes & les insignes de sa

(1) Cette singulière devise a exercé la patience des antiquaires, qui l'ont expliquée différemment. On lit dans *le Mercure* du mois de juin 1742 : « Sur les murs
« de ces deux chapelles & de leurs sacristies sont ces
« lettres gothiques : *Il padelt*, qui sont répétées pres-
« que de pied en pied; on tient que ce sont les lettres
« initiales de ces mots . *Je l'ai promis à Dieu & l'ai*
« *tenu*. D'autres disent que c'est un mot syriaque. » Dans *le Mercure* du mois de janvier 1743, on trouve une lettre dans laquelle cette devise est expliquée par la langue bretonne & signifiait : *Il sera de durée*.

dignité (1). Plusieurs étangs d'un excellent produit & un parc d'environ cent arpents, arrosé par une petite rivière, ajoutaient encore à la beauté de cette noble & curieuse habitation.

Un auteur français du ^{xvi}^e siècle a consacré à l'éloge d'Anne de Graville un poème en trois parties, qui se recommande par quelques détails singuliers. Dans la première partie, intitulée : *Epitaphes de Madame de Balzac*, l'auteur fait de cette dame un éloge pompeux & déplore sa perte, encore récente. Dans la deuxième, qui a pour titre : *Arrêt de la louange de la dame sans sy*, le poète assure que plusieurs *depputez par les dieux*, entre lesquels il nomme Cretin, Robertet, Octavien, ayant recherché, dans les histoires anciennes & modernes, le nom d'une femme supérieure à la dame de Balzac, ont déclaré celle-ci, d'un commun accord

(2) Le Beuf, *Hist. du diocèse de Paris*, t. IX, p. 171.

Le château de Marcouffis, après la mort de Jeanne de Graville, dame d'Amboise & d'Illiers, passa aux enfants d'Anne de Graville. Entre les mains de la maison d'Entragues, il fut l'objet d'un grand nombre d'embellissements dont on peut voir les détails dans l'ouvrage de l'abbé Le Beuf cité plus haut, & aussi dans *le Mercure de France* du mois de juin 1742.

Seule sans per, la plus belle des belles.

Dans la troisième, qui a pour titre : *L'Appel interjecté par telles nommées dedans contre la dame sans sy*, l'auteur raconte que, peu après que l'arrêt au seul proffit de la dame sans sy eût été rendu, il vint trouver les dames de la cour, croyant qu'il allait recevoir d'elles un accueil favorable ; mais il vit la reine & plusieurs autres de ses dames se parlant à l'oreille ; puis, quatre d'entre elles se levèrent assez tristes, & dirent au poète qu'elles désiraient lui parler : c'était la dame de Montforeau, cette Jeanne Chabot qui, en 1498, faisait partie de la maison d'Anne de Bretagne ; elle adresse au poète les plus sanglants reproches, en lui demandant pourquoi il avait proclamé Anne de Graville dame sans pareille ? Était-elle donc plus sage que Pallas, plus chaste que Lucrece, plus belle que Médée, Hélène ou Didon, la reine de Carthage ! Ce n'est pas une petite offense :

Que de nommer ceste dame sans sy,
Quant est de moy je m'oppose à cecy
Formellement, & pour certain j'appelle,
Car la sentence est par trop criminelle.

A peine le poète avait-il consenti à enregistrer l'appel interjeté par Jeanne de Montfoureau, que Blanche de Montberon, qui, en 1498, était fille d'honneur d'Anne de Bretagne, lui dit :

En un langaige familier & court
Quoy estes vous venu en ceste court
Pour y dressez entre les dames noise,
Et en louer une feuille à vostre ayse?

Puis, elle déclara que de pareilles sentences sont sujettes à révision. — Je le pense aussi, dit une troisième dame que l'auteur appelle Tallaru, & qui termine sa requête en disant :

Tous les escripts ne sont pas véritables
Que vous *fatistes* (poètes) mettez dedans vostables (1)


(1) Ce poème de la *Dame Sans fy* est à la fin d'un petit volume de seize feuillets in-4° goth., sans date & sans nom d'imprimeur. En voici le titre : « *Le Recueil des*
« *Epistres d'Ovide*, translaté en françoys au vray, ligne
« pour ligne, faisans mention de cinq loyales amou-
« reuses qui faisoient complaints & douloureuses la-
« mentations pour leurs singuliers amys qui les avoient
« habandonnés pour autres, c'est assavoir Zenone
« pour Paris qui ravit Helane, Adrienne à Theseus,

« Dido à Ennée, Philis à Demophon, & Ysiphile au
« vaillant Jason. » La traduction des épîtres d'Ovide
est la même que celle d'Octavien de Saint-Gelais, dont
la première édition remonte à l'année 1500. Mais le
poème sur la mort d'Anne de Graville est d'un autre
auteur & date tout au plus de l'an 1543, puisque, à
cette date, Anne vivait encore, ainsi que le prouve la
suscription d'un manuscrit qui lui a appartenu. (Voyez
P. Paris, *Les Manuscrits français de la Bibliothèque
royale*, &c., t. II, p. 277.



CHAPITRE QUATRIÈME.

Soins d'Anne de Bretagne pour les officiers de sa maison. — Récompenses & punitions aux pages & aux enfants d'honneur. — Attentions pour ses médecins. — Ses nombreuses aumônes. — Fondation du couvent des Minimes à Chaillot.

 E n'était pas seulement à l'égard de ses dames & de ses filles d'honneur que la reine-duchesse témoignait beaucoup de sollicitude & se montrait généreuse, elle avait encore les mêmes soins, la même grandeur envers tous les officiers-domestiques qui composaient sa maison & celle de son mari. Les uns & les autres, quels que fussent d'ailleurs leur naissance ou leur rang, s'adressaient à elle dans leurs besoins & n'éprouvaient jamais de refus. Aux gages ordinaires, très-avantageux, attachés par ordonnance à leur office, la reine ajoutait des gratifications toujours assez élevées. Au mois d'août 1498, sur le point de quitter Paris, elle voulut reconnaître les bons

& grands services que lui avait rendus, dans le gouvernement de son hôtel, *Jacques de Tournon*, son premier chevalier d'honneur; elle lui fit compter près de 1,600 livres tournois, somme considérable dans ce temps-là (1).

Loppe de Dicastillo, chevalier, conseiller & maître d'hôtel ordinaire de cette princesse, qu'elle considérait beaucoup, avait été envoyé par elle en Italie, près de Charles VIII. A la bataille de Fornoue, Loppe avait perdu tous ses bagages; Anne de Bretagne, pour l'en récompenser, lui fit compter 300 livres tournois; de plus, elle lui remboursa séparément plusieurs petites images, patenôtres & autres bijoux qu'il avait rapportés de la foire d'Anvers (2).

Elle n'oubliait pas surtout les services que les Bretons attachés à sa personne & restés fidèles à sa cause jusqu'à la dernière heure, avaient rendus, soit à son père, soit à elle. Ayant su que *Jean de Plouer*, un de ses conseillers maîtres d'hôtel, avait emprunté de *Maurice Briant*,

(1) Voir mes Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes*, § 11, n° 2, *Officiers de la maison de la reine*.

(2) *Idem, idem*.

marchand de Tours, 800 livres pour avoir un fourniment de guerre, afin de défendre la cause de François II, en 1490, elle donna l'ordre de lui rembourser cette somme; ce qui fut fait en deux paiements, dans le cours de l'année 1496 (1). - -

Elle veillait à ce que les officiers fussent toujours habillés convenablement; dans ce but, elle leur accordait souvent des gratifications pour acheter des draps de laine, du velours ou du satin (2). Étaient-ils malades? elle prenait soin qu'ils ne manquassent de rien pendant que duraient leurs souffrances; quand ils étaient guéris, elle leur faisait donner des gratifications pour qu'ils pussent mieux passer le temps de la convalescence. Au mois d'octobre 1498, Jacques Grapin, chevaucheur d'écurie, reçoit 100 soulz tournois à cause d'une longue maladie qu'il avait eue (3).

Quand la vieillesse atteignait quelques-uns de ses fidèles serviteurs, Anne de Bretagne prenait

(1) Voir mes Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes*, § 11, n° 2, *Officiers de la maison de la reine*.

(2) *Idem, idem*.

(3) *Idem, idem*.

soin d'assurer leur existence par une pension qu'elle réglait, suivant l'âge, les besoins ou le rang des individus. En 1498, *Jean de Cérisy*, naguère contrôleur de ses finances, recevait 250 livres tournois, *par manière de pension pour l'aider à vivre & à soy entretenir, en son hôtel, durant sa vieillesse* (1).

Enfin, quand la mort venait frapper, soit les pères & mères de ses serviteurs, soit eux-mêmes, elle se chargeait de les faire enterrer, ou bien de donner les habits de deuil aux survivants. Le chapitre de ses dépenses relatif aux aumônes contient plusieurs articles à ce sujet (2).

Elle prenait soin aussi de leur procurer des établissements avantageux; à différentes époques, je la trouve très-occupée du mariage de quelques-uns de ses officiers. Je puis signaler, à cet égard deux lettres qui, n'ont de date que celle du mois & du jour où elles ont été écrites, mais qui doivent se rapporter aux dernières années de la vie de la reine, de 1510 à 1514. Dans

(1) Voir mes Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes*, § 11, n° 2, *Officiers de la maison de la reine*.

(2) *Idem*.

la première, il s'agit d'un double mariage : celui du fils de M. de Menou, maître d'hôtel de la reine, avec la fille de M. de Saint-Bonnet d'abord, & celui de Louis du Fau avec la fille du même M. de Menou, attachée comme son père à la maison de la reine. Anne de Bretagne pense que ces deux alliances sont *bien raisonnables*, qu'on ne saurait mieux faire; aussi, a-t-elle bien voulu lui écrire (à Saint-Bonnet) pour que lui & sa femme donnent leur consentement (1). Avec une lettre rédigée de la sorte, il était, je crois, difficile de refuser. La seconde lettre est adressée à M. de Montmorency, chambellan du roi Louis XII, père du connétable de ce nom, sous François I^{er} & Henri II. Il s'agit d'un maître d'hôtel nommé Brunet, qui recherchait une nièce du chambellan; c'était un riche parti qui offrait de donner à la jeune fille 20,000 livres qu'il possédait en argent ou en meubles, ainsi que 300 livres de rente sur les 1,600 qu'il avait acquises; de plus, il avait, de son office, 1,200 livres par année. Brunet avait

(1) Voir mes Appendices, n° 1, § 1, n° 1, *Lettres d'Anne de Bretagne*, &c, lettre n° 32, à Monsieur de Saint-Bonnet.

supplé la reine d'écrire en sa faveur, ce qu'elle faisait, en ajoutant que c'était là un parti avantageux, & que la jeune fille serait bien certainement héritière de son mari. Avant de signer cette lettre, la reine ajoutait de sa main : *Je doute que la mère veuille de ce mariage, je ne laisserai pas que de le faire parachever* (1).

Elle avait aussi pour les pages & les enfants d'honneur attachés à sa maison des soins particuliers ; leur costume, assez somptueux, était toujours le même. Les uns & les autres, comme je le dirai plus loin (2), portaient une livrée à ses couleurs ; elle leur donnait des étrennes au premier jour de l'an, un cadeau le jour des Saints-Innocents & aussi le jour de Pâques, à la condition toutefois qu'ils avaient été se confesser (3). Au mois de juillet 1498, un tournoi eut lieu entre les jeunes gentilshommes de la cour ; elle voulut que ses *enfants d'honneur* y prissent

(1) Voir mes Appendices, n° 1, § I, n° 1, *Lettres d'Anne de Bretagne, &c.*, lettre n° 36, à Monsieur de Montmorency.

(2) Voir au livre V, chap. III, *Devises & livrées de la reine.*

(3) Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes, &c.* § V *Aumônes & dons*

part, & fit donner à *Guillaume de Saint-Forjeul*, un d'entre eux, 35 livres tournois pour l'aider à combattre dans cette occasion (1).

Elle exigeait de ces enfants la même obéissance, la même régularité de conduite que des autres personnes qui la servaient; la moindre faute était punie sévèrement. Le père de Brantôme, *François de Bourdeille*, avait été huit ans premier page d'Anne de Bretagne; il était toujours monté sur la mule de devant qui portait la litière de la reine, *M. d'Estrées*, qui fut depuis grand-maître de l'artillerie de France, conduisait celle de derrière; quand l'une de ces mules allait trop vite, elle forçait l'autre à suivre son allure; il en résultait que la litière recevait de grandes secousses qui incommodaient la reine: alors elle s'écriait: « Bourdeille, vous serez
« fouettés, je vous assure, vous & votre com-
« pagnon. » Ils avaient beau rejeter l'un sur l'autre cette inégalité d'allure, la reine n'acceptait pas d'excuses & les faisait fustiger bel & bien (2).

(1) Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes, &c.*, § 11, chap. II, *Dons & récompenses*.

(2) Brantôme, *Opuscules divers* t. V des *OEuvres complètes*, p. 181.

Les médecins de la reine reçurent d'elle aussi de fréquentes gratifications & des cadeaux qui attestent de sa part une obligeance toute particulière. Ils étaient assez nombreux, trop nombreux peut-être, pour elle aussi bien que pour tous ceux qu'elle aimait ; on a vu précédemment qu'elle leur reprochait d'avoir laissé mourir son cher dauphin Charles-Orland, on verra plus tard que l'opinion populaire attribuait à leur ignorance la fin prématurée qu'elle a eue. On les appelait *Bernard Chauffade*, *Olivier Laurent*, *Gabriel Miro* & *Maître Alberi*. Les uns & les autres figurent sur les comptes de dépenses pour d'assez fortes sommes données en récompense de leurs services. En 1493, *Miro* fut gratifié par elle d'une gibecière de drap d'or, garnie de velours noir (1) ; en 1495, les enfants de *Maître Olivier Laurent* recevaient 100 livres

(1) Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes*, &c., § 11, chap. 11, *Officiers-serviteurs*. Symphorien Champier, dans un de ses ouvrages de médecine (*Hortus gallicus*), cite Gabriel Miro parmi les médecins de ce temps qui avaient fait fortune. (Voyez P. Allut, *Etude biographique & bibliographique sur Symphorien Champier*, &c Lyon 1859, in-8°, p. 247.)

tournois pour une partie de leur pension dans une école établie par la reine, où elle faisait élever les enfants des personnes de sa maison. Ce dernier fait est d'une grande importance, il atteste que la reine-duchesse, devançant nos institutions philanthropiques modernes, prenait autant de souci de l'éducation morale de ceux qui l'entouraient que de leur bien-être physique.

Les aumônes d'Anne de Bretagne étaient considérables; elle ne paraissait nulle part, dans la rue, dans les chemins, dans la campagne, dans une église, une abbaye, un hospice, sans laisser partout quelques dons, traces bienfaisantes de son passage. Aux fêtes solennelles instituées par l'Eglise, elle se montrait encore plus généreuse que d'habitude : le Jeudi-Saint de l'année 1495, elle lava les pieds de treize pauvres filles à marier & leur donna à chacune deux écus d'or soleil, c'est-à-dire plusieurs centaines de francs de notre monnaie; le Vendredi-Saint, pareille somme fut distribuée à cinq pauvres femmes grosses.

Les habitants de la Bretagne avaient toujours une part très-large à ses générosités; *Isabeau Coqueline*, pauvre femme de ce pays, après

avoir été placée par ses soins à l'Hôtel-Dieu de Tours, était honorablement mise en terre par son ordre & à ses frais.

Philippe Cap, dit *Croix Noire*, ancien poursuivant d'armes du pays de Bretagne, recevait 10 livres pour s'en retourner dans sa maison

Marguerite Bonnevie, pauvre damoiselle bretonne, touchait 70 sous tournois, qui devaient l'aider à faire un pèlerinage en Allemagne (1)

Entre les aumônes de chaque jour il s'en trouve un assez grand nombre de destinées à l'achèvement ou à la réparation d'églises, de chapelles ou de maisons religieuses; plusieurs s'appliquaient aux couvents établis par les *Minimes*, dont saint François-de-Paule fut, comme on sait, le fondateur. Anne de Bretagne avait pour le *bon homme*, ainsi nommait-on l'ermite François-de-Paule, une vénération très-grande; elle voulut qu'il baptisât son fils premier né, le pauvre dauphin *Charles-Orland*; lui seul avait le droit de visiter l'enfant royal, en l'absence de ses parents; enfin, quand le bon ermite mourut, au couvent du

(1) Voir mes Appendices, n° 2 *Extraits des Comptes*, § V, *Aumônes & dons*

Pleffis-lès-Tours, elle envoya Jean Bourdichon, son peintre en titre d'office, pour qu'il fit le portrait du saint homme.

En 1496, Anne de Bretagne voulut compléter l'établissement assez précaire que les religieux Minimes avaient fait aux portes de Paris, dans une vieille tour appelée le *Manoir de Nigeon*. Jean de Morhier, chambellan de Charles VIII, possesseur de ce manoir, l'avait donné à ces religieux qui, au nombre de six, furent envoyés à Paris par leur chef François-de-Paule. Jean Quentin, pénitencier de l'église de Paris, les avait d'abord reçus dans sa maison & nourris pendant seize mois. La reine acheta de Jean de Cérisy, ancien contrôleur de sa maison, au prix de 674 livres, un parc clos de murs, d'environ six arpents, & plusieurs autres pièces environnantes qui dépendaient jadis de la terre de Nigeon; elle y fit bâtir un monastère sous l'invocation de *Notre-Dame de toutes Grâces*, & posa la première pierre d'une église qui ne fut achevée que sous le règne de François I^{er} (1).

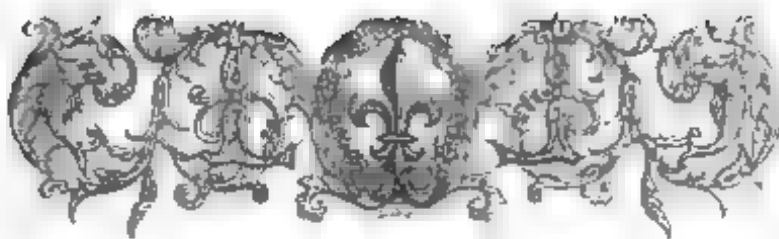
(1) Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes*, § V, c. III, *Objets divers*. — Voir aussi Millin, *Antiquités Nationa-*

Je pourrais multiplier ces détails, mais ceux que je viens de donner suffisent pour démontrer que la reine-duchesse était inépuisable dans ses charités, & que cette vertu toujours grande, quel que soit le rang de ceux qui la pratiquent, a été chez elle si développée, qu'elle méritait à tous égards d'être signalée.

les, &c. Paris 1791, in-4°, t. II, n° 12, Histoire du couvent des Bons-Hommes.







VIE

D'ANNE DE BRETAGNE

LIVRE CINQUIEME.

Vie privée d'Anne de Bretagne; ses maladies, sa mort, ses funérailles. — Son tombeau, ses statues, ses portraits, ses médailles & ses monnaies.

CHAPITRE PREMIER.

Ameublement d'Anne de Bretagne. Ses tapisseries — Son goût pour les jardins, les fleurs, les parfums, le beau linge, les bijoux, les diamants. — Ses costumes ordinaires & d'apparat. — Ses devises. — Sa livrée. — Son écurie.



A tâche n'est pas encore terminée. Jusqu'ici j'ai présenté Anne de Bretagne dans ses attributions de duchesse & de reine, mêlée aux événements politiques qui ont signalé son double règne, y

prenant toujours une part des plus actives ; je l'ai montrée dans ses rapports, soit avec Charles VIII & Louis XII, soit avec les personnages les plus importants de cette époque ; j'ai parlé de son goût très-vif pour les arts & pour les lettres, & de la protection dont elle honorait tous ceux qui les cultivaient ; je l'ai placée au milieu des dames, des filles d'honneur, des officiers & des serviteurs qui l'entouraient, exerçant sur eux son empire absolu, veillant à leur bien-être, à leur fortune, je vais compléter ce tableau en donnant quelques détails sur la vie privée de cette princesse, sur ses habitudes & ses goûts ; je vais tracer son portrait physique & moral, parler de ses maladies, décrire les cérémonies de ses funérailles ; enfin, donner quelques renseignements sur les statues, les médailles & les peintures qui la représentent.

J'ai parlé précédemment (1) d'un beau manuscrit, orné de miniatures, contenant des épîtres en vers adressées par Anne de Bretagne à Louis XII, pendant qu'il était en Italie ; j'ai dit que sur trois de ces miniatures on voyait la reine

(1) Voir plus haut, livre III, chap. II. *Goût d'Anne de Bretagne pour les livres.*

en compagnie de ses filles d'honneur. Ces miniatures sont d'autant plus curieuses, qu'elles nous font connaître trois pièces différentes des appartements de la reine, & la manière dont elles étaient meublées. Montfaucon, qui les avait vues, en donne la description suivante :

« La reine Anne est représentée dans sa cham-
« bre à coucher ; elle est assise sur une chaise,
« en habit noir qui traîne à terre, un petit
« chien blanc est couché sur les bords trainants
« de sa jupe. De sa coiffure sort une pièce
« d'étoffe carrée qui lui couvre le front jus-
« qu'aux yeux ; elle écrit une lettre au roi son
« mari, sur une table fort simple, couverte d'un
« tapis vert ; l'écrutoire & le canif sont ornés
« d'or ; un livre qui est sur cette même table,
« couvert de velours rouge, à tranches dorées
« & à fermoir d'or, est apparemment ce même
« livre dont nous faisons ici la description ; de
« l'autre main, la reine tient un mouchoir pour
« essuyer ses larmes. A côté de cette table, les
« dames de sa cour sont assises à platte-terre ;
« ici, comme dans les peintures suivantes, elles
« sont toutes vêtues & coiffées de même. A
« côté de la reine est son lit, dont les couver-
« tures brillent d'or ; les rideaux sont partie

« rouge & partie de drap d'or ; sur le rideau
« du côté du chevet, sont attachées les images
« de deux saints. Auprès du lit on voit un per-
« roquet verd dans une cage. » Dans cette
description, Montfaucon a négligé de dire qu'au
fond de cette chambre, tendue de tapisseries à
larges dessins, on voit un bahut de forme car-
rée, dont les panneaux sont ornés de sculptures.
Quant au livre placé sur la table, Montfaucon
se trompe en le désignant comme étant celui
dont il parlait ; c'est plutôt le livre d'Heures si
célèbre auquel j'ai consacré une notice détail-
lée (1).

Dans la seconde miniature, « la reine est
« assise sous un dais, dit encore Montfaucon,
« portant sur sa jupe une espèce de surtout de
« velours rouge doublé de drap d'or, qui a des
« manches fort larges & traîne à terre. Elle
« donne sa lettre à porter à un courrier qui a
« un genou en terre & tient son bonnet rouge
« à la main ; il porte sur l'épaule droite un petit
« écu de France. Le dessus de la lettre est ainsi
« écrit : *A monseigneur le Roi* ; le doigt de la
« reine cache une partie de l'écriture. Un autre,

(1) Voir au livre précédent, chap. 111.

« qui est apparemment quelque officier de la
« reine, tient son bonnet rouge à la main, porte
« un collier d'or & a sur la tête une calotte
« qui paroît tissue d'or. Les dames sont assises
« à terre, comme ci-devant. Il y a apparence
« que parmi ces dames il y a des princesses du
« sang qui ne sont pas plus privilégiées que les
« autres. »

La troisième miniature, que Montfaucon n'a pas décrite, mais dont il a donné la gravure, représente le même sujet que la première, c'est-à-dire Anne de Bretagne écrivant au roi Louis XII. Seulement la reine est dans une salle plus vaste que celle de la première miniature : la tenture de cette salle est parsemée de cordelières, le jour y pénètre par une fenêtre longue & haute, garnie de petits vitraux où l'on voit les armes de Louis XII & celles d'Anne de Bretagne entourées d'une bordure de fleurs de lis & d'A couronnés. La reine, habillée d'une robe brochée d'or, est assise sur une estrade surmontée d'un dais, ayant devant elle une petite table ; elle plie une lettre qu'elle vient d'écrire & qu'attend un courrier que l'on aperçoit à cheval devant la porte ouverte ; l'huissier de salle entre pour chercher la lettre en ôtant son bon-

net ; les dames d'honneur, assises par terre, au fond de la salle, paraissent occupées à des ouvrages de tapisserie (1).

Les appartements d'Anne de Bretagne se composaient encore de plusieurs autres pièces. J'ai parlé précédemment d'un *cabinet* & d'une *galerie* remplis de diamants, de perles, de rubis, d'émeraudes, que la reine aimait à offrir aux personnes de distinction qui la visitaient (2). Il est probable que dans cette galerie, elle aimait à placer les tableaux & les portraits historiques qu'elle avait rassemblés ; enfin, les murailles de chaque pièce étaient couvertes de ces grandes tapisseries à histoires dont la reine possédait une collection si nombreuse. Ces tapisseries, qui avaient pour but de garantir chaque pièce des rigueurs de la saison, les peuplaient de personnages de tous les temps, de tous les pays & de tous les rangs.

La multiplicité des meubles & des sièges de diverse façon n'était pas encore d'usage à cette époque ; deux larges chaises tendues de

(1) Montfaucon, *Monuments de la monarchie française*, &c., t. IV, pp 109-111.

(2) Voir plus haut, livre III, chap. I, p. 25

velours composaient ce que l'on appelle aujourd'hui le *meuble* de chambre ; la première était pour la reine, la seconde pour son mari quand il lui rendait visite. Ceux qui la venaient voir se tenaient ordinairement debout ; ou bien, quelque personnage important devait-il s'entretenir longuement avec elle, le page de service apportait un banc pour les hommes ; si c'était une femme, elle s'affeyait sur un large coussin, quand elle était princesse ; simple damoiselle ou bourgeoise, elle s'agenouillait devant la reine. Ordinairement, son lit était tendu de velours rouge & de drap d'or ; au moment de ses couches on en dressait un second, appelé *lit de gésine* (aujourd'hui, *lit de misère*), composé d'étoffes moins recherchées. Celui qui fut établi au mois d'octobre 1492, à l'occasion de la naissance du dauphin Charles-Orland, était de damas mi-parti jaune & rouge, couleurs adoptées par la reine & que portait sa livrée, semé par-dessus de cordelières de velours noir avec sa devise (1). Dans ces circonstances solennelles, au mobilier de la chambre on ajoutait un vaste

(1) Voir mes Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes*, § III, n° 1, *Mobilier*.

dressoir sur lequel on plaçait tous les objets nécessaires. Lors de cette première couche, en 1492, Arnoul de Viviers, orfèvre de la duchesse de Bourbon, fut appelé à Tours pour fabriquer *certaine vaisselle & autre chose d'or* (1). On avait poussé la recherche jusqu'à faire garnir de *sept diamants, sept rubis & dix grosses perles* le bénitier qui devait être dans cette chambre, à la tête du lit, mais ce bénitier ne fut pas terminé ; la reine trouva sans doute ce luxe de pierreries inutile & hors de saison (2).

Ce n'est pas que les objets consacrés au culte qui garnissaient son oratoire particulier, ne fussent d'une grande valeur & très-habilement travaillés ; on y voyait trois petits tableaux d'or émaillés au dedans comme au dehors, qui représentaient Notre-Dame & l'Enfant Jésus. Le bénitier, en argent massif, était doré avec le plus grand soin ; sur le couvercle de la boîte en argent, qui renfermait le *pain à chanter*, c'est-à-dire les hosties, on fit graver & émailler une *Notre-Dame de Pitié*, avec les instruments de

(1) Voir mes Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes*, § III, n° 4, *Vaisselles d'or & d'argent*.

(2) *Idem*, n° 3, *Orfèvrerie, diamants, &c.*

la Passion ; ce couvercle devait servir de patène à l'officiant. Un petit plat d'argent doré, à losanges, était destiné au pain bénit qu'on présentait à la reine (1). Dans cet oratoire on voyait encore plusieurs reliquaires magnifiques, en or, en argent, tous sculptés avec un art infini ; Anne de Bretagne en possédait un assez grand nombre (2).

Pour revenir à la chambre de la reine & aux habitudes de sa vie privée, je dirai qu'elle faisait un usage fréquent des bains ; une salle particulière n'était pas comme aujourd'hui affectée à cet usage, on y employait de grandes cuves à couvercles, en forme de baquets. Ces baignoires étaient chauffées par deux trépieds en fer surmontés de poêlons du même métal remplis de feu, qu'on plaçait en dessous. Deux petits tonneaux s'ouvrant par le bout, garnis de serrures fermant à clef, servaient à mettre l'eau dans ces bains (3).

Entre les objets mobiliers appartenant au service de la reine, il s'en trouve quelques-uns

(1) Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes*, § IV, n° 1, *Chapelles*, &c.

(2) *Idem*, *idem*.

(3) *Idem*, *Extraits des Comptes*, § III, n° 2, *Mobilier*

dont la destination était de suppléer en voyage au bien-être qui l'entourait ordinairement. C'est un bois de lit garni de sangles & de ferrures, qui devait ressembler au lit de sangle usité parmi nous ; c'est un grand sac en cuir de mouton, ferré, dans lequel on mettait les couteaux, les salières & autres ustensiles du même genre ; un second sac devait contenir le pain ; un troisième, quatre flacons pour l'eau & le vin (1). On ne trouvait pas alors, dans chaque ville, dans chaque campagne, des hôtelleries, des auberges ; à cet égard il fallait se précautionner. La reine-duchesse était sûre de recevoir partout l'hospitalité ; mais elle ne voulait pas devenir pour ses hôtes la cause d'un dérangement trop onéreux, elle avait d'ailleurs ses habitudes. On fait toutes les précautions qui étaient prises à cette époque, au sujet des aliments qui devaient servir à la nourriture des princes du sang royal : leurs boissons étaient dans des flacons rangés dans un petit meuble d'or ou d'argent, hermétiquement fermé, qu'on appelait *cadenas*.

A propos du pain & des vins destinés à la

(1) Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes*, § IV, n° 2, *Mobilier*.

reine, qu'on mettait dans des sacs de cuir préparés pour cet usage, il est à croire que ce pain & ces vins avaient une certaine renommée. Jean Coulier, secrétaire de Marguerite d'Autriche, envoyé en France avec l'évêque de Gurce, ambassadeur de cette princesse, lui écrit, au mois d'octobre 1510, qu'à leur passage en bateau devant Blois, la reine envoya visiter Monseigneur, lui fit offrir de la marée de toutes sortes, entre autres des huîtres, &, de plus, du *vieux vin de Beaune* & de son *pain de bouche*, lui témoignant les regrets de ce qu'il ne passait pas dans la ville, où elle était retenue par son état de grossesse, pour lui faire bonne chère(1).

J'ai parlé précédemment du goût d'Anne de Bretagne pour les jardins & les fleurs. J'ai signalé une des miniatures de son livre d'Heures, qui représente probablement cette reine assise

(1) Voici le passage de la dépêche : « Et puis passâmes devant la ville de Bloys, & incontinent la royne envoya visiter monseigneur de Gurce, & lui fit présenter quatre grans lux, deux fourrières, des oïstres, & un panier de marrée, avec trois barils de vin viel de *Beaune* & d'*Orléans*, & trois flacons de vin nouveau & de son pain de bouche, &c. » (*Lettres de Louis XII*, &c Bruxelles, 1712, in-12, 4 vol., t II p. 40.)

au milieu du parterre de Blois, s'amusant à tresser une couronne; enfin, j'ai rapporté cette tradition d'après laquelle les plantes, les fruits & les fleurs qui ornent les marges de ce même livre d'Heures, étaient cultivés dans les jardins de la reine (1). D'autres détails empruntés à la vie privée de cette princesse prouvent combien était vif ce goût, très-naturel du reste chez une femme jeune & jolie. Les coffres de la reine dans lesquels on conservait son linge, ses rubans, ses coiffures, enfin ces menus objets de toilette que les femmes de tous les temps ont possédés, étaient remplis de sachets, dans lesquels on mettait, soit des roses de Provins, soit de la poudre de *violette musquée*, soit d'autres senteurs. La poudre de violette était employée le plus ordinairement : cinq livres de cette poudre avaient été fournies d'une seule fois pour remplir vingt-quatre sachets (2). Les apothicaires joignaient alors à leur industrie celle de la manipulation des odeurs & des parfums. Le 12 août de cette année 1492, Jean Georget,

(1) Voyez plus haut, liv. III, chap. III, p. 52.

(2) Voir mes Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes de Dépenses*, § III, n° 2, E. *Fleurs & Parfums*.

marchand d'étoffes de la reine, livrait à Michel Carré, son *apothicaire*, une aune de taffetas rouge pour faire des *sachets de senteur à la dite dame* (1).

A cette année 1492, qui suivit le mariage de Charles VIII avec Anne de Bretagne, se rapportent les principaux détails, parvenus jusqu'à nous, sur la toilette de la reine, sur son linge & sur ses vêtements. Cette année-là, un trousseau considérable fut exécuté pour son usage ; rien ne fut épargné dans la confection des objets qui le composaient.

La majeure partie du compte des dépenses, où sont consignés les détails de ce trousseau, a été naguère sauvée de la destruction. Sans cet heureux hasard, on n'aurait jamais su à quel point furent portées, dans cette occasion, l'élégance & la recherche (2).

(1) Voir mes Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes de Dépenses*, § III, n° 2, E. *Fleurs & Parfums*.

(2) Il y a quelques années, la Commission des Archives établie au Ministère de l'intérieur ayant été informée que dans les parchemins employés à la confection des gargouilles de l'artillerie, il s'en trouvait de fort anciens, adressa des réclamations au Ministre de la guerre. D'après ces réclamations, deux inf

Les articles relatifs au linge sont très-remarquables. La toile de Hollande fut employée pour faire les mouchoirs, les capes & tourets de de front, les chemises & les brassières de la reine ; les mouchoirs sont au nombre de six douzaines & demie ; les capes, composées de couvre-chef & de tourets, de sept douzaines ; les brassières, d'une douzaine & demie ; les chemises, d'une douzaine (1). Il ne faut pas oublier que je n'ai

pesteurs des Archives, anciens élèves de l'école des Chartes, MM. Francis Wey & Eugène de Stadler, furent autorisés à étudier ces parchemins. Au nombre des trouvailles heureuses qu'ils y ont faites, il faut mettre les fragments du compte des dépenses de la reine pour l'année 1492. Un savant, curieux investigateur de nos antiquités nationales, M. le comte de Laborde, aujourd'hui garde général des Archives de l'Empire, a signalé le premier toute l'importance des parchemins arrachés aux magasins de la guerre & à une destruction imminente. Voir, à ce sujet, *Revue de Paris*, n° du 1^{er} février 1854,, & la *Renaissance des Arts à la Cour de France*, &c. Additions au t. 1^{er}, p. 728. Dans l'article de la *Revue de Paris*, M. de Laborde a cité un bon nombre des articles les plus curieux du fragment de 1492.

(1) Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes*, § III, n° 2, A. *Linge & Lingère*.

eu sous les yeux qu'un fragment de compte, & qu'une quantité plus grande de chacun de ces objets avait été livrée. Je dois ajouter aussi que l'emploi du linge, à cette époque, était un luxe tout nouveau, & que cet emploi n'était pas encore généralement répandu, même dans les classes élevées.

Les habillements d'apparat complets de la reine, comprenant une jupe, un corsage & une cape bretonne qui lui couvrait toujours les épaules & la tête, sont au nombre de sept; elle en avait deux de velours violet, deux de satin cramoisi, deux de damas tanné ou de damas noir à grandes figures, deux de satin cramoisi ou tanné doré, & un de drap d'or raz vert. La jupe de ces habillements était doublée soit de bougran rouge de Flandre, soit de satin rouge ou blanc. Le corsage était doublé de toile de Hollande, ainsi que la cape. Quant aux manches, on les faisait souvent pareilles à la robe; quelquefois on les faisait d'une étoffe différente: en velours aux robes de soie, en soie ou en satin aux robes de velours; la pièce d'estomac était aussi variée, tantôt en velours, tantôt en satin. La jeune reine ne trouvait pas toujours à son gré les habillements qu'on lui

présentait. Au mois de mai 1492, elle fit changer deux paires de manches qui, par son ordre, furent mises en damas blanc (1). Ce n'est pas tout : les fourrures occupaient alors, dans le costume une place très-importante, & particulièrement dans le celui que la reine avait adopté. Non-seulement le corsage était garni de fourrures, mais encore elles couvraient à moitié la jupe. Les peaux d'agneau blanc ou noir de Lombardie, les frisons blancs ou noirs de Nice, les martres-zibelines, les menu-vairs, mais principalement les hermines étaient employés à toutes ces fourrures; soixante-dix peaux d'hermine étaient semées sur une des robes; sept cents garnissaient un habillement complet de velours cramoisi; huit cent vingt en garnissaient un autre, en y comprenant bien entendu le manteau. La robe de chambre d'Anne de Bretagne, faite de damas tanné, était entièrement fourrée de peaux d'agneau blanc foyeux (2).

Quant aux chaussures, elles se composaient

(1) Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes*, § 111, n° 2, B. *Etoffes pour robes*, &c.

(2) *Idem*, C. *Fourrures*

de longues chausses (aujourd'hui des bas) de fine écarlate ; de fouliers de cuir à semelles de liège doublées de blanchets, ou de brodequins de maroquin, fourrés avec de l'agneau blanc foyeux, ce qui indique qu'ils étaient destinés aux voyages (1).

On trouve encore, dans les documents relatifs à la toilette de la reine, l'indication de certains objets dont il est difficile de préciser l'emploi. Je ne parle ni des épingles, qu'on achetait par milliers, ni du ruban de taffetas, qu'elle employait en ceinture quand elle ne portait pas sa cordelière, mais je parle d'*orillettes* en satin cramoisi, ou bien d'une douzaine de *rifferz* rubannés, de fil d'Epinay, dont la forme m'est inconnue.

Les habillements que j'ai décrits plus haut n'étaient pas les seuls que possédât Anne de Bretagne ; comme je l'ai dit déjà, le compte d'où j'extraits ces détails est incomplet ; je trouve aussi dans les articles relatifs au tailleur & à la lingère, l'indication d'habillements très-somptueux. Après le siège de Rennes, même avant

(1) Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes*, § III, n° 2, D. Tailleur & Cordonnier.

d'arriver en France, Anne de Bretagne avait fait à *Jean de Poncher*, marchand du roi, l'achat de plusieurs draps de soie pour une somme assez forte. Dans ce compte de l'année 1493, elle prit du même fournisseur treize aunes de drap d'argent pour l'habillement du dauphin Charles-Orland, né depuis quelques mois, & que sa mère avait voué au blanc (1).

J'ai eu l'occasion de parler déjà des diamants de la reine, & de dire qu'elle en avait un grand nombre qui faisaient l'ornement du cabinet qu'elle avait formé; les plus beaux de ces diamants devaient lui servir dans ses toilettes d'apparat. Je signalerai, entre autres, la belle pointe, qu'elle avait engagée au commencement des guerres d'Italie, en 1494, pour subvenir à des besoins d'argent, & qu'elle retira des mains des banquiers de Lyon, deux ans plus tard. Ce bijou précieux fut confié à *Jean Carjon*, lapidaire de cette ville, pour le nettoyer, le remonter, réparation qui fut payée 52 livres tournois (2). Je signalerai de même un rubis fixé à un an-

(1) Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes*, § III, n° 2, B. *Etoffes pour robes*, &c.

(2) *Idem*, § III, n° 2, *Orfèvrerie, Bijoux*, &c. 1495-96

neau d'or, en façon de cordelière, & plusieurs autres anneaux du même genre, d'un très-grand prix.

Anne de Bretagne portait, soit à son col, soit sur sa poitrine, des diamants taillés en cœur ou en étoiles, aussi précieux par le prix que par le travail & la monture ; elle avait surtout une étoile de diamants dont le centre était formé par un petit miroir, au milieu duquel brillait un diamant taillé à facettes, qui devait produire un merveilleux effet (1). Ses capes de cérémonie étaient garnies de plaques d'or & de rubis, aussi bien que sa cordelière, qu'elle avait presque toujours, qui faisait partie de ses devises & qui était l'insigne d'un ordre de chevalerie fondé par elle. Quelques auteurs ont prétendu que la *Cordelière* n'avait été portée par Anne de Bretagne que depuis la mort de Charles VIII, pendant son veuvage, & comme une allusion de mauvais goût à la position où elle se trouvait, voulant dire : *J'ai le corps délié*. Rien de plus inexact : François I^{er}, duc de Bretagne, avait placé une cordelière des deux côtés de ses

(1) Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes*, § 111 n° 3, *Orfèvrerie, Diamants & Bijoux*.

armes, comme une marque de sa dévotion à l'égard de son patron saint François-d'Assise ; François II conserva les mêmes supports à ses armes ; c'est en souvenir de son aïeul & de son père, qu'Anne de Bretagne a pris la cordelière pour ceinture & pour insigne ; ses meubles, ses tapisseries, ses livres, étaient couverts de cet ornement. Ménétrier dit que, depuis lors, quelques princesses françaises, restées veuves, l'ont adopté (1).

Le même écrivain ajoute : « Un cabinet du
« château de Blois est plein des devises de la
« reine Anne, des chiffres & des armoiries de
« la reine Claude, sa fille, où l'on voit ces cor-
« delières diversement entrelacées, mais tou-
« jours à nœuds ferrez comme les cordons que
« l'on dit de Saint-François. » Et plus loin :
« Les armoiries de la reine Anne sont avec cette
« cordelière en divers endroits ; & dans le tré-
« sor de Saint-Denis, il y a une agrafe de man-
« teau où est sa devise de l'hermine avec cette
« cordelière ; les armoiries de la reine sont aussi
« avec cette cordelière à sainte Catherine du Val
« des Ecoliers ; & du depuis la plupart des ar-

(1) *Origine des Ornaments des Armoiries*. Lyon, 1680, 17-12, p. 161.

« moiries de nos reines ont le meline ornement (1). »

Quant à sa devise, on fait que les ducs de Bretagne avaient pris pour corps de la leur une hermine, à cause de sa blancheur, & y avaient ajouté ces belles paroles : *Potius mori quam fœdari* (plutôt mourir que se souiller). Anne de Bretagne conserva donc une hermine avec un petit collier d'or au col & ces mots en banderolle : *A ma vie*. Cette devise se trouvait sur un des ciels-de-lit de la reine. On la retrouve dans les ornements de la chapelle ardente faite à Nantes, au milieu de l'église des Carmes, lors de la translation du cœur de cette princesse (2). On lui attribue encore d'autres devises; je ne crois pas qu'elle les ait portées. On en voit plusieurs dans les manuscrits de la relation de ses funérailles, mais elles ont été faites, je le suppose, pour cette circonstance. Il en est une cependant qu'elle aurait prise dans la seconde partie de sa vie de reine de France, depuis son mariage avec Louis XII, & qui ne

(1) *Origine des Ornements des Armoiries*. Lyon, 1680, in-12, p. 262, 165.

(2) Voyez plus loin, chap. III, p. 222.

se trouve qu'au dernier feuillet de son célèbre livre d'Heures, elle se compose des deux mots espagnols : *Non mudera* (Elle ne changera pas), dont les lettres en or sont inégalement placées dans les ondulations d'une couronne bleue (1).

Quant à la livrée de la reine, elle était aux couleurs qu'elle avait adoptées, c'est-à-dire jaune, rouge & noire, avant la mort de Charles VIII, rouge & noire depuis cette époque. Non-seulement les valets de pied de la reine, les valets d'écurie & les servants de cuisine portaient cette livrée, mais encore les dix pages attachés à sa personne. La livrée pour eux était élégante & de fort belle étoffe ; la robe à larges manches, coupée à mi-jambes, était de drap rouge en dessous, jaune par-dessus, bordée de velours pareil, taillée en grève ; le pourpoint était de velours noir ; les chausses, mi-parties de noir, de rouge & de jaune, s'attachaient au pourpoint par des aiguillettes de *chevrotin* ; une aune de rubans de soie servait de ceinture ; des souliers de cuir très-forts, des chapeaux noirs ou des toques de même couleur, garnis de plumes

(1) Voir chap. III, *Description du livre d'Heures*, p. 50.

ou de rubans, des *chemises de toile de lin bourgeoises* complétaient ce costume, qui était à peu près le même pour trois *enfants d'honneur*, choisis parmi les pages devenus grands. Ceux-ci portaient, au lieu de la petite robe jaune & rouge, une longue & large robe à grandes manches, en gris de Rouen jaune-clair, fourrée d'agneau blanc; les uns & les autres avaient encore pour voyager un grand manteau de drap rouge. A la mort de Charles VIII, ce costume de couleurs diverses fut changé : Enfants d'honneur, pages, valets de pied & de litière, tous furent vêtus de deuil, qu'ils portèrent complètement de velours noir; on donna de plus aux enfants d'honneur & aux pages une robe de drap noir *volante* pour la chambre (1).

L'écurie de la reine était, comme toutes les autres parties de la maison, considérable & d'une grande magnificence. En 1498, on y comptait cinquante chevaux de toute espèce, sans y comprendre les mules, en nombre à peu près égal. Ces chevaux étaient divisés ainsi : seize haquenées ou juments pour monture, seize

(1) Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes*, § 11, n° 4. *Ecurie*, &c.

chevaux de chariots branlants, six chevaux de litière, six courtauds pour les pages, six chevaux ou haquenées pour d'autres gens de service. Le harnachement de ces chevaux & les caparaçons, étaient couverts de velours noir, avec fils de soie rouge entremêlés de fils d'or de Florence & les houppes de même. Les litières & les chariots *branlants*, c'est-à-dire suspendus, qui servaient à transporter la reine, ainsi que les dames & les filles d'honneur de la suite, étaient aussi établis avec les plus grands soins, rendus à l'intérieur en velours ou en étoffes d'or & de soie ; des coussins moelleux en garnissaient les sièges.

Des dépenses considérables ont été faites pour l'écurie de la reine, en 1498, & ce fut sans doute à cette époque que l'on frappa un jeton en or, dont je donnerai plus loin la description (1)

(1) Voyez chap. IV. *Médailles & Monnaies*, p. 259



CHAPITRE DEUXIEME.

Portrait physique & moral d'Anne de Bretagne. — Son goût pour les chiens, les oiseaux & la musique. — Récompenses qu'elle donne aux bateleurs, aux ménétriers & aux Galants-sans-Soucy.

UN certain nombre de portraits en buste ou en pied, peints par des artistes de l'époque, & plusieurs médailles exécutées avec une grande finesse, nous permettent de juger de la beauté d'Anne de Bretagne. Elle était d'une taille moyenne, mais sa tournure élégante lui donnait beaucoup de noblesse & de distinction. Sa démarche était vive, fière, presque impérieuse ; peut-être voulait-elle ainsi cacher le défaut qu'elle avait dans une jambe, qui la faisait boiter légèrement (1). La blancheur de son teint était admirable & animée

(1) « Sa taille estoit belle & médiocre, il est vray qu'elle avoit un pied plus court que l'autre le moins du monde, car on s'en appercevoit peu. » (Bran-tôme, *Dames illustres*, t. V, p. 2 des *OEuvres*, in-8°.)

des plus brillantes couleurs. Un front élevé, donnait à son regard beaucoup de majesté; l'éclat de ses yeux, grands & vifs, était tempéré par la sévérité de ses manières. Elle avait le tour du visage un peu fort, le nez court, mais bien pris, la bouche un peu grande, mais fraîche & rosée. Dans la miniature placée en tête de son livre d'Heures, où cette reine est représentée à genoux devant son prie-dieu, la face tournée vers le spectateur, les traits sont plus accentués que je ne les décris; mais dans un portrait en buste, peint à l'huile, reproduit ici pour la première fois (1), tout le visage est d'une finesse & d'une pureté de contour qui indique la grâce jointe à la beauté. Dans ce portrait, Anne de Bretagne est représentée beaucoup plus jeune que dans la miniature célèbre de son livre d'Heures; miniature, disons-

(1) Nous devons la communication de ce portrait à M. le général comte de Lagrange, sénateur, qui a bien voulu autoriser M. Curmer à en faire une photographie. Ce portrait a d'autant plus de valeur, que la famille de Lagrange compte parmi ses aïeux Jean de Bretagne, comte de Vertus, seigneur d'Avaugour, frère naturel légitimé d'Anne de Bretagne, dont j'ai parlé plusieurs fois.

le bien, qui sert de type à tous les portraits modernes. Je ne serais pas étonné que le portrait peint à l'huile ne fût l'original, ou une copie du temps de celui que *Jean Bourdichon* a fait un peu avant 1492, au moment du mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII (1). Il est bon d'observer que cette peinture a la plus grande analogie avec une médaille d'or massif, frappée à Lyon, en 1493, à l'occasion de l'entrée solennelle dans cette ville de la reine Anne de Bretagne & du roi Charles VIII (2).

Comme je l'ai fait observer, Anne de Bretagne avait, pour les circonstances solennelles, des costumes d'apparat de la plus grande magnificence ; mais, dans la vie ordinaire, ses vêtements étaient assez simples pour une reine. Elle portait une robe de velours uni à ses couleurs, c'est-à-dire jaune ou rouge, garnie d'hermines ; une cape bretonne, d'étoffe noire, sous laquelle on apercevait la garniture à petits plis d'une coiffe blanche ; une cordelière d'or ciselée ferrait sa taille & retombait jusqu'à ses

(1) Voir liv. III, chap. I, p. 19.

(2) Voir plus loin, au chapitre IV, ce que j'ai dit au sujet des portraits d'Anne de Bretagne.

pieds ; à son col , étaient suspendus , par une chaîne formant collier , les insignes de l'ordre qu'elle avait créé.

Quant à son caractère moral , j'ai eu l'occasion de citer plusieurs faits qui prouvent que ce caractère était d'une trempe vigoureuse & tout breton. Une bonne éducation religieuse & littéraire en avait adouci quelque peu la rudesse. Elle avait beaucoup de sens , de prudence & de courtoisie ; elle était très-charitable , mais quand la Bretonne venait à dominer , elle se laissait entraîner à une vivacité de caractère qui allait jusqu'à l'emportement ; elle poussait la rancune jusqu'à la vengeance , elle en donna une preuve déplorable dans sa conduite à l'égard du maréchal de Gié (1). L'emportement une fois passé , elle se repentait du fond de l'âme & pardonnait l'offense , non sans quelque peine. Ainsi , malgré tous les services que rendit à Charles VIII & à Louis XII celui qu'on appelait le *chevalier sans reproche* , Louis de La Trémoille , Anne de Bretagne ne voulait pas oublier que ce hardi capitaine avait remporté sur François II & les seigneurs français confédérés , la victoire déci-

() Voir plus haut , livre IV , chap. IV , t. I , p. 205.

sive de Saint-Aubin-le-Cormier. On fait que Louis XII y avait été fait prisonnier ; ce prince étant monté sur le trône, adressa cette belle réponse aux députés d'Orléans, quand ils vinrent implorer sa clémence en faveur des habitants de cette ville qui s'étaient montrés hostiles à leur duc : *Il ne serait ni décent, ni à honneur au roi de France de venger les querelles d'un duc d'Orléans* (1).

La Trémoille avait aussi trouvé grâce pleine & entière devant Louis XII, qui s'empressa de lui confier la conduite de son armée. Il essaya plusieurs fois de persuader à la Bretonne d'imiter cette générosité ; un an se passa sans qu'il pût y réussir. Enfin, le 11 avril 1500, jour de Pâques fleuries, le roi, qui se trouvait en Dauphiné, reçut la nouvelle que Louis Sforze, cerné dans Novare, était fait prisonnier ; que La Trémoille, par son habile conduite, venait de mettre fin à la guerre. Il s'empressa de reve-

(1) Humbert Velay, *Histoire manuscrite de Louis XII*. Tel est le mot exact que les historiens rapportent d'une manière infidèle en ajoutant que c'est à propos de La Trémoille qu'il a été prononcé. Voyez Ed. Fournier, *l'Esprit dans l'Histoire*, &c 2^e édit. Paris, 1860 in-18, p. 122.

nir à Lyon, où était la reine, & entrant joyeux dans sa chambre : « Madame, lui dit-il en riant, croyez-vous bien que M. de La Trémoille vient de prendre Louis Sforze? » Anne répondit qu'elle en était contente, mais qu'elle se rappelait d'une autre victoire que le même général avait remportée sur François II, son père; son cœur n'en était pas *encore pacifié*. Louis XII répliqua : « Je vous assure que jamais roi de France n'eut un serviteur plus loyal & plus heureux dans ses entreprises; je le récompenserai de telle sorte que les autres capitaines auront bon vouloir de me servir. » La reine garda le silence; mais, à partir de ce jour, elle fit bon visage à La Trémoille & ne refusa pas d'exalter ses vertus dans l'occasion (1).

Les historiens parlent aussi d'une prétendue rivalité entre Anne de Bretagne, devenue reine de France pour la seconde fois par son mariage avec Louis XII, & le ministre favori de ce roi, Georges d'Amboise, cardinal-légat du Saint-Siège. Il est certain que cet habile homme d'Etat fut très-zélé partisan des expédi-

(1) *Panegyrique du chevalier sans reproche, Louis de La Trémoille*, par Jean Bouchet, &c.

tions d'Italie, se montra des plus contraires au mariage désiré si ardemment par la reine, de sa fille Claude avec le petit-fils de Maximilien d'Autriche; & qu'il engagea plusieurs fois son maître à résister aux volontés impérieuses de la femme. Il est encore certain que le cardinal, voyant la reine trop disposée à défendre les intérêts du pape Jules II, au détriment de ceux de la France, parvint, non sans quelque peine, à l'engager dans une autre voie. Le cardinal ne craignait pas de faire à la reine, toute jeune encore, des représentations presque paternelles, mais qui ne dépassaient jamais les bornes du respect qu'il devait au rang qu'elle occupait. J'ai parlé précédemment d'un voyage que la reine fit dans son duché de Bretagne, à la fin de l'année 1505 (1); elle prolongea plus longuement qu'elle ne devait son absence, ce qui mécontenta beaucoup Louis XII, surtout quand il apprit qu'elle voulait rester tout le mois de septembre à Rennes; que *là on devoit faire beaucoup de joutes*. « Le roy m'a envoyé quérir
« cette après-dîner, écrit, en date du 14 sep-
« tembre, le cardinal à la reine; Madame, je

(1) Voir plus haut, tome I, liv. II, chap. IV p. 200

« ne le vis jamais si corrossé, ainsi que porrés
« entendre par Gaspar auquel il a parlé en ma
« présence. » Il termine par de vives instances
à la reine de hâter son retour, afin de contenter
le roi & empêcher que les étrangers ne jassent
de cette absence. Quatre jours après, le cardinal,
en réponse aux assurances que lui avait fait
donner Anne de Bretagne de son prochain re-
tour, lui disait : « Bien que merveilleusement
« joyeux de l'assurance que me donnés de faire
« autant diligence que possible pour revenir à
« la cour, je suis mary que n'en n'indiquiez
« pas l'époque. Je ne scay que en répondre
« au roy qui en est en grant perplexité. ...
« Plust à Dieu que je fusse auprès de vous.....
« Je ne puy aultre chose que vous dire sinon
« qu'il me deplet de tout mon cueur que le
« roy & vous ne parlés plus franchement les
« uns aux aultres..... » Cette querelle entre
Louis XII & la Bretonne avait été assez grave,
car cette même année 1505, Georges d'Am-
boise, après de grands efforts pour réconcilier
les deux époux, écrivait à la reine : « Pour
« Dieu ne tombés le roy & vous en ces petites
« défiances de l'ung à l'aultre, car s'il duroit
« n'ariés jamés ne fiance ne amour l'ung à

« l'autre, outre le mal que en peult venir
« à vous & la moquerie de toute la chré-
« tienté (1). » On le voit, d'après ces lettres,
la rivalité prétendue entre la reine-duchesse
& le cardinal-légat est une fable inventée par
les historiens. Le crédit dont jouissait Georges
d'Amboise près de Louis XII a pu contrarier
quelquefois Anne de Bretagne, mais il faut dire,
à sa louange, qu'elle apprécia toujours, ainsi
qu'elle le devait, les qualités éminentes & les
grandes vertus de ce ministre, qu'elle regar-
dait comme un bon & loyal serviteur du roi
Louis XII & d'elle-même. C'est la déclaration
qu'elle fait dans une lettre confidentielle écrite
peu d'heures après la mort de Georges d'Am-
boise (2).

Du reste, Anne de Bretagne connaissait la
rudesse de son caractère, à tel point qu'elle
priait son confesseur de ne lui accorder l'absol-
ution qu'autant qu'elle aurait réparé les injures
& les dommages dont sa colère l'avait rendue

(1) Voyez Appendices, n° 1, § 11, *Lettres des rois, princes, &c.*, le texte complet de ces trois lettres qui sont des plus curieuses.

(2) *Idem*, § 1, *Lettres d'Anne de Bretagne*, août 1510

coupable (1). Elle avait un tel sentiment de son rang, qu'elle en imposait à ceux qui devaient l'aborder : « A voir son port, sa dignité, dit un
« contemporain (2), il semble que tout le monde
« soit sien & lui appartienne, tellement que de
« primeface on a crainte de parler à elle ; mais,
« quand on y a quelque affaire & qu'on trouve
« moyen de le lui dire, il n'est aucune personne
« si douce, si humaine, si abordable ; ceux qui
« la voyent se départent de sa présence tout
« réjouis, tout consolés & aussi contents que
« possible. »

Anne de Bretagne avait un esprit très-fin, & s'entendait merveilleusement à pénétrer les intentions secrètes de ceux qui étaient admis pour affaires sérieuses en sa présence. Plusieurs contemporains assurent que personne ne la surpassait en beau parler (3). Aussi, Louis XII, après avoir donné audience aux ambassadeurs, ne manquait pas de les envoyer chez la reine, afin

(1) Du Haillan, *Histoire de France*, t. II, p. 263. — Cité par le bibliophile Jacob, *Histoire du XVI^e siècle*, &c., t. I, p. 156.

(2) St Gelais de Montl eu, *Histoire de Louis XII*, &c., p. 143.

(3) St-Gelais, &c., p. 64

qu'elle eut occasion d'exercer la gentillesse de son esprit. Le seigneur de Grignaux, prince de Chalais, premier chambellan de la reine, & plus tard son chevalier d'honneur, était chargé de les introduire. C'était un homme des plus polis de la cour, savant dans les langues étrangères. Anne de Bretagne apprenait de lui les mots espagnols, italiens ou allemands qu'elle entremêlait à ses discours, choisissant toujours, pour chacun de ceux qui la visitaient, le langage de son pays. M. de Grignaux était d'une humeur plaisante & facétieuse ; en cela, devait-il plaire à Louis XII, qui était aussi de ce caractère. Un jour la reine lui demanda quelques belles phrases en espagnol, afin qu'elle pût les redire à l'ambassadeur de l'archiduc, qui devait venir le lendemain. Grignaux, dans un moment de belle humeur, dit en riant à la reine *quelque petite sa-lauderie*, pour me servir de l'expression de Brantôme, qu'elle apprit avec le plus grand soin. Le lendemain, l'heure de l'audience étant venue, M. de Grignaux s'empressa de conter le tout au roi, qui en rit beaucoup & s'en vint prévenir sa Bretonne de se bien garder de prononcer de semblables paroles, qui ne devaient pas se trouver dans la bouche d'une honnête femme ; mais

Anne de Bretagne ne goûta nullement cette plaisanterie. Elle entra dans une colère si grande, malgré la bonne humeur du roi, qu'elle ne voulait rien moins que chasser Grignaux, qui ne put reparaitre devant elle qu'au bout de quelques jours. Louis XII apaisa la reine en lui disant que le chevalier d'honneur n'aurait jamais manqué de l'en prévenir; cédant à ses prières, elle consentit enfin à pardonner (1).

Ce n'était pas seulement pour les fleurs & les fruits qu'Anne de Bretagne avait un goût très-vif, elle aimait aussi les chiens, les oiseaux, & en possédait de plusieurs espèces. Ses chiens étaient au nombre de vingt-quatre, tant petits que grands, parmi lesquels il y avait neuf grands lévriers qu'elle avait envoyé chercher en Basse-Bretagne, où cette race était très-renommée. Chacun de ces chiens portait un collier de velours noir duquel pendaient quatre hermines fixées par des boucles de fil de laiton dorés. Quant aux oiseaux, elle avait dans sa chambre une petite linotte chantant renfermée dans une

(1) Brantôme, *Dames illustres*, t. V, p. 9 des *Oeuvres complètes*. — Le seigneur de Grignaux est le héros de la nouvelle 39^e de l'*Heptameron*.

cage, & un nommé Louis des Sauvages, du pays de Languedoc, était venu lui apporter « plusieurs petitz oiseaulx estranges, » habiles à voler & à prendre les mouches, destinés à la divertir (1).

Anne aimait aussi à entendre les airs de son pays ; elle avait à son service quatre *ménéstrels*, nés en Bretagne, qui se nommaient *Guillaume Leclerc*, *Hervé*, *Rion*, *Jean Joffe* ; ils recevaient, le 25 décembre 1492, 18 livres pour les entretenir à son service ; deux chantres, nommés *Préjent Jagu* & *Yvon Lebrun* qui, d'après leurs noms, venaient sans doute de la Bretagne. Parmi ses valets de chambre, se trouvaient *Jacques Lorignier*, joueur de manicorde ; *Jehannot du Bois*, joueur de rebec ; &, enfin, un joueur de tambourin qu'on appelait le Petit-Jean (2).

Un trait de la vie d'Anne de Bretagne témoigne encore de son goût pour la musique & pour le chant. Voici comment le fait est raconté par un habitant de Chartres, à propos du gros clocher de la cathédrale : « Il y a quatre grosses cloches

(1) Voir mes Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes* § II, n° 5, *Chiens & oiseaux*.

(2) *Idem*, § IV, n° 2, *Peintures*, &c.

« qui sont toujours d'accord en leur ton en-
« tre elles..... Il y en a une qui s'appelle Anne
« de Bretagne, parce qu'elle a été donnée par
« Anne, duchesse de Bretagne.... Elle vint à
« Chartres en 1510, où, ravie de la voix d'un
« nommé Le Fèvre qui estoit enfant de chœur,
« elle le demanda à Messieurs du chapitre qui le
« lui accordèrent; & en les remerciant elle leur
« dit : vous m'avez donné une petite voix,
« mais moy je vous en veux donner une grosse.
« Ce qu'elle fit ensuite en leur donnant cette
« cloche, qu'on appelle aussi la Cloche des
« Biens, parce que ce nommé Le Fèvre, à qui
« cette princesse avait donné une chanoinie à
« Chartres, donna la somme de 3,000 livres
« à Messieurs du chapitre, à la charge qu'on
« sonneroit cette cloche depuis le dimanche
« d'après Pâques jusqu'au dimanche de la Tri-
« nité, & ce une heure par jour, &c. (1). »

Les bateleurs & les comédiens de cette époque

(1) *Histoire de l'auguste & vénérable église de Chartres, dédiée par les anciens Druides à une vierge qui devoit enfanter, &c., &c.*, par V. Sablon, Chartrain, &c. Chartres, 1683, in-18, p. 6. Le même fait a été raconté à M. Curmer par Mgr l'évêque de Blois.

étaient souvent admis à exercer leur talent devant la reine. Au mois de mars de cette année 1492, *François de Nicolo*, de la ville de Florence, recevait 35 livres tournois pour nourrir & entretenir *Lucrèce*, sa nièce, qu'il avait amenée de Florence devers la reine, pour danser & faire plusieurs ébattements devant elle (1).

J'ai dit plus haut que la reine-duchesse, à peine âgée de neuf ans, avait sans doute assisté aux représentations que les *Galants-sans-Soucy* avaient données devant le duc François II, son père. Etablie en France, elle n'oublia pas ces joyeux compagnons ; elle leur faisait donner des étrennes au mois de janvier 1492, & quelques mois plus tard, ils recevaient 20 écus d'or pour avoir exécuté en sa présence plusieurs moralitez, farces & ébattements (2).

Les *ménéstriers* de la reine de Sicile & quelques autres qui étaient venus de Paris à Blois, & avaient joué pour amuser la reine & ses dames d'honneur, étaient aussi généreusement récompensés (2).

(1) Appendices, n° 2. *Extraits des Comptes*, § IV. *Chanteurs, Musiciens*, &c

(2) *Idem*.

CHAPITRE TROISIEME.

Maladies d'Anne de Bretagne. — Sa mort. — Regrets qu'elle inspire. — Cérémonies de ses funérailles. — Son corps porté à Saint-Denis, dans la sépulture des rois de France. — Son cœur porté à Nantes, dans celle de ses père & mère

EN 1514, il y avait déjà longtemps que la santé d'Anne de Bretagne avait reçu des atteintes assez graves pour inspirer les plus vives inquiétudes. Elle était jeune encore, puisqu'elle comptait à peine trente-sept années révolues ; mais, si l'on considère combien grandes avaient été les agitations de sa vie ; si l'on se rappelle les événements singuliers auxquels, toute jeune encore, elle avait été mêlée ; les pertes sensibles, nombreuses, qu'elle avait eu à supporter, on comprendra facilement que les forces physiques de cette jeune femme se soient trouvées de bonne heure épuisées. La vie d'Anne de Bretagne, au milieu des splendeurs de son double règne, n'a été cependant qu'une lutte continuelle, où ses in-

térêts, ses passions se trouvaient souvent contrariés; lutte qu'elle a soutenue avec l'ardeur naturelle à son sexe, avec cette impatience d'une princesse souveraine habituée dès son plus jeune âge à voir chacun lui obéir.

Plusieurs fois, après ses grossesses, elle avait été sérieusement menacée. Dans le cours du mois de mars de l'année 1511, elle fit une maladie longue qui mit ses jours en danger. De Burgo, ambassadeur de Marguerite d'Autriche à la cour de France, écrivait au secrétaire de sa maîtresse : « La royne, comme j'ad-
« vertis dernièrement Madame, estoit quas-
« garie ; mais, hier à la nuit, luy survint bien
« fort la fièvre & autre accident, tellement
« qu'elle fut en grant dangé de sa vie. Au-
« jourd'hui elle s'est trouvée assez bien ; mais
« ce soir de rechief, la maladye lui est ag-
« gravée, de manière qu'elle estoit en péril
« de mort. » Plus loin il disait que la nuit avait été si mauvaise, que la malade avait perdu la parole & qu'on désespérait de la sauver; après avoir reçu la communion, elle s'était trouvée mieux cependant (1).

(1) Le Glay, *Négociations entre la France & l'Autriche*, &c., t. 1, p. 484.

Anne réchappa cette fois encore, & le 4 avril suivant, André de Burgo annonçait sa convalescence (1). Elle ne tarda pas à devenir grosse, car le 24 septembre suivant, le même ambassadeur écrivait à sa maîtresse que la reine commençait à sentir son enfant : « ce dont le roi & « toute la cour ressentent une vive allégresse ; « à la nature de ces mouvements les médecins « augurent que cet enfant fera du sexe masculin (2).

Le 12 janvier 1512, Jean Leveau écrivait à la même princesse : « La roynne est fort plainne, « & extime l'on qu'elle fera son enfant à la fin « de ce mois ou principe de l'autre. L'on n'en « manne pas grand bruit icy comme l'on fait « fait autrefois ; & monstrent ceux de par deçà « qu'ils ne voudroient jà qu'elle fît un fils (3). »

Le 23, Jean Leveau annonçait l'accouchement en ces termes : « Le jour devant hier, qui fut le « vingt & un de ce mois, à trois heures après « midy, la roynne se délivra d'ung fils, lequel

(1) Le Glay, *Négociations entre la France & l'Autriche*, &c., t. 1, p. 486.

(2) *Lettres de Louis XII*, &c., 1712, in-12, 4 vol., t. III, p. 56

(3) Mêmes Lettres, t. III, p. 115.

« n'eut point de vie, dont le roy fut bien dolant ; toutefois icy l'on en fait autre semblant, « puisque Dieu le veut ainsi (1). »

Cette couche malheureuse, qui fut la dernière, eut des suites les plus graves. Au mois de mars suivant, Anne de Bretagne avait encore la fièvre & ne quittait pas son lit, elle y resta même jusqu'en may. De Burgo rendait compte à la maîtresse d'une audience de congé qu'il avait eue le 19, dans les termes suivants : « Madame, « combien que la royne ne soit encore toute « guérie & ne parle à aucun étranger, toutefois elle a eu agréable que je soye allé devers « elle pour luy dire les choses que l'empereur « m'avoit escrit il y a quelques jours, & pareillement pour prendre congé d'elle ; je l'ay « trouvée dedans le lit, toutefois avec bon visage & assez bien amandée (2). »

(1) *Lettres de Louis XII*, &c., t. III, p. 115.

(2) Mêmes *Lettres*, t. III, p. 205 & p. 258. C'est à l'occasion de cette convalescence inespérée que Jean Marot, père de Clément, a composé un assez long poème, qui se trouve à la Bibliothèque impériale, *Département des Manuscrits*, n° 7584 5.5 Colb. L'abbé Sallier a parlé de ce poème dans son *Mémoire sur la vie & les ouvrages de Jean Le Maire de Belges*,

On voit que pendant les dernières années de sa vie, Anne de Bretagne ne cessa pas de ressentir les plus graves indispositions. Une maladie sérieuse, mal connue à cette époque, vint encore se mêler aux accidents dont les pauvres mères sont affligées après leurs couches, surtout quand ces couches ne sont pas heureuses. Cette maladie était la gravelle ; les affreuses douleurs que ressentait la reine ne tardèrent pas à l'emporter. Le 2 janvier de l'an 1514, étant au château de Blois, Anne de Bretagne eut une attaque violente de sa maladie ; sept jours plus tard, le lundi 9, environ sur les six heures du matin (1), elle expira sans que les médecins

Académie des inscriptions, t. XIII, in-4^e, p. 598. Il en a cité la dédicace à la reine. L'abbé Gouget en parle aussi, *Bibliothèque française*, t. XI, p. 12.

M. G. Guiffrey, vient de publier ce poème, qui ne renferme aucun document nouveau. (Voir t. IV, appendice IV, *Notice bibliographique*.) On y fait un grand éloge de la charité d'Anne de Bretagne. Jean Le Maire de Belges a aussi composé, pour la même circonstance, un poème en vingt-quatre couplets, dans lequel il fait parler alternativement la France & la Bretagne. Voyez *Illustrations des Gaules*, &c., 1549, in-fol., p. 177.

(1) Je trouve cette heure indiquée dans une rela-

aient pu arrêter les souffrances; au contraire, les serviteurs de cette infortunée princesse disaient qu'elle était morte en pleine santé; que les médecins s'étaient trompés & qu'on devrait les chasser tous (1).

Jamais douleur ne fut plus grande que celle qui éclata quand on apprit la nouvelle que la reine Anne de Bretagne était morte : « Chascun joignait des mains, disant prières & oraisons, &

tion encore inédite de la mort & des funérailles d'Anne de Bretagne que j'ai citée plusieurs fois sous le titre de *Trespas de l'Hermine regrettée*, &c. — Bretagne, dans sa relation officielle, dit que la reine mourut à dix heures.

(1) Plusieurs seigneurs & dames & autres officiers, qui là demouroient, entour la personne du Roy & de Mesdames, non contans de plourer & larmoyer, mais à hault cry plein de désolacion, raisonnant contre fortune & accident qui leur souverayne dame & maistresse leur avoit ostée en si briefs jours & en son jeune aage, disant qu'elle estoit morte sayne, & que mesdecins avoient faict de leur royne & souveraine dame faulx jugement, & estoit de chacun l'oppinion que chascuns devoient estre. (*Récit des funérailles d'Anne de Bretagne*, &c., par Bretagne, son héraut d'armes, publié par MM. L. Merlet & de Gombert Paris, 1858, in-12. Chez Aubry, dans le *Trésor des pièces rares & inédites* p. 57.)

« croy que de mémoire d'homme l'on ne vit
« pour ung jour plus grant pitié. Car non-seul-
« lement les princes & princesses, mais les
« gens de tous les estatz qui là estoient, sem-
« bloit que autre mestier n'eussent aprins que
« de plourer, tortre les mains & cryer (1). »

L'auteur d'une autre relation contemporaine, citée par Brantôme, s'exprime encore ainsi :

« Cette royne estoit une honorable & vertueuse
« royne, & fort sage, la vraye mère des pau-
« vres, le support des gentilshommes, le recueil
« des dames & damoiselles & honnestes filles,
« & le refuge des savants hommes ; aussi, tout
« le peuple de France ne se put saouler de la
« pleurer (2). »

Louis XII ressentit de cette mort une douleur profonde & resta plusieurs jours caché à tous les yeux ; il donna des ordres pour que les cérémonies des funérailles fussent célébrées avec une pompe & des honneurs qui ne s'étaient pas encore vus jusque-là. La volonté du roi fut ponctuellement exécutée. *Pierre Choque*, sur-

(1) *Récit des funérailles*, &c., p. 87.

(2) *Dames illustres*, &c., t. V, p. 10 des *OEuvres complètes*, édition in-8.

nommé *Bretagne*, roi d'armes de la reine, fut chargé de la préparation de cette cérémonie, sous la direction des grands officiers de la couronne. Le peintre *Perreal*, dit *Jean de Paris*, exécuta les trophées, les écussons, les armoiries, les bas-reliefs qui ornaient les lits de parade, le char funèbre & le catafalque; il exécuta aussi la *pourtraiture* de la reine, moulée sur sa face. Revêtue des ornements royaux, cette *pourtraiture* devait la rappeler aux assistants jusque dans sa tombe, à Saint-Denis (1).

Anne de Bretagne était morte le lundi 9 février, à Blois, dans une chambre du vieux château qu'elle habitait ordinairement; son corps y resta jusqu'au samedi suivant. Les chirurgiens & les apothicaires eurent le temps de l'embaumer & d'en extraire le cœur qui fut enfermé dans une boîte d'or, en exécution de la dernière volonté de la reine. Elle savait bien que son corps devait être porté à Saint-Denis, dans la sépul-

(1) Sur le drap d'or estoit une sainte & remembrance faicte près du vif après la face de la dicte dame, où avoit besogné Jehan de Paris, paintre & varlet de chambre du roy nostre sire & de la feue royne; lequel ouvra moult en tous ses affaires. (*Relation des funérailles, &c.*, par *Bretagne, &c.*, p. 72.)

ture ordinaire des rois de France ; c'est pourquoi elle demanda que la meilleure partie en fût retranchée pour être enterrée à Nantes, chez ses Bretons qu'elle avait tant aimés, & mise sous la même tombe que ses père & mère (1).

Pendant cinq jours, les religieux mendiants firent seuls l'office autour du corps. Le vendredi, vers minuit, le corps fut porté dans une salle d'honneur, située dans la partie neuve du château de Blois, sur le devant. Cette salle était richement parée d'une tapisserie de soie à fils d'or, qui représentait la Vengeance & la Destruction de Jérusalem. Il y avait autour une large ceinture de velours noir, chargée des écussons & des devises de la reine. Un autel, richement paré, portait aussi cette devise, qui est *une cordelière d'or*. Le corps de la reine fut placé dans cette salle, sur un lit de parade, la face découverte. Ce lit, ainsi que le ciel qui le surmontait, était fait de drap d'or, avec une bordure d'hermines. Le corps était vêtu d'habits royaux, la couronne sur la tête, soutenue par un carreau de drap d'or, coiffée d'une crépine d'or, bordée de

(1) Enterrement du cœur de la très-chrestienne duchesse. (*Relation des funérailles, &c.*, p. 92.)

pierreries, avec un couvre-chef de toile de Hollande. Le corset était d'or, la robe de velours pourpre, fourrée d'hermines, les manches de même, garnies de pierreries ; les mains jointes, couvertes de gants blancs ; le manteau, semblable à la robe, avec une queue longue de cinq aunes. Le sceptre & la main de justice, posés sur un carreau de drap d'or, étaient à sa droite & à sa gauche. Au pied de ce lit, sur une petite table couverte d'un drap d'or, il y avait deux bénitiers d'argent & une croix d'or (1).

La reine défunte demeura ainsi, la face découverte, depuis le samedi jusqu'au lundi soir, environnée de religieux qui ne cessaient de dire messes, vigiles, vêpres & autres prières des trépassés. Elle fut visitée des princes & des princesses de sa famille, de Madame de Mailly, sa première dame d'honneur, qui conduisait les dames & filles d'honneur de sa maison. Les autres officiers, maîtres d'hôtel, pannetiers, échançons, écuyers, rois d'armes, hérauts, valets de chambre, secrétaires, furent admis à voir leur maîtresse pour la dernière fois ; tous étaient vêtus de leurs habits de deuil ; tous, en contemplant

(1) *Le Trépas de l'Hermine regrettée*. Ms. folio 4, v^o

ce visage que la mort n'avait aucunement changé, pleuraient en poussant de longs gémissements, de piteuses lamentations.

Le lundi soir, huit jours révolus depuis le décès, le corps de la défunte fut placé dans un cercueil de bois, doublé en plomb, couvert extérieurement de lames en cuivre, sur lesquelles était gravée une longue épitaphe. Ce fut un triste spectacle que cet ensevelissement auquel assistèrent les principaux personnages de la maison d'Anne de Bretagne. Quand il fallut jeter un voile sur le visage de la reine, pleurs & lamentations recommencèrent de nouveau : les uns baïsaient le cercueil, les autres le suaire, & fut cette noble face découverte plusieurs fois, les pleurs, les gémissements, durèrent si longtemps, qu'une partie de ceux qui les poussaient furent contraints de s'éloigner, disant : voilà notre reine & maîtresse, prions Dieu pour elle (1)

(1) *Le Trespas de l'Hermine regrettée*. Ms. folio 6, r^o. Dans la *Relation des funérailles*, le roi d'armes Bretagne donne le nom des officiers, des dames & des demoiselles d'honneur qui ont assisté à l'ensevelissement de la reine. Lui-même en faisait partie, avec Hennebont,

Le mardi, la même salle de parade fut tendue, haut & bas, de drap noir, couvert de taffetas de même couleur. Il y avait sur ce taffetas, une gouttière ou ceinture de velours aux armes de la défunte, avec sa devise la *cordelière d'or*. Le cercueil fut posé au milieu de la salle sur deux tréteaux, couverts de taffetas noir aux armes; il était garni d'un velours croisé noir & blanc qui traînait à terre, surmonté d'un drap d'or, au milieu duquel étaient posés, soutenus par un carreau, la main de justice & le sceptre. Douze grands cierges de cire blanche, pesant chacun douze livres, placés autour du cercueil, ne cessaient de brûler nuit & jour. Les rois d'armes de France avec les hérauts, étaient assis au pied. Chaque jour on célébrait, dans cette salle, quatre grand'messes à diacres & sous-diacres, chantées par des prélats & les chantres de la chapelle royale, sans compter les basses-messes dites par les religieux. Cette pompe funèbre dura quinze grands jours.

Le vendredi 3 février, vers deux heures après midi, le corps de la reine fut porté par les offi-

Vennes, André de La Vigne & le peintre Jehan de Paris. (Voyez *Relation*, &c., p. 31.)

ciers de sa maison, depuis la salle de deuil jusqu'à l'église Saint-Sauveur, hors du château, précédé & suivi d'un long & honorable cortège. Ce cortège était composé des prélats attachés à la défunte, des religieux de différents ordres, des pauvres de la ville, au nombre de plus de quatre cents, de tous les officiers de la reine, de ceux du duché de Bretagne, auxquels s'étaient joints le grand maître de la maison du roi, le fameux seigneur de la Palisse, & quelques autres. On y voyait aussi les princes du sang royal, François de Valois, comte d'Angoulême, héritier du trône, vêtu d'un long manteau de deuil qui avait une queue de trois aunes, traînant derrière lui sans être portée ; puis, François, duc d'Alençon ; les princesses, au nombre de trois : Anne de France, duchesse de Bourbon, fille de Charles VIII, qui, en cette qualité, portait un manteau dont la queue était longue de trois aunes ; Louise de Savoye, duchesse douairière d'Angoulême, & sa fille Marguerite, duchesse d'Alençon. Le corps fut déposé au cœur de l'église Saint-Sauveur, au milieu d'une chapelle ardente, composée de cinq étages, surmontés chacun d'un clocheton terminé par une croix recroisetée.

Le lendemain samedi, 4 février, de grand matin, fut célébré le service solennel, composé de trois messes-basses, qui furent dites : la première, par l'évêque de Paris ; la seconde, par l'évêque de Limoges ; la troisième, par le cardinal-archevêque de Bayeux, à qui les deux évêque de Paris & de Limoges servirent de diacre & de sous-diacre. Après ce service solennel, maître Guillaume Parvi, confesseur de la reine, prononça la première partie de l'oraison funèbre qu'il devait consacrer à la mémoire de sa maîtresse. Il prit pour texte de ce premier discours ces paroles de l'Écriture : *Defecit gaudium cordis nostri*. « Il déclara & prouva trente & sept épîtres vertueux appartenir à la noble dame & « royne d'autant qu'elle avoit vécu en vertu « trente & sept ans ; puis, il construit ung charriot environné de toutes vertus, au milieu duquel il figuroit la dicte dame pour en icelui estre transportée jusques ès cieulx. En « après il commença à déclarer sa noble généalogie, laquelle il poursuivit au sermon qu'il « fist à Paris, & l'acheva à celluy de Saint-Denis, comme appert ci-après (1). »

(1) *Trespas de l'Hermine regrettée*. Ms. folio 14.

Vers les deux heures de l'après-midi du samedi 4 février, vingt jours après la mort de la reine, le cercueil fut placé sur un chariot à quatre roues, couvert d'un drap de velours noir, croisé de satin blanc, qui tombait jusqu'à terre. Le char était traîné par six grands chevaux, beaux & forts, harnachés avec du velours noir, croisé de satin blanc, de telle sorte qu'on ne leur voyait que les yeux. Deux écuyers montés sur les chevaux de devant, conduisaient l'attelage. Le cortège, à peu près dans l'ordre indiqué pour le service, se dirigea aussitôt vers Saint-Denis ; six archers de la garde du roi, destinés à écarter la foule, ouvraient la marche ; les Suisses, tous vêtus de deuil, la hallebarde sur l'épaule, faisaient la haie de chaque côté.

Ce long convoi funéraire passa & s'arrêta tour à tour à Saint-Dyé, à Notre-Dame de Cléry, à Orléans, à Artenay, à Janville, à Angerville, à Etampes, à Montlhéry, à l'abbaye Notre-Dame-des-Champs, à Paris, à Saint-Denis, où il arriva après une marche de dix jours, le mercredi 14 février. Les populations accouraient en foule au devant de ce cortège ; les habitants de la campagne s'agenouillaient au bord des chemins, priant Dieu pour la reine-duchesse,

se souvenant qu'elle ne se montrait jamais parmi eux, sans répandre à pleines mains ses bienfaits. Afin de prolonger encore de quelques jours, pour les pauvres des villes & des campagnes, la vie de cette charitable princesse, un de ses aumôniers ne cessait de distribuer en chemin d'abondantes aumônes.

Dans chaque ville où le convoi s'arrêta, des services furent célébrés avec pompe. Orléans, Etampes, se distinguèrent. Orléans considérait Anne de Bretagne comme issue de son sein, parce que la mère de François II, père de la reine-duchesse, était fille de Louis, duc d'Orléans ; Etampes était fière d'avoir fait partie du douaire assigné à cette princesse (1).

Mais ces réceptions furent bien surpassées par celle que fit la ville de Paris, qui, en cette circonstance, oublia que jamais Anne de Bretagne ne s'était plu à vivre dans ses murs, pour honorer la fondatrice des Minimes & la femme de deux rois de France.

Ce fut le dimanche matin, 12 février, que le cortège partit de Montlhéry, pour arriver sur le soir à l'abbaye de Notre-Dame-des-Champs,

(1) *Relation des funérailles, par Bretagne, &c*, p. 58

située aux portes de Paris. Le Parlement, ayant à sa tête les Présidents, accompagné des religieux de l'abbaye & d'environ cinq cents pauvres portant des torches aux armes de la ville, se rendit au devant du corps de la reine défunte. Les archevêques de Sens, de Dôle, & plusieurs autres prélats, revêtus pontificalement, attendaient le corps à la porte de l'église abbatiale, où il fut reçu avec de grands honneurs & posé dans une chapelle ardente, tendue de velours noir aux armes & devises de la reine, remplie de cierges allumés ; l'office des morts fut récité pendant la nuit. Le lendemain mardi, l'évêque de Lodève, premier aumônier de la défunte, fit le service, & après midi, le cortège se dirigea vers l'église Notre-Dame de Paris.

Toutes les rues par lesquelles ce cortège devait passer étaient tendues de noir, de tanné ou de bleu. Chaque habitant avait placé devant la porte de sa maison une torche allumée, décorée des armes de la ville ; chaque carrefour, chaque ruelle donnant dans la grande rue Saint-Denis, était gardé par les gens du prévôt de Paris, pour empêcher la circulation. Au cortège qui accompagnait le char funèbre, s'était joint celui des différents corps d'état de

la ville, qui en composaient un autre plus considérable. On y voyait les archers du grand prévôt, les ordres mendiants, les Augustins, les Carmes, les vingt-quatre crieurs, les hénouards ou porteurs de sel, le guet à pied, le guet assis, les sergents à verges, le prévôt de Paris & tout le Châtelet. Le chapitre de Notre-Dame était suivi des principaux membres du clergé de la capitale & de l'Université avec son recteur; les archers de la garde du roi faisaient la haie; les seigneurs du Parlement suivaient le cercueil de la reine, porté par les officiers de sa maison, qui tous pleuraient ou poussaient de sourds gémissements. Les quatre coins du drap qui couvrait le cercueil étaient soutenus par les quatre présidents du Parlement.

Les princes & les princesses du sang avaient suivi depuis Blois; mais les uns & les autres étaient montés sur de petites mules noires, harnachées de velours. Les dames & les damoiselles d'honneur suivirent aussi montées sur des haquenées conduites deux à deux par un valet de pied.

Le portail principal de l'église Notre-Dame de Paris ainsi que l'intérieur de cette immense basilique, avaient été tendus de drap noir, sur lequel

étaient placés des écussons aux armes de la reine. Au milieu du chœur s'élevait une chapelle ardente à cinq clochers, croisés de dix-sept croix recroisetées, soutenue par huit piliers, éclairée par douze cents cierges. Le maître-autel aussi bien que tous les autels latéraux, étaient garnis de velours noir, croisé blanc, ou de taffetas de même couleur. Les cierges qui brûlaient sur tous ces autels, s'élevaient au nombre de trois mille huit cents, suivant le dire de ceux qui les avaient allumés.

Quand tous les prélats, parmi lesquels on comptait un cardinal, trois archevêques & plusieurs évêques, accompagnés d'un clergé nombreux, quand les princes français & étrangers, quand les seigneurs des deux cours de France & de Bretagne, quand le Parlement, le corps de ville, les officiers & serviteurs de la reine, eurent occupés la place qui leur appartenait, dès le matin du mercredi 15 février, le service solennel commença; il fut dit par *Philippe de Luxembourg*, cardinal du Mans, allié de la défunte. Maître *Guillaume Parvy* prononça la seconde partie de son oraison funèbre. Après avoir cité ces paroles de l'Ecriture : *Conversus est in luctum chorus noster*. Il divisa le cœur de Paris en

quatre parties, savoir : l'Eglise qui est vers l'autel, la Justice en la porte, l'Université à droite & le Peuple de Paris à gauche. Il arracha des larmes aux quatre membres de ce cœur, à cause de la mort de cette reine noble & vertueuse, que ses grandes qualités rendaient bien supérieure à plusieurs preux & empereurs dont la mémoire était sans cesse exaltée. Elle avait fait deux reines : l'une de Hongrie, l'autre d'Aragon, nourri & soutenu l'Eglise, la noblesse & le peuple laborieux ; elle avait secouru les pauvres, les innocents orphelins, les veuves. Et qui plus est : après avoir travaillé à l'expulsion des Juifs, elle en avait fait baptiser un grand nombre, & leur avait donné pension. Maître Guillaume Parvy dit encore plusieurs belles & notables paroles qui seraient trop longues à rapporter. Après ce service, chacun alla dîner, triste & dolent de cette perte (1).

L'après-midi, les vingt-quatre crieurs parcouraient la ville en disant : *Honorables & dévotes personnes, priez Dieu pour l'âme de très-haute, très-puissante, très-excellente, magnanime, & très-débonnaire princesse Anne, par la grâce de Dieu, en*

(1) *Le Trespas de l'Hermine*, Ms folio 32. v^o.

son vivant, royne de France, duchesse de Bretagne, laquelle trépassa au château de Bloys, le neuvième jour de janvier & est à présent en l'église Notre-Dame; dictez en vos patenostres que Dieu bonne mercy luy face.

Ce même jour, le cortège reprit sa marche pour ne plus s'arrêter jusqu'à Saint-Denis. Seulement à l'église Saint-Lazare, hors des murs de la ville, où se trouvait la première croix, les princesses du sang, les dames, les filles d'honneur, ainsi que plusieurs gentilshommes, montèrent sur des mules noires ou des haquenées de même couleur.

Arrivé le soir devant les murs de la royale abbaye, le corps fut déposé dans l'église qui avait été préparée pour le recevoir. Le lendemain jeudi 16 février, un service solennel eut lieu, après lequel Guillaume Parvy prononça la troisième partie de son oraison funèbre, consacrée à la généalogie de la royne. Il comença par ces paroles de l'Écriture : *Cecidit corona capitis nostri*, puis, il parla de cette généalogie fabuleuse qui fait remonter la reine jusqu'à Madame Inoge, femme de Brutus, fille de l'empereur de Grèce Pindarus le Troyen. Il raconta comment la fameuse hermine fut rencontrée à

Troific, maintenant appelé le *Croific*, en Bretagne. Pendant une chasse, cette hermine outrageusement poursuivie par les chiens du roi Brutus, se réfugia au giron d'Inoge qui la sauva, longuement la nourrit, & l'adopta pour insigne.

L'orateur énuméra ensuite les saints & les saintes issus de la Bretagne ; saint Salmon, saint Gyquel, saint Donatien & Rogatien, puis les onze mille vierges. Il parla des personnages illustres de cette terre de Bretagne, le grand roi Arthur, l'empereur Maximin, Houel-le-Grand, Jean-le-Conquérant, *Benduyca* (Boadicee), fille d'un roi de Bretagne qui, du temps de Néron, défit trois fois l'armée romaine. Il démontra comment Anne de Bretagne, issue de ce fameux lignage, pouvait très-bien lui être comparée & servir d'exemple à tout noble prince ou princesse. Il déclara qu'elle n'avait pas manqué aux préceptes des saints & des saintes de son pays, puisque d'elle-même, au moment de sa mort, elle avait demandé les sacrements : Je jure ici, devant tous, dit-il en terminant, que je l'ai confessée, communiee, administrée, & qu'elle est morte sans avoir commis aucun péché mortel.

Après ce discours, le cardinal du Mans, Jean de Luxembourg, se leva pour donner l'absoute

On lui mit alors sur les épaules une chape de drap d'or trait raz, toute semée de genêtes & autres blasons & devises de la reine défunte, faits de broderies à grosses perles, dont les orfrois étaient composés de personnages tracés avec des perles plus grosses. Le fermail de cette chape était d'or, du poids de quatre cents écus, en façon d'une rose, au milieu de laquelle il y avait un rubis balais gros comme une noix. Cette chape fut estimée 12,000 livres tournois. Anne de Bretagne avait elle-même travaillé aux broderies, avec ses filles d'honneur. Elle destinait cette chape au grand patron de la France, à saint Denis ; ce qui fut exécuté.

Après l'absoute, le corps dans son cercueil, fut descendu sous une voûte creusée en face & en avant du maître-autel. Cette voûte, revêtue en pierre de taille, avait huit pieds de long & de large. Au fond, dans une niche, on voyait une statue de Notre-Dame en marbre, *étoffée* d'or & d'argent, avec l'écu de France à droite & celui d'Anne de Bretagne à gauche, aussi en marbre & orné comme la statue. Le cercueil fut placé sur des barres de fer croisées les unes sur les autres, à la hauteur de deux pieds de terre. Louis XII avait fait préparer cette sépul-

ture pour lui & pour sa femme, depuis son second mariage (1).

Quand le cardinal officiant eut jeté un peu de terre sur cette tombe, on vit le roi d'armes *Champagne* s'avancer, réclamer par trois fois le silence & dire : Roy d'armes des Bretons, faites votre devoir. Alors, *Bretagne* revêtu de sa cotte d'armes, s'écria :

« LA ROYNE TRES-CHRESTIENNE DUCHISSE,
« NOSTRE SOUVERAINE DAME ET MAITRESSE
EST MORTE.

« LA ROYNE EST MORTE
LA ROYNE EST MORTI

Puis, à l'appel de leur nom, on vit s'avancer successivement le chevalier d'honneur, portant la main de justice, le grand maître de Bretagne, portant le sceptre, le grand écuyer, portant la couronne. Après avoir baillé respectueusement ces insignes, ils les remirent entre les mains de *Bretagne*, qui, les baillant à son tour, les plaça sur le cercueil.

(1) *Le Trespas de l'Hermine regrettée*. Ms. folio 35, v°. Ces détails sur la sépulture d'Anne de Bretagne & de Louis XII ne se trouvent que dans ce manuscrit, la relation du roy d'armes *Bretagne* n'en parle pas. Une miniature qui représente cette sépulture ajoute encore à l'intérêt

On permit alors au peuple de s'approcher; on entendait s'échapper de cette foule émue, respectueuse, des gémissements & des pleurs; chacun témoignait hautement sa douleur, ses regrets; chacun s'agenouillait, faisant une courte prière. Toute la journée du lendemain, une population immense couvrit le chemin de Paris à Saint-Denis, pour aller visiter cette royale sépulture.

Le repas des funérailles eut lieu ce même jour, samedi 18 février. Il fut des plus magnifiques & ordonné par les soins de Monsieur de Menou, premier maître d'hôtel de la reine défunte. Les présidents & conseillers du Parlement y assistèrent, ainsi que d'autres honorables personnes, en compagnie des officiers de la maison de la reine-duchesse. Jean de Bretagne, comte de Vertus, baron d'Avaugour, frère naturel de la défunte, y présida en qualité de grand-maître de Bretagne. Après le repas il se leva, & s'adressant aux officiers qui l'entouraient :

« Messieurs, dit-il, la reine très-chrétienne & duchesse notre souveraine dame & maîtresse vous a bien entretenus & beaucoup aimés. Vous l'avez loyalement servie. Il a plu à Dieu de nous l'ôter. Si je puis vous faire quelque

plaisir tant en général qu'en particulier, je m'y emploierai de bon cœur. Vous pourrez vous retirer vers le roi notre sire & vers Mesdames. Afin que vous sachiez qu'il n'y a plus de maison ouverte, je romps le bâton. » Ce que fit le seigneur d'Avaugour.

Alors *Bretagne* dit à haute voix dans la salle :
« La très-chrétienne royne & duchesse notre souveraine dame & maîtresse est morte, chacun se pourvoye »

Telles ont été ces funérailles célèbres dont les cérémonies nombreuses ont, pendant plusieurs siècles, servi de guide à la cour, quand des circonstances analogues venaient à se présenter.

Afin de perpétuer autant que possible le souvenir de ces cérémonies, Louis XII donna l'ordre à *Pierre Choque*, roi d'armes de Bretagne, un des officiers les plus dévoués à la reine, d'en composer le récit fidèle & détaillé. Il l'autorisa à faire transcrire ce récit à un nombre assez grand d'exemplaires, qui furent tous ornés de onze miniatures représentant les principales scènes des funérailles, dont le peintre Jean de Paris était l'auteur. Chacun de ces exemplaires fut offert, avec une dédicace particulière, aux princes du

sang royal, aux parents français, bretons ou étrangers de la reine-duchesse (1).

Louis XII donna encore plusieurs autres témoignages de la douleur qu'il ressentit de la mort d'Anne de Bretagne. Il voulut porter son deuil en noir, comme l'avait porté cette princesse quand elle perdit Charles VIII ; tous ceux qui l'approchaient, princes, ambassadeurs, courtisans, jusqu'au plus simple serviteur, devaient être revêtus de complets habits de deuil. Pendant plusieurs semaines, dans toute la France, les jeux, les danses, les représentations des bateleurs & comédiens, furent sévèrement prohibés (2). Hélas ! quelques mois plus tard, les gens du conseil & les gens de cour, mettaient brusquement terme à ces témoignages de deuil

(1) On connaît seize exemplaires Mss. de cette relation du roy d'armes *Bretagne*. Le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale en possède onze, les Archives un, les Bibliothèques de province ou de l'étranger plusieurs autres. (Voir aux Appendices.) Le père Montfaucon, t. IV, p. 130 *des Monuments de la monarchie française*, a reproduit les miniatures qui ornent ces manuscrits.

(2) Fleuranges, *Mémoires*, année 1514. — *Mémoires de Bayard*, année 1514.

bien mérités ; ils préparaient le mariage de Louis XII avec une sœur du roi Henri VIII, Marie d'Angleterre, sous le spécieux motif de la raison d'Etat ; & le 9 octobre, neuf mois, jour pour jour, après la mort de la reine-duchesse, cette singulière union avait lieu. Parmi les gens de cour, le respect, la haute considération qu'inspirait la mémoire d'Anne de Bretagne à tout un peuple ne furent pas de longue durée. Un jour, au conseil du roi, il se trouva quelqu'un qui osa parler de la grandeur de cette reine avec peu de respect. Mais un seigneur de sa famille était présent, Guy de Laval, à qui elle avait marié la princesse de Tarente, fille de Frédéric III d'Aragon, roi dépossédé. Il se leva & dit : « Je ne sais pourquoi vous en parlez ainsi ;
« ressouvenez-vous & comptez que depuis l'é-
« tablissement de votre royaume, vous n'avez
« pas eu de reine qui fût aussi grande dame,
« ni qui vous ait élevés si haut. Montrez-moi
« un pied de terre que vous aient apporté vos
« autres reines. La mémoire de celle-ci doit
« vous être recommandée entre toutes ; par
« elle, vous avez clos le pas à vos ennemis qui
« vous enfonçaient jusques dans le cœur du
« royaume, chaque fois que cela plaisait aux

« ducs les prédécesseurs, qui tenaient la clef de
« vos portes (1). » Ces éloquentes paroles
obligèrent les courtisans à se montrer plus cir-
conspectés.

Anne de Bretagne pensait avec raison que sa
mémoire ne serait pas longtemps vénérée à la
cour ; aussi voulut-elle que la plus noble partie
de ses dépouilles, son cœur, fût portée en Breta-
gne, à Nantes, dans le tombeau de François II.
Ce cœur, qui était merveilleusement gros &
grand, fit l'admiration de tous ceux qui le virent.
On le plaça dans un cœur d'or, surmonté d'une
couronne, entouré d'une cordelière d'or ; inté-
rieurement comme à l'extérieur, il fut émaillé
de blanc. Au dedans on lisait ce qui suit :

O cuer chaste & pudique, ô juste & begnin cuer,
Cuer magnanime & franc, de tous vices vainqueur,
O cuer digne entre tous de couronne céleste,
Or est ton cler esprit hors de peine & moleste.

A l'extérieur on lisait deux quatrains disposés
de cette manière :

(1) D'Argentré, *Histoire de Bretagne*, &c., p. 1034.

D'un côté :

EN · CE : PETIT : VAISSEAV
 DE : FIN · OR : PVR : ET : MVNDE :
 REPOSE · VNG : PLVS : GRAND : CVEVR :
 QUE : ONCQVES : DAME : EVT : AV · MONDE
 ANNE : FVT : LE : NOM : DELLE :
 EN · FRANCE : DE VX : FOIS : ROINE
 DVCHESSE · DES : BRETONS .
 ROYALE : ET · SOVVERAINE
 M · VC · XIII

De l'autre :

CE : CVER : FVT : SI : TRES : HAVLT :
 QVE : DE : LA : TERRE · AVX : CIE VX ·
 SA : VERTV · LIBERALLE ·
 ACROISSOIT : MIE VLX · ET · MIVLX : (*fic*)
 MAIS · DIEV · EN : A : REPRINS :
 SA : PORTION : MEILLEVRE .
 ET : CESTE : PART : TERRESTRE
 EN · GRAND : DVEIL : NOVS : DEMEVRE
 IX JANVIER

Autour du cercle de la couronne on lifait.

d'un côté : CŒUR : DE : VERTUS : ORNE : de
l'autre côté : DIGNEMENT COVRONNE

Vers le mois de mars, ce cœur fut porté à Nantes par plusieurs seigneurs bretons, officiers de la reine ; & le 13^{me} jour de ce mois, déposé en grande cérémonie dans l'église des Chartreux de Nantes, sur la tombe d'Arthur III, duc de Bretagne, celui qui battit les Anglais à Formigny.

Le dimanche suivant 19, le cœur de la reine, entouré d'un cortège considérable, fut porté dans l'église du couvent des Carmes, à Nantes, où se trouvait le tombeau de François II. Là fut célébré un service solennel pendant lequel ce cœur reposa au sommet d'une chapelle ardente, dans le genre des chapelles qui furent faites à Blois, à Paris, à Saint-Denis, lors de la cérémonie des obsèques, mais qui les surpassait encore en magnificence. Après ce service, le cœur, enfermé dans une boîte de plomb, fut déposé dans le superbe mausolée élevé au duc François II par les soins de sa fille, & dont l'habile sculpteur breton, Michel Colomb, fit une merveille de l'art français (1). Le 16 octobre 1727, ce tom-

(1) Montfaucon, *Monuments de la monarchie française*.

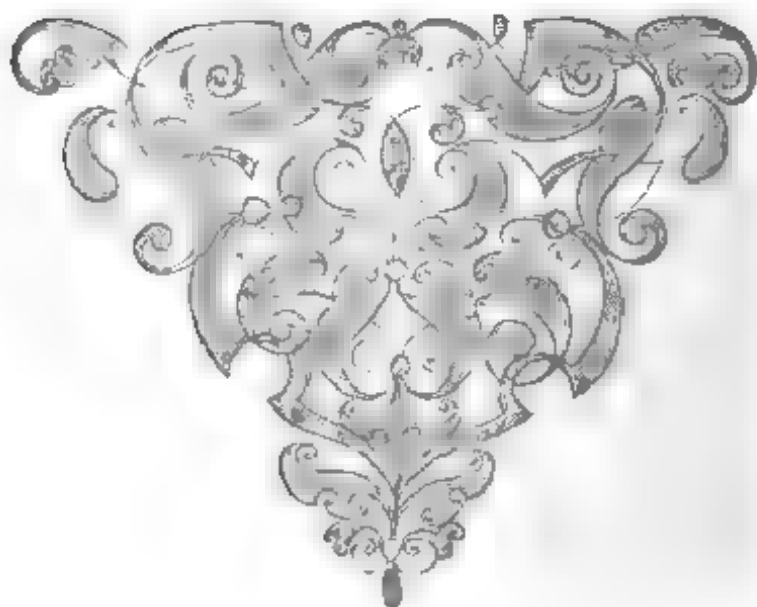
beau fut ouvert par ordre du roi. On y trouva trois cercueils en plomb parsemés d'hermines, posés sur des barres de fer ; ces cercueils étaient ceux de François II & de ses deux femmes. Entre les cercueils de François & de Marguerite de Foix, était posée la boîte en plomb contenant le cœur d'or renfermant celui de la reine-duchesse. Le 17 février 1792, le mausolée de François II fut ouvert pour la seconde fois, mutilé & démoli. Les différentes parties conservées comme par miracle furent rétablies en 1819 par les soins du comte de Brosse, préfet du département, & du maire de Nantes, & placées dans l'église cathédrale, où elles font encore aujourd'hui l'admiration de ceux qui les visitent (1).

Quant à la boîte de plomb contenant le cœur d'or, elle fut brisée ; le cœur d'or fut porté au cabinet des médailles, à la Bibliothèque nationale ; mais, sur la demande du conseil municipal, en 1817, cette précieuse relique fut

t. IV, p. 135. Mellier, général des finances à Nantes, chargé d'ouvrir le tombeau & la boîte, communiqua un dessin pris au moment de l'ouverture à Montfaucon, qui l'a reproduit.

(1) Trébuchet, *Anne de Bretagne, reine de France, &c.*, 1822, in-8°, p. 62.

rendue à la ville de Nantes ; elle est conservée aujourd'hui au secrétariat de la mairie de cette ville ; elle serait mieux placée dans l'église cathédrale, dans la sépulture restituée de François II.



CHAP.TRE QUATRIEME.

Tombeau d'Anne de Bretagne & de Louis XII, exécuté par les soins de François I^{er} — Description de ce tombeau.

Statues d'Anne de Bretagne, Peintures, Tapisseries relatives à son mariage. — Portraits peints de cette reine : Vitraux, Médailles, Jetons, Monnaies qui la représentent.

LE tombeau que Louis XII avait fait préparer pour Anne de Bretagne & pour lui ne tarda pas à se rouvrir. Le 1^{er} janvier 1515, quelques mois après l'union singulière & fatale qu'il avait contractée avec la sœur de Henri VIII, princesse jeune, belle & galante, il mourut. Son corps fut placé à côté de celui d'Anne de Bretagne. François I^{er} donna l'ordre au sculpteur *Jehan Just*, qui avait déjà fait, l'année précédente, le caveau dans lequel reposaient les corps d'Anne de Bretagne & de Louis XII, d'élever par-dessus un tombeau digne en tout point de la Majesté royale de ses prédécesseurs. L'artiste français se mit à l'œuvre,

il travailla dans cette école de Tours, à bon droit si célèbre, & douze ans plus tard, le beau monument qu'on admire encore à Saint-Denis était complètement achevé. François I^{er}, dans une lettre adressée au chancelier Duprat, déclarait qu'une somme de *quatre cents écus d'or* restait due à *Jehan Just, son sculpteur ordinaire*, sur celle de *douze cents* qui estoit convenue pour *l'amenage & conduite de la ville de Tours au lieu de Saint-Denys en France, de la sépulture de marbre des feuꝝ roi Loys & royne Anne que Dieu absoille*; la même lettre déclarait aussi qu'il était dû à *Jehan Just soixante escus* qu'il a fournis & avancés de ses deniers pour la cave & voulte qui a été faite soubz la dite sépulture pour mettre les corps des dirz feuꝝ roi & royne (1).

Voici le détail des parties principales de ce beau monument, d'après la description qu'en a faite M. le baron de Guilhermy, dans sa *Monographie de l'Abbaye royale de Saint-Denis* :

« Le tombeau de Louis XII, qui a toute la
 « tournure d'un édifice complet, ne dépasse
 « cependant pas les proportions convenables

(1) *Archives curieuses de l'Histoire de France*, &c , par Cimber & Danjou, 1837, t. III, p. 84.

« à un monument destiné lui-même à prendre
« place dans un autre monument dont les for-
« mes doivent être respectées. Un soubasse-
« ment quadrangulaire, enrichi sur chaque
« face d'un long bas-relief, porte une chapelle
« percée de douze petites arcades, quatre sur
« chacun des deux grands côtés, deux sur cha-
« cun des autres. La longueur est double de
« la largeur (1). Cet édifice contient le farco-
« phage qu'on voit de tous côtés par les baies
« des douze arcades. Une plate-forme, assise
« sur l'arcature, est surmontée des deux figures
« agenouillées du roi & de la reine.

« Les quatre bas-reliefs ne représentent que
« des actions guerrières..... Les motifs de
« sculpture ont été choisis dans l'histoire des
« guerres de Louis XII en Italie. Le travail de
« ces bas-reliefs est traité comme le serait
« celui d'une peinture; on y remarque des
« fonds, des ciels, des paysages & des arrière-
« plans. ..

(1) Vingt pieds, sur neuf de large & dix de haut, sui-
vant Roquefort, *Des Sépultures nationales & particuliè-
ment de celles des rois de France*, &c. Paris, 1824. in-8".
p. 280

Le bas-relief placé à la tête du tombeau, vers l'ouest, représente l'entrée de Louis XII à Milan, le 6 octobre 1499. Celui qui est placé au nord représente Louis XII forçant le passage des montagnes de Gênes; la bataille d'Aignadel occupe les deux autres bas-reliefs, au midi & à l'est.

Après en avoir donné tous les détails, l'auteur de la *Monographie de Saint-Denis* reprend en ces termes la description du tombeau :

« Seize pilastres (1) montent entre les douze
 « arcades qui forment le corps du monument.
 « Ils sont à deux faces & couverts entièrement
 « d'arabesques du travail le plus fin & le plus
 « gracieux. La même richesse d'ornements
 « existe sur les pieds-droits, pris dans l'épais-
 « seur des pilastres & sur les impostes desquels
 « s'arrêtent les cintres & l'arcature. Il nous
 « ferait impossible de décrire en détail toutes
 « les parties de cette décoration. Nous devons
 « nous borner à en mentionner rapidement les
 « motifs les plus intéressants. Ce sont des vases,
 « des cornes d'abondance, des calices ornés de
 « têtes d'anges, des pots-à-feu; des feuillages,

(1) Les pilastres des angles sont doublés

« rinceaux, fruits, gerbes de blé ; des figures
« de fantaisie, femmes ailées, griffons, serpents,
« cygnes, sphinx, oiseaux de diverses espèces ;
« bucrânes, têtes de béliers, dauphins ; des inf-
« truments de musique, guitares, flûtes de Pan,
« trompettes avec leurs bannières, trompes
« recourbées, tambours & baguettes ; des ar-
« mes offensives & défensives, trophées de
« forme antique, haches, épées, sabres, car-
« quois, casques, cottes d'armes, boucliers
« ronds à tête de Gorgone & de Méduse,
« boucliers semblables à ceux dont les Ro-
« mains se servaient pour former la tortue,
« gantelets, brassards, jambards, canons dont
« la culasse se termine par une tête d'animal ;
« instruments de toute sorte nécessaires au net-
« toient & à la manœuvre des pièces d'ar-
« tillerie ; étendards, fusils ; enfin des croix &
« des attributs funéraires. Les chiffres de Louis
« & d'Anne, L. A., compris sous une même
« couronne fleurdelisée, figurent sur un bou-
« clier. Deux écussons portent les armes de
« France ; un troisième est marqué de la sala-
« mandre de François I^{er}. Le sculpteur a paro-
« dié sur un cartouche le monogramme du fé-
« nat & du peuple romain ; il a écrit ·S. P. Q. F.

« *senatus populusque Francorum*. Tout un pi-
« lastre est consacré aux emblèmes de la mort :
« croix, tête de squelette, pierre tumulaire,
« bêche, faux, ossements croisés ; on y lit, en
« un cartouche, le mot *Soisson*, qui paraît an-
« ciennement gravé & dont j'ignore le sens.
« Serait-ce le nom d'un des sculpteurs secon-
« daires ? Les dates de MVXVII & MVXXIII
« sont gravées : la première sur un pilastre, à
« l'angle nord-ouest ; la seconde sur un autre
« pilastre, à l'angle sud-est. Si le monument,
« ce qui n'est d'ailleurs nullement probable,
« était achevé en 1518, c'est-à-dire à peine trois
« ans après la mort de Louis XII, le paiement
« s'en fit longtemps attendre. La lettre de Fran-
« çois I^{er} que nous avons citée ne fut délivrée
« qu'en 1531.

« Des cartouches, des oiseaux, des têtes de
« lion, des torches, des armes, des chimères,
« des salamandres, des tridents, des cornes
« d'abondance, des anges, sont sculptés sur les
« socles des pilastres. Dans les tympanes exter-
« nes des archivoltes de l'arcature, nous retrou-
« vons, sous d'autres formes & avec de nou-
« velles combinaisons, une grande partie des
« motifs guerriers ou funéraires, d'art ou de

« fantaisie, que nous avons déjà rencontrés sur les
« pilastres. Nous y signalerons donc seulement
« de charmants écussons, les uns aux armes de
« France, les autres mi-partis des fleurs de lis
« de France & des hermines de Bretagne ; des fi-
« gures ailées sonnant de la trompette comme les
« Renommées antiques, & d'autres figures qui
« portent des torches enflammées. L'ornemen-
« tation des chapiteaux consiste en cornes de
« béliers qui forment les volutes, fleurons,
« glands de chêne, têtes de mort, têtes d'an-
« ges & mascarons. Une console, des caissons &
« des rosaces décorent le contour de chacune
« des seize arcades ; nous négligeons de rappeler
« les motifs dont nous avons déjà cité des
« exemples. Une frise & un entablement cou-
« ronnent les arcs & les pilastres ; des moulures,
« enrichies d'oves & de feuilles d'eau, en dessi-
« nent les lignes & les divisions. La corniche
« est rehaussée d'oves & de cordons de perles.
« Une inscription latine, moderne, composée de
« caractères épais, bien éloignés de l'élégance
« de ceux du ^{xvi}^e siècle, indique séchement
« les dates de la mort du roi & de la reine.

« L'arcature du monument porte un plafond
« dont le revers sert de plate-forme. Ce pla-

« fond se divise en trente-deux caissons disposés
« sur huit lignes parallèles, & contenant cha-
« cun une roface différente. Il abrite le sarco-
« phage sur lequel sont représentés, en état de
« mort, Louis XII & Anne de Bretagne. Le
« sarcophage, de forme évasée, a pour supports
« des griffes, des traverses sur lesquelles sont
« figurés des masques antiques & une boule
« aplatie ; des cannelures, des palmettes, des
« couronnes de laurier reliées par des bande-
« lles en composent la décoration ; une corde
« nouée l'environne à sa partie inférieure. Ce
« dernier motif est fréquent dans les monu-
« ments de la même époque ; on en attribue
« l'origine à l'ordre de la Cordelière, institué
« par la reine Anne. Les deux statues, étendues
« chacune sur un suaire, sont entièrement nues ;
« elles appuient leurs têtes sur des coussins ;
« elles présentent sur l'estomac les incisions &
« les sutures de l'embaumement, circonstance
« que je n'ai pas remarquée ailleurs. La scul-
« pture en a été traitée avec une vérité pres-
« que effrayante. Le roi tient la droite ; le
« sculpteur s'est évidemment proposé de rendre
« sur cette figure l'expression de la mort dans
« toute sa réalité ; le visage est profondément

« altéré ; les lèvres contractées laissent voir les
« dents ; les chairs s'affaissent & les parties os-
« seuses restent en saillie ; on voit que les bras
« & les jambes ont perdu toute flexibilité. La
« mort n'a pas exercé les mêmes ravages sur la
« reine, dont la tête renversée conserve encore
« beaucoup de grâce & de beauté ; les che-
« veux flottent épars sur le suaire ; le corps a
« moins de raideur, les traits sont moins mor-
« nes ; l'aspect est moins lugubre que dans
« l'effigie du roi. La reine est aussi moins grande
« que son mari.

« Les deux figures posées au-dessus de la
« plate-forme sont agenouillées sur des couf-
« fins & devant des prie-dieu recouverts de
« draperies. Toutes deux portent le manteau
« doublé d'hermines. La reine a un corsage &
« une coiffe richement brodés de pierres pré-
« cieuses. La tête du roi est découverte, son
« manteau tombe, par devant, jusqu'à terre &
« s'étend par derrière bien au-delà des pieds.
« Ces deux statues passent pour des portraits
« de la plus grande fidélité. L'expression de la
« tête de Louis XII est pleine de naturel &
« de bonhomie. Les deux époux joignent

« les mains & prient avec un calme majestueux (1). »

Malgré certaines assertions contraires, je ne crois pas que des statues, soit en marbre, soit en d'autres matières, aient été dressées à la reine Anne de Bretagne, de son vivant. On a dit que le portail de la petite église de la communauté des Bons-Hommes de Passy, fondée par elle, était décoré d'une statue qui la représentait ; mais, l'église des Bons-Hommes ne fut achevée que sous François I^{er}, & la statue placée au sommet du grand portail était celle de la Vierge, ainsi que le prouvent ces quatre vers latins qui sont en dessous :

*Virgo experta nevi & primæ nescia culpa
Quæ dominum ancilla & filia nexa patrem
Hæreseon pestes scelerum contagia mundo
Hæc tibi divina luce secare datum est.*

Ce qui a donné lieu sans aucun doute à cette fausse attribution, c'est que plus bas, sur le même portail, on voyait l'écusson des armes de

(1) *Monographie de l'Eglise royale de Saint-Denis, Tombeaux & Figures historiques*, par le baron de Guilhaud, Paris, 1848, in-12, p. 129.

France & de Bretagne, avec ces deux lettres K. L. & les quatre vers latins suivants :

*Annæ felicis monimenta Britanniaë fulgent,
Oktavi & Carli & Lodoici lilia regum
Quorum animas sanctis præcibus perducant ad astra
Christus qui vivit Rex est Judexque sepultus (1).*

La tradition veut aussi qu'une des quatre statues en marbre blanc qui décorent les coins du tombeau de François II, à Nantes, & qui représentent *la Justice, la Force, la Prudence & la Sagesse*, soit faite à l'image d'Anne de Bretagne. C'est la *Justice*, placée à gauche, derrière la tête de François II, dans laquelle on croit reconnaître les traits & le caractère de physionomie de la princesse. Elle a sur la tête une couronne de fleurs de lis ; de la main droite elle tient un glaive levé contre son épaule ; de la gauche, des balances & le livre de la loi. Ces attributs, suivant moi, ont été les causes principales qui ont fait croire que cette statue était celle d'Anne de Bretagne. A l'appui de cette conjecture, on

(1) Piganiol de la Force, *Description historique de la ville de Paris & de ses environs*, &c. Paris, 1765, in-12, 10 vol., t. II, p. 398.

invoque le caractère breton donné par l'artiste à la tête de cette statue, caractère bien prononcé chez la reine ; mais je réponds que Michel Colomb travaillait à Nantes, & qu'il ne pouvait s'inspirer dans les œuvres que des modèles qu'il avait sous les yeux. J'ajoute qu'il est impossible de retrouver dans les traits de la figure de cette statue aucun de ceux qui étaient particuliers à cette princesse (1).

Le docteur Auffant, possesseur d'une collection d'objets d'art qu'il a jointe au musée de la ville de Rennes, me signale parmi ces objets une statuette en bois, de 55 centimètres de hauteur, dans laquelle on croit reconnaître la main de Michel Colomb ; il ajoute : « Elle a toujours
« été considérée comme représentant la reine
« Anne ; les rapports entre la figure peinte &
« la figure sculptée, sauf ce qui indique un âge
« différent, sont très-marqués » Ce n'est là

(1) Voyez une gravure exacte de cette statue, publiée dans les *Annales archéologiques* de V. Didron, livr. de mars & avril 1860, t. XX, p. 65. Cette gravure est jointe à une dissertation sur l'iconographie de la *Justice*. M. Didron accepte si peu la tradition que je repousse, qu'il n'en parle même pas dans son travail.

qu'une présomption que je me contente de reproduire sans pouvoir rien admettre

Dans la même collection se trouve encore un tableau peint qui représente, assure-t-on, d'une manière allégorique le mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII & sa rupture avec Maximilien. Voici la note que j'ai reçue de M. Auffant, à qui je laisse, bien entendu, toute la responsabilité de ses conjectures : « C'est une
« peinture qui a tous les caractères des œuvres
« des bons maîtres flamands vivant dans la pre-
« mière moitié du x^v^e siècle, & qui est exécutée
« sur un panneau de 55 centimètres de hauteur
« sur 45 de largeur. Au centre de la composition,
« la Vierge assise tient l'Enfant-Jésus, à qui un
« ange présente un livre ; un autre ange, placé
« du même côté, joue de la harpe ; à gauche
« de la Vierge, est une jeune princesse, les
« mains jointes, dans l'attitude où l'on repré-
« sente ordinairement les donataires ; derrière
« sont placés saint Jean, saint Joseph, saint
« Paul & deux autres saints, l'un en habit de
« cardinal, l'autre en costume monastique. Au
« premier plan, & au bas du tableau, devant
« une sorte de balustrade ou de rebord, sont
« debout, à droite & à gauche, deux enfants

« aîlés, dont le premier, celui qui est du côté
« de la princesse, tient un écuillon en forme de
« targe, sur lequel est peinte une croix ornée,
« partageant en quatre la surface de couleur
« rose tendre & semée d'hermines. Les autres
« signes héraldiques paraissent avoir été altérés
« avec intention. Le second enfant, à l'extré-
« mité droite, semble pleurer ; il tient sa tête
« baissée, la figure cachée par le bras, & pré-
« sente l'écu du côté du revers, sur lequel on
« ne voit aucun emblème, aucun signe, rien
« que l'attache de l'écu. La jeune princesse,
« une couronne de duchesse sur la tête, tient
« une épée haute ; elle porte un costume
« blanc avec lisérés & très-ajusté. La taille est
« ceinte du cordon de Saint-François, dont les
« bouts descendent sur le devant de la robe ; la
« figure longue avec le front haut, bombé,
« très-découvert, présente le même type que
« celui d'Anne de Bretagne, telle qu'on la voit
« sur ses monnaies, sur les médailles frappées
« en France ou en Allemagne, & dans le livre
« d'Heures qui porte son nom, &c... » « Quant
« à la provenance du tableau, ajoute M. le doc-
« teur Auffant, il a été apporté à Rennes, il y a
« environ quinze ans, par un artiste italien qui

« a résidé longtemps en Normandie. On a pu
 « s'affûrer que cette peinture avait fait partie,
 « il y a longtemps déjà, d'une collection for-
 « mée par un amateur de Rouen & décrite par
 « Descamps. On croyait à cette époque que
 « la princesse représentée était la duchesse
 « Anne, dont le nom se trouve écrit derrière le
 « panneau. Le cordon qui ceint la taille ferait
 « celui de Saint-François que portait la du-
 « chesse. On expliquait l'attitude différente des
 « deux amours ou génies & la singularité des
 « écus, en admettant que le tableau, commen-
 « cé à l'époque où la duchesse Anne était ma-
 « riée par procureur à Maximilien d'Autriche,
 « n'était pas encore achevé au moment de la
 « rupture de ce mariage. L'artiste aurait alors
 « dénaturé l'écu de Bretagne, & terminé son
 « œuvre en retournant l'écu où devait figurer
 « le blason de Maximilien. »

Si les statues d'Anne de Bretagne sont plus rares qu'on ne l'a prétendu généralement, en récompense, les portraits peints sur le verre & le bois, sur les étoffes & principalement sur le vélin, ont été très-nombreux ; quelques-uns des plus remarquables nous sont heureusement parvenus. Quant aux portraits peints sur le verre,

Anne de Bretagne, on le fait, a contribué à la construction ou bien à la réparation & à l'établissement de beaucoup d'églises dans son duché ; non-seulement celles des villes principales, mais encore les chapelles de simples petites paroisses ont éprouvé les effets de sa pieuse munificence. Il était d'usage, à la fin du *xv^e* siècle & même plus tard encore, de placer dans les verrières la figure des personnages illustres qui enrichissaient les églises de leurs dons. Ainsi, dans la cathédrale de Nantes, au milieu de la grande verrière qui décorait le portail occidental, on voyait la reine-duchesse en pied, agenouillée devant sa patronne sainte Anne, dont elle implore l'appui ; elle était vêtue en reine, le manteau sur les épaules, la couronne sur la tête. On voit encore sur un des vitraux de l'église Notre-Dame-de-Grâces, à Guingamp, Anne de Bretagne enfant, & sa sœur la princesse Isabeau, présentées par leur mère, Marguerite de Foix, à la sainte Vierge, qui leur tend les bras.

J'ai eu l'occasion de parler précédemment des tapisseries nombreuses, presque toutes à personnages, qui décoraient les appartements d'Anne de Bretagne, surtout au château d'Am-

boise (1). J'en ai signalé plusieurs sur lesquelles étaient retracés des faits historiques, tels que la bataille de Formigny, les victoires de Charles VIII en Italie ; on peut donc croire, sans aucune invraisemblance, que la reine, Charles VIII ou Louis XII avaient fait exécuter, par les ouvriers habiles dans l'art de tisser les étoffes qu'ils entretenaient à leur service, quelques pièces où étaient retracés des événements qui leur étaient particuliers. On a vu passer en vente, cette année, un fragment de tapisserie dont les bordures représentent, du moins le disait-on, les préliminaires du mariage de Charles VIII avec Anne de Bretagne (2). Examen fait de cette

(1) Voyez livre III, chap. I^{er}, p. 13.

(2) « Fragment d'une tapisserie de la fin du XV^e
« siècle. On croit que la broderie représente Louis
« d'Orléans demandant la main d'Anne de Bretagne
« On peut traduire ainsi les légendes : Fais-lui hardi-
« ment connaître ma volonté, & dis-lui de ma part mon
« entière pensée. — Si aimable dame il n'en existe
« point, aussi Monseigneur desire vous posséder. — Dis
« à ton seigneur que sa demande lui sera accordée. »
N° 323. *Catalogue descriptif des armures, armes offen-
sives & défensives du moyen-âge*, composant la collection
de M. Ernest de R..., &c., &c. Paris, 1860, in-8°, avec
planches, p. 37.

pièce, il s'est trouvé que l'attribution qu'on lui donnait n'était pas exacte.

On voyait en 1819, au palais des Archives de l'Empire, à Paris (ancien hôtel Soubise), une tapisserie or & soie qui n'avait pas moins de douze pieds de hauteur sur treize de largeur; elle représentait plusieurs scènes de l'Ancien Testament, entre autres, l'histoire d'Esther & d'Assuérus. Cette tapisserie, après avoir appartenu au cardinal Mazarin, fut vendue, à la mort d'un de ses héritiers, le duc de Mazarin-Lameilleraie, & acquise par le duc de Villars, gouverneur de Provence, qui la plaça dans le château des Aigalades, un des plus beaux des environs de Marseille. A sa mort, cette tapisserie devint la propriété de MM. Maistre des Aigalades & de Barras qui, successivement, furent propriétaires du château. En 1808 on l'y voyait encore; Millin, dans son *Voyage en France* (1), a décrit cette pièce remarquable, n'y trouvant qu'une représentation de l'histoire d'Assuérus & d'Esther, comme l'indiquent deux inscriptions latines empruntées à cette partie des Ecritures. Millin fait

(1) *Voyages dans les départements du Midi de la France*, par A. L. Millin. Paris, 1808, in-8°, 4 vol. avec atlas

observer que cette tapisserie, sur laquelle on comptait soixante-dix-neuf figures de diverses grandeurs, donnait lieu à toutes sortes d'interprétations; lui-même propose la sienne. « Peut-être, dit-il, est-ce en mémoire de l'expédition des Maures, effectuée, en 1492, par Ferdinand & Isabelle, représentés sous les traits d'Assuérus & d'Esther, peut-être est-ce à l'occasion de la grande victoire remportée, en 1450, par les princes chrétiens sous les murs de Belgrade. » C'est Alexandre Lenoir, le fondateur bien connu du musée des Monuments français, qui a trouvé dans cette tapisserie une représentation, sous des formes allégoriques, du mariage de Charles VIII avec Anne de Bretagne (1).

Je ne suivrai pas cet antiquaire dans la description détaillée qu'il donne de cette tapisserie, ni dans les motifs qu'il invoque à l'appui de son opinion; il faudrait avoir la pièce sous les yeux, ce qui n'est plus possible. Je dirai seulement que

(1) *Description d'une tapisserie, rare & curieuse, faite à Bruges, représentant, sous des formes allégoriques, le mariage du roi de France Charles VIII avec la princesse Anne de Bretagne*, par le chevalier Alexandre Lenoir, &c. Paris, 1819, in-8°. (30 pages & une grav. au trait.)

l'argumentation d'Alexandre Lenoir n'est pas dénuée de quelque raison ; il va trop loin, suivant moi, quand il avance, sans preuve aucune, que cette tapisserie a été faite d'après un poème composé sur le mariage d'Anne de Bretagne. Les figures placées dans le troisième compartiment de cette pièce ont facilité à Lenoir l'interprétation qu'il a proposée. Elles représentent un roi & une reine, tous deux très-jeunes, assis l'un à côté de l'autre, environnés d'une cour nombreuse. Le roi, qui porte la couronne de France comme elle était sous Charles VIII, se tourne vers la jeune reine & se dispose à lui passer un anneau dans le doigt. La jeune femme, qui a sur la tête une couronne de duchesse, tient d'une main une cordelière, de l'autre elle donne un petit fruit à manger à un écureuil appuyé contre son bras. La cordelière est, pour Alexandre Lenoir, une preuve de l'identité de cette princesse avec Anne de Bretagne ; il ajoute, avec raison, qu'elle aimait beaucoup les animaux ; « je connais, dit-il, un portrait de cette « reine où on la voit avec un écureuil (1). »

(1) Page 19. — Au verso du titre de la Dissertation de Lenoir, on lit cette note : « Cette tapisserie ancien-

Les portraits peints d'Anne de Bretagne, parvenus jusqu'à nous sont assez nombreux ; je ne parlerai que de ceux qui ont tous les caractères d'une grande authenticité. Je signalerai d'abord, comme unique dans son genre, un petit médaillon en cire colorée, conservé à Paris au musée de Cluny. La reine est représentée en buste, de

« ne, qui était placée dans le château des Aigalades,
 « près Marseille, publiée dans le troisième volume des
 « *Voyages de Millin dans le Midi*, se voit aujourd'hui,
 « à Paris, hôtel des Archives, rue du Chaume ; pour
 « la voir, on s'adresse à M. le chevalier de Larue,
 « administrateur de cet établissement, avec des billets
 « de M. Rondot, quai de l'Ecole, n° 24. » — J'ajoute-
 rai que des renseignements que j'ai eus de l'adminis-
 tration actuelle des Archives de l'Empire, il résulte que
 cette tapisserie était la propriété d'un particulier qui
 avait obtenu de l'exposer à l'hôtel Soubise, afin d'en
 tirer parti. M. Viollet-le-Duc, p. 374 de son *Diction-
 naire du Mobilier français*, signale, entre les tapisseries
 de la cathédrale de Sens, une pièce d'un beau travail
 qui représente le couronnement d'Esther. Suivant lui,
 l'Assuérus n'est autre que Charles VIII. Parmi les
 tapisseries appartenant à la reine, il y en avait une qui
 représentait l'histoire d'Assuérus & d'Esther, elle con-
 tenait six pièces ; une autre qui n'avait que deux pièces,
 représentait le mariage d'une reine. (Voir t. IV, Ap-
 pendice III, § III, n° 1, *Mobilier, Tapisseries*)

profil ; elle est vêtue d'une robe noire ajustée, qui n'a pour tout ornement qu'une bordure d'or. La cape bretonne qui lui sert de coiffure est noire aussi & bordée d'or ; elle est surmontée d'une couronne royale en or. La reine, dont les traits bien connus, sont très-accentués dans cette peinture, touchait alors bien certainement aux dernières années de sa vie , c'est-à-dire 1510 à 1514. Cette date s'accorde parfaitement avec les portraits du même genre conservés au musée de Cluny, & dont celui-là fait partie. Le plus ancien est celui de Louis XII ; le plus moderne, celui de Catherine de Médicis, déjà reine-mère, de 1560 à 1570 (1).

Je dois une mention toute particulière au

(1) Ces médaillons, renfermés dans des boîtes en cuir décorées d'ornements au petit fer, sont au nombre de seize : Louis XII, — Anne de Bretagne, — François I^{er}, — Charles-Quint, — Catherine de Médicis, Charles IX, — Henri III, — Louise de Lorraine-Vaudemont, — Le duc de Guise, — Le prince de Condé, — Le duc de Savoye, — La duchesse de Savoye, — La duchesse de Nemours, — La reine de Navarre, — Clément Marot. — *Joannes Philippus comes Reni Silvestris & Psalmis*, 156... — La provenance est inconnue. (Voir nos 2518 à 2533 du *Catalogue du Musée de Cluny*. Paris, 1856, in-8°.)

seul portrait ancien d'Anne de Bretagne, peint sur bois, que je connaisse. Il appartient, comme je l'ai dit précédemment au général comte de La Grange (1). C'est un ovale mesurant en largeur 42 centimètres sur 50 de hauteur. Anne y est peinte en buste & représentée à peine âgée de seize ans; elle est vêtue d'une robe amarante qui ne laisse voir que son col & le haut de sa poitrine; sa tête est couverte de la cape bretonne en velours noir; elle porte, suspendu par une chaîne faisant collier, l'ordre qu'elle avait fondé. Ses cheveux sont relevés droit sur son front, qui est très-haut & un peu bombé. Ses yeux sont grands & brillent d'un vif éclat; son nez est fin & n'a pas encore pris la rondeur qu'il aura plus tard & qui n'a fait que s'accroître; sa bouche est petite, souriante, & d'une fraîcheur de jeune fille. Ce portrait pourrait bien être celui dont Charles VIII confia l'exécution au peintre en titre d'office, Jean Bourdichon, l'année qui suivit son mariage avec cette princesse (2). Il est certainement des plus

(1) Voir plus haut, p. 180

(2) Voir plus haut, livre III, chap. I, p. 19.

curieux & nous montre Anne de Bretagne dans tout l'éclat de la jeunesse & de la beauté.

On connaît plusieurs portraits d'Anne de Bretagne, tous peints sur vélin & qui la représentent aux différentes époques de sa vie. Un des plus remarquables est celui qui se trouve à la page 7 de son livre d'Heures, dont j'ai donné la description précédemment & qui m'a servi à tracer le portrait physique de la reine (1). Deux autres portraits, placés en tête de deux ouvrages composés pour elle, me paraissent antérieurs à celui du livre d'Heures, c'est-à-dire que la reine y est représentée plus jeune de quelques années. Le premier décore le recto du deuxième feuillet d'un manuscrit de l'*Histoire des Femmes illustres*, composée par Antoine Dufour (2). Le second est placé en tête du poème de Jean Marot sur le triomphe de Gênes, manuscrit offert par son auteur à la reine, & qui fait partie, avec raison, des manuscrits réservés de la Bibliothèque impériale (3). Anne de

(1) Voir pages 57 & 180.

(2) Voir plus haut, p. 39.

(3) Petit in-f^o, vélin, n^o 9707³ — Montfaucon, t. IV, p. 98, a parlé de ce manuscrit & reproduit les principales miniatures

Bretagne est assise sous un dais, dans sa chambre de parade. Elle reçoit des mains de l'auteur le poème du triomphe de Gênes, relié en velours rouge. Jean Marot, agenouillé, est vêtu d'une longue robe mi-partie noire & brune. La reine porte une robe ouverte de velours grenat, garnie de fourrures, sous laquelle on voit une jupe de drap d'or; derrière elle sont des dames d'honneur, dont la plus jeune est vêtue d'une robe de drap d'or, fourrée d'hermine, costume réservé aux princesses. Six serviteurs occupent le fond de la salle près de la porte d'entrée; sur les carreaux en marbre est couché un petit chien blanc. Cette miniature, parfaitement conservée, est d'une exécution qui ne laisse rien à désirer. La même main qui a produit les plus belles pages du livre d'Heures de la reine, a peint certainement cette dédicace, qu'on peut attribuer sans crainte à *Poyet* ou à *Bourdichon*.

Immédiatement à la suite de ces deux portraits, j'en placerai quatre autres où la reine est peinte dans la seconde partie de son existence qui fut courte, on le sait, mariée déjà depuis quelques années avec Louis XII. Le premier se trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque impériale qui contient l'histoire de la Toison

d'or (1). Les trois autres ornaient les pages d'un manuscrit dont j'ai parlé précédemment (2), comprenant plusieurs épîtres en vers latins, avec la traduction française, adressées par Anne de Bretagne à Louis XII, pendant la guerre du Milanais. Le quatrième des portraits de ce genre, c'est-à-dire de ceux qui nous montrent la reine dans les derniers temps de sa vie, se trouve au feuillet 165 d'un manuscrit de la Bibliothèque impériale, *Les Remèdes de l'une & l'autre fortune de Pétrarque*, traduction anonyme (3).

La belle & grande miniature dont ce portrait fait partie mérite à tous égards d'être décrite : Au milieu d'un vaste paysage dont le fond est occupé par une ville, Louis XII en pied, accompagné des seigneurs de sa cour & de son ministre favori, Georges d'Amboise, en

(1) *Ms. de la Bibliothèque impériale*, n° 6804. Voir P. Paris, *Les Manuscrits français de la Bibliothèque du roi*, &c., t. 1, p. 269.

(2) Voir plus haut, p. 41.

(3) *Ms. de la Bibliothèque impériale*, n° 6877. (Voir P. Paris, *les Manuscrits français de la Bibliothèque du Roi*, &c., t. II, p. 230.

habit de cardinal, s'entretient avec la *Raison*, représentée par une femme vêtue d'une robe bleue & d'un manteau blanc ; elle est assise sur une chaise d'or ; on voit à ses pieds, un petit cadre d'or dans lequel sont peintes la Foi & l'Espérance. Louis XII montre du doigt *Anne de Bretagne*, assise dans un fauteuil d'or & tenant sur ses genoux sa petite fille, Claude de France, couverte d'une robe d'or. La reine, entourée de ses dames d'honneur, porte une robe d'un rose un peu foncé, garnie de fourrures ; sa cape bretonne, qui lui sert de coiffure, est noire, surmontée de la couronne royale. Deux petits pages, à la livrée jaune & rouge, sont devant elle & regardent Louis XII. Un petit chien blanc jappe après un sapajou. Derrière les seigneurs qui suivent Louis XII, à gauche, du côté opposé à la *Raison*, une femme, noire de peau, vêtue d'une robe rose à manches vertes, est assise sur une chaise d'or ; elle représente la *Fortune*. Derrière, une femme presque nue, l'*Adversité*, lui met la main sur l'épaule & s'entretient avec elle ; au pied du fauteuil de *Fortune* sont debout deux femmes, couvertes de robes brunes & noires ; ce sont la *Crainte* & la *Douleur*. Au dernier plan, à moitié cachée par des bois, une troupe

de gens de guerre est rangée en bataille ; un chef armé de toutes pièces, monté sur un cheval blanc, en a le commandement. Dans cette miniature Anne de Bretagne est belle encore, mais ses traits ont perdu cette fleur de jeunesse, cette rondeur, qui tombèrent vite après plusieurs couches malheureuses & les maladies répétées qui l'ont conduite bien jeune encore au tombeau.

Deux médailles d'une exécution remarquable ont aussi perpétué jusqu'à nous les traits de la reine-duchesse. La plus ancienne de ces médailles remonte à l'année 1493, elle est en or massif ; elle a été fondue à Lyon & offerte à la reine lors de la première entrée qu'elle fit dans cette ville. Sur un champ fleurdelisé on voit le buste de Charles VIII avec la couronne royale sur la tête, le collier de l'ordre de Saint-Michel au col. En légende : FELIX FORTVNA. DIV. EXPLORATVM. ACTVLIT. 1493 (c'est-à-dire : *La fortune propice nous a amené celui que nous avons attendu si longtemps*). Au revers, le buste de la reine avec la couronne en tête ; elle est vêtue d'une robe brodée d'hermines & porte un collier de perles auquel est suspendue une croix ; le champ est semé à droite de fleurs de lis, à gau-

che d'hermines. En légende : R P LVGDVNEN. ANNA. REGNANTE. CONFLAVIT. (c'est-à-dire : *La commune de Lyon a fait fondre (cette médaille) sous le règne d'Anne*) Le module est de 4 centimètres.

La seconde médaille date de l'année 1499; cette pièce, plusieurs fois reproduite, vient d'acquérir un intérêt tout nouveau par la découverte des noms de ceux qui l'ont modelée & fondue. On sait que les médailles étaient alors modelées en cire, puis fondues en métal & reciselées. En 1855, M. le comte Georges de Soultrait (1) a trouvé, aux Archives de Montpellier, dans le compte des dépenses faites par la ville de Lyon à propos de l'entrée de cette reine après son mariage avec Louis XII, les deux mentions suivantes : *A maître Nicolas & Jean de Saint-Priest, pour la taille & façon des pourtraitz de molles faiz por la médaille ordonnée pour le présent fait à la dicte dame (la reine Anne) quatre escus d'or. — A Jean Lepere, orfevre, pour la façon de la médaille d'or donnée & présentée de par la ville à la reyne nostre*

(1) Voyez la *Revue Numismatique*, année 1855, p. 46

souveraine dame à sa joyeuse venue de son second règne, huit escus d'or. Ainsi, Nicolas & Jean de Saint-Priest ont modelé les portraits des royaux époux, tandis que l'orfèvre Lepère avait fondu & reciselé la médaille.

Voici la description de cette pièce remarquable dont le module est de 11 centimètres : D'un côté, le roi Louis XII, à mi-corps, vêtu d'une robe à longs plis, coiffé d'un bonnet, ceint de la couronne royale fleurdelisée & portant le collier de l'ordre de Saint-Michel. Le champ est semé de fleurs de lis ; en légende, on lit : FELICE. LVDOVICO. REGNATE. DVODECIMO CESARE. ALTERO GAVDET OMNIS. NACIO. (c'est-à-dire : *Sous l'heureux règne de Louis XII^e de ce nom, second César, le peuple tout entier se réjouit*). Au revers, est la reine Anne vue à mi-corps, la couronne en tête, avec de longues coiffes, les cheveux tressés, ayant au col une chaîne d'or qui supporte un joyau. Le champ est semé de fleurs de lis & d'hermines ; en légende : LVGDV. RE. PVBLICA. CAVDETE. BIS ANNA. REGNANTE BONI QUE. SIC. FVI. CONFLATA. 1499. (*C'est la médaille qui parle : Je fus ainsi fondue en 1499, pendant que la commune de Lyon se ré-*

jouissait du second règne de la bonne reine Anne). Un lion, armes parlantes de la ville, est placé à l'exergue, des deux côtés de la médaille. L'exemplaire du cabinet de la Bibliothèque impériale est en argent massif (1).

On trouve encore dans la même collection deux jetons, un en argent, un autre en or, qui proviennent de la reine Anne de Bretagne, bien qu'elle n'y soit pas représentée. Le premier est d'un module de 25 millimètres. La face principale nous montre, sur un champ mi-parti de fleurs de lis & d'hermines, une haquenée avec selle de femme, & une hermine. En légende : POUR SERVIR A L'ESQUIRIE DE LA ROINE. Le revers contient la suite de la légende : ANNE DUCHESSE DE BRETAGNE. Trois hermines séparent chaque mot. Dans le champ, semé de fleurs de lis & d'hermines, on

(1) J'ai emprunté la description de ces deux médailles & des jetons à l'excellent travail de M. Chabouillet, aujourd'hui conservateur du cabinet des Médailles de la Bibliothèque impériale : *Catalogue général & raisonné des camées & pierres gravées de la Bibliothèque impériale*, &c, &c. Paris, S. D., in-12, p. 476-478.

voit un écuillon surmonté d'une couronne ouverte, & entouré de la cordelière. Le second est d'un module de 35 millimètres; sur le champ, mi-parti de France & de Bretagne, on voit la haquenée avec une selle de femme. De ce côté la légende a été effacée en partie, mais les lettres qui subsistent : O R. L. S. V. R. E. DE, font comprendre facilement qu'on doit lire : POUR L'ESCUERIE DE LA ROINE. Au revers, on trouve la suite de la légende : ANNE DUCHESSE DE BRETAGNE, & l'écuillon semblable à celui de l'autre jeton (1).

La reine-duchesse se trouve encore représentée sur quelques-unes des monnaies qu'elle faisait frapper comme souveraine du duché de Bretagne. Elle était fière à juste titre de ce droit de suzeraineté & ne négligeait rien pour que les pièces sorties des ateliers de Nantes ne le cédaient pas à celles que faisaient fabriquer les autres princes de l'Europe. Aussi la voyons-nous s'adresser, pour avoir différents types de ces monnaies, au peintre le plus habile de son temps, à Jean *Bourdichon*, qui lui présente douze modèles

(1) *Chabouillet, &c*, p. 477

à choisir (1). Le cabinet des médailles de la Bibliothèque Impériale possède deux monnaies d'or d'Anne de Bretagne. Elle y est représentée assise sur un trône, la couronne royale sur la tête, le sceptre & l'épée de justice dans les mains. L'une de ces pièces est datée de 1491, l'autre est sans date (2)

Je termine ici mes recherches sur Anne de Bretagne. Comme on a pu s'en convaincre, je me suis appliqué principalement à mettre

(1) Voir plus haut, livre III, chap. I, p. 20. Voici l'article relatif aux monnaies de la reine : « 1490-1, à Jean Bourdichon, peintre & varlet de chambre du Roy, la somme de cent quatorze livres tournois, pour avoir faict & pourtraict ce qui s'ensuit : c'est assavoir le patron des monnoies de Nantes en dix ou douze façons faiz de fin or & de fin argent, &c. » (*Documents relatifs à Jean Bourdichon de Tours, &c.*, publiés dans les *Archives de l'Art français, &c.*, t. IV. *Documents*, p. 1.)

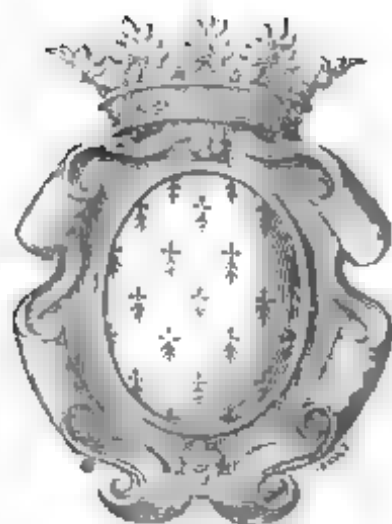
(2) Cette pièce a été gravée par Leblanc, *Traité des monnaies de France, &c.*, p. 318. Voyez aussi A. Bigot, *Essai sur les monnaies du Royaume & Duché de Bretagne*, Paris, 1857, in-8

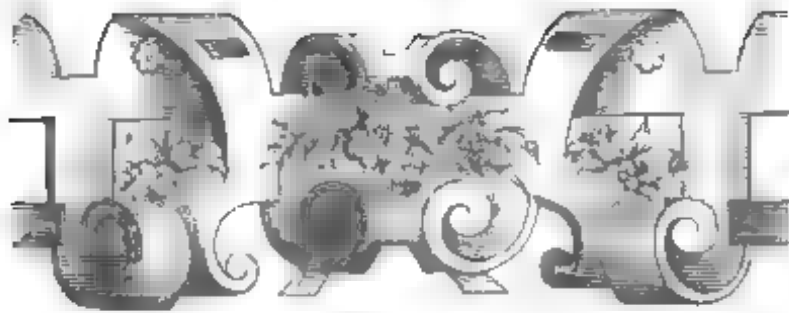
en relief tous les faits de quelque valeur qui m'étaient révélés par les documents nombreux, importants, inédits jusqu'à ce jour, que j'ai pu recueillir & que je publie comme appendices à mon travail. Ceux d'entre mes lecteurs qui prendront la peine de lire ces documents, verront que je n'ai rien négligé pour ne passer sous silence aucun détail important. On pourra me reprocher d'avoir manqué parfois à déduire de ces faits toutes les conséquences morales ou politiques qui pouvaient en être tirées ; mais je n'ai pas voulu me perdre dans des hypothèses toujours contestables. Laisant à d'autres la philosophie de cette histoire, j'ai tâché de n'émettre aucune assertion, de ne donner aucun détail nouveau qui ne fussent justifiés par les pièces authentiques que j'avais sous les yeux. Sans aucun doute, cette méthode présentait quelques difficultés que je ne me flatte pas d'avoir toujours vaincues. J'ai laissé de grandes lacunes, faute des documents irrécusables pour les remplir ; j'ai préféré passer sous silence plusieurs faits que, pour être complet, j'aurais dû essayer d'éclaircir. Si mon récit a perdu au point de vue de la composition littéraire, il a gagné, je l'es-

père, au point de vue de la vérité. Je suis resté fidèle à la devise que j'avais adoptée dès le début, en déclarant que j'écrivais cette histoire, non pour en tirer les conséquences, mais pour la raconter à ceux qui aiment notre vieille France & veulent connaître dans ses plus petits détails la vie de ceux qui l'ont illustrée.

Scribitur ad narrandum, non ad probandum.

FIN DU TOME DEUXIÈME





TABLE

DES MATIERES DU TOME DEUXIEME

| | Pag. |
|---|------|
| LIVRE TROISIEME. | |
| Chap. 1. — <i>Protection accordée par Anne de Bretagne aux sciences, aux lettres & aux arts. — Poètes français ou latins, savants & artistes encouragés par cette reine. — Travaux qu'elle fait faire aux artistes ramenés d'Italie par Charles VIII. — Le sculpteur breton Michel Colomb — Jean Bourdichon, peintre en titre d'office. — Jean Perréal, dit Jean de Paris. — Tableaux de sainteté & portraits peints réunis par Anne de Bretagne. — Son cabinet, sa galerie de bijoux & de curiosités . . .</i> | |

Chap. II. — *Gout d'Anne de Bretagne pour les livres, très-répandu parmi les princes & les grands seigneurs de son temps. — Sa bibliothèque. — Antoine Vêrard lui dédie plusieurs ouvrages imprimés par lui. — Manuscrits composés pour elle. — Chroniques de Bretagne de Pierre Lebaud. — Histoire des Femmes illustres d'Antoine Dufour. — Recueil des épîtres latines & françaises adressées par la reine à Louis XII pendant les guerres d'Italie, avec les réponses, & quelques autres manuscrits.* 27

Chap. III. — *Le Livre d'Heures d'Anne de Bretagne. — Exécution remarquable de ce livre. — Description des peintures qu'il renferme. — Calendrier, plantes, fleurs & fruits qui en décorent les marges. — Lettres ornées, vignettes. — Notice des quarante-neuf grandes miniatures. — Auteurs présumés de ces peintures. — Conservation de ce livre depuis la mort d'Anne de Bretagne jusqu'à nos jours. — Autres livres d'Heures qui lui ont appartenu* 46

LIVRE QUATRIÈME

DAMES, DEMOISELLES D'HONNEUR ET AUTRES OFFICIERS DE LA MAISON D'ANNE DE BRETAGNE. — CHARITÉ DE CETTE REINE.

Chap. I. — *Dames, demoiselles d'honneur des reines de France. — Leur nombre très-augmenté par Anne de Bretagne. — Soins qu'elle prend de*

- leur éducation, de leur bien-être & de leur établissement 87
- Chap. II. — *Mariage d'Anne de Foix, fille du seigneur de Candale, avec Ladislas, roi de Hongrie, de Germaine de Foix avec Ferdinand, roi d'Espagne & d'Aragon; de Charlotte d'Aragon, princesse de Tarente, avec Gui XVI^e du nom, comte de Laval. — Aventures de Rolandine.* . . 99
- Chap. III. — *Histoire des damoiselles de Graville. — Le sire de Graville, amiral de France, & son château de Marcouffis. — Jeanne Chabot, dame de Montforeau, & Blanche de Montberon, filles d'honneur de la reine, proclamées les femmes les plus belles de leur temps.* 114
- Chap. IV. — *Soins d'Anne de Bretagne pour les officiers de sa maison. — Récompenses & punitions aux pages & aux enfants d'honneur. — Attentions pour ses médecins. — Ses nombreuses aumônes. — Fondation du couvent des Minimes à Chaillot.* 142

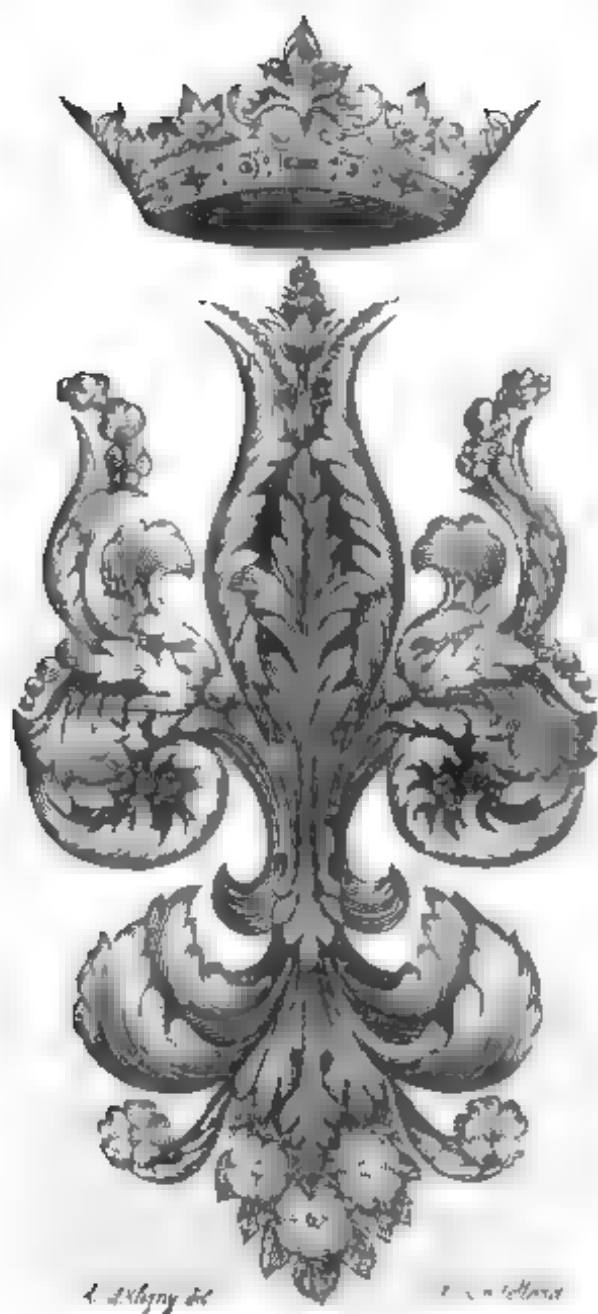
LIVRE CINQUIÈME

VIE PRIVÉE D'ANNE DE BRETAGNE, SES MALADIES, SES FUNÉRAILLES. — SON TOMBEAU, SES STATUES, SES PORTRAITS, SES MÉDAILLES ET SES MONNAIES.

- Chap. I. — *Ameublement d'Anne de Bretagne. — Ses tapisseries. — Son goût pour les jardins.* les
TOME II. 18

| | |
|---|------------|
| <i>fleurs, les parfums, le beau linge, les bijoux, les diamants. Ses costumes ordinaires & d'apparat. — Ses devises. — Sa livrée. — Son écurie</i> | <i>156</i> |
| <i>Chap. II. — Portrait physique & moral d'Anne de Bretagne. — Son goût pour les chiens, les oiseaux & la musique. — Récompenses qu'elle donne aux bateleurs, aux ménestriers & aux Galands-sans-soucy. .</i> | <i>179</i> |
| <i>Chap. III. — Maladies d'Anne de Bretagne. Sa mort. — Regrets qu'elle inspire. — Cérémonies de ses funérailles. — Son corps porté à Saint-Denis, dans la sépulture des Rois de France, son cœur porté à Nantes dans celle de ses père & mère. . . .</i> | <i>194</i> |
| <i>Chap. IV. — Tombeau d'Anne de Bretagne & de Louis XII, exécuté par les soins de François I^{er}. — Description de ce tombeau. Statues d'Anne de Bretagne, peintures, tapisseries relatives à son mariage avec Charles VIII. — Portraits peints de cette reine. Vitraux, Médailles, Jetons, Monnaies qui la représentent.</i> | <i>227</i> |





Belle

25
293 1

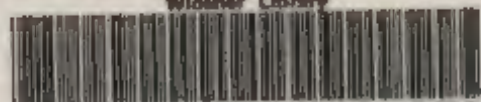
A FINE IS INCURRED IF THIS BOOK IS
NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON
OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED
BELOW.

OCT 4 1988

4359247

7360225
FEB 4 1992

Widener Library



3 2044 089 889 976